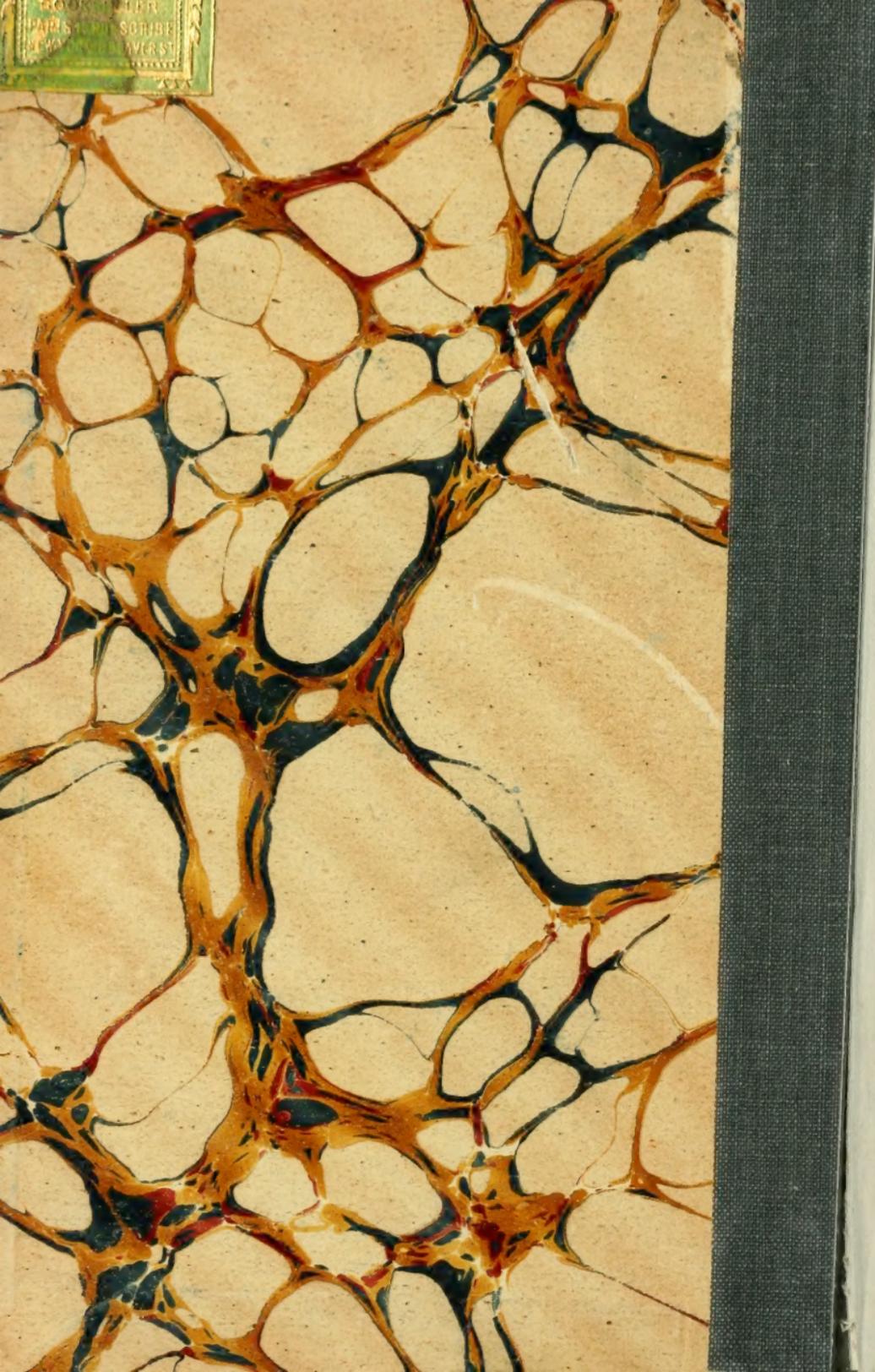
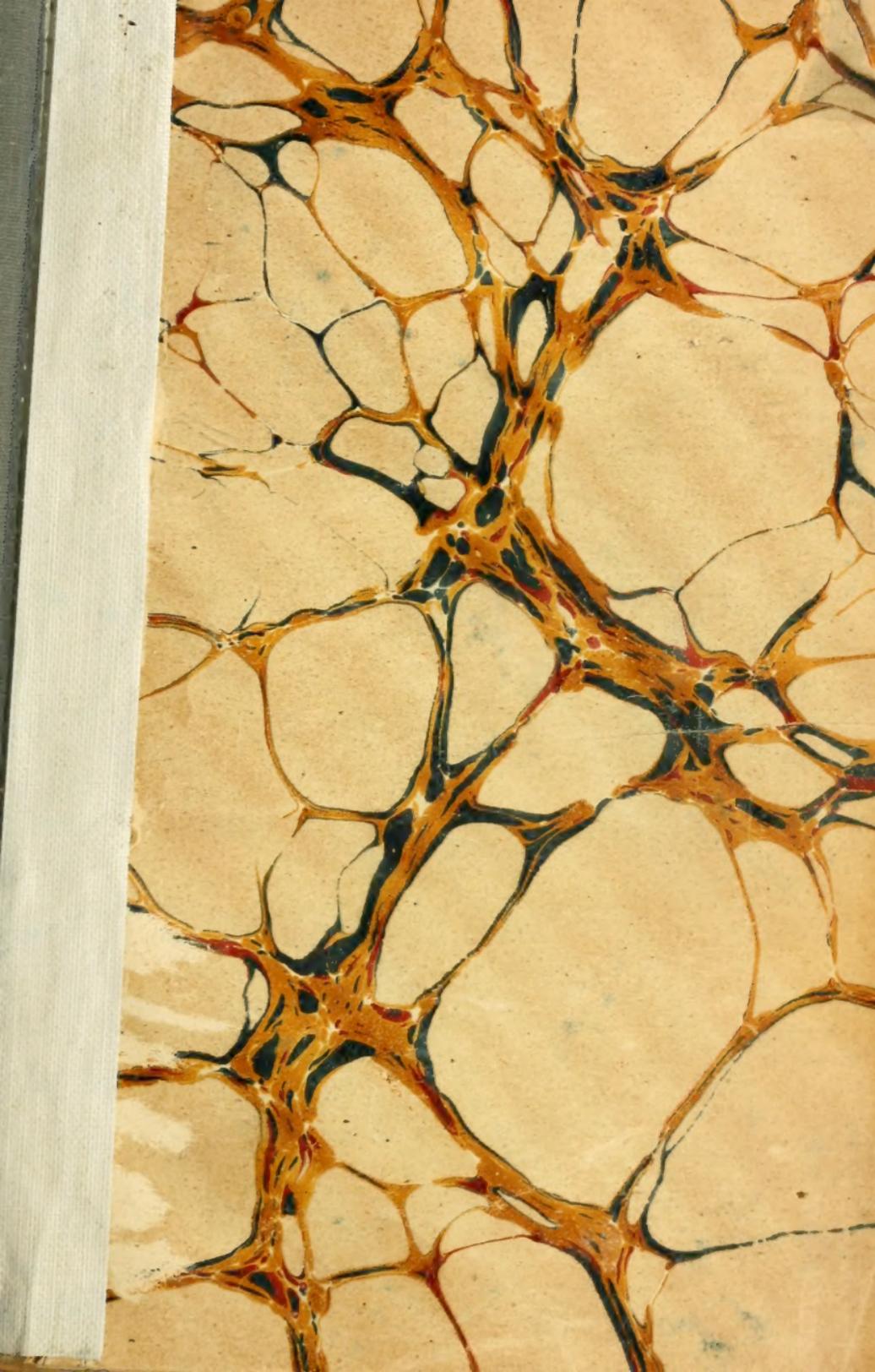
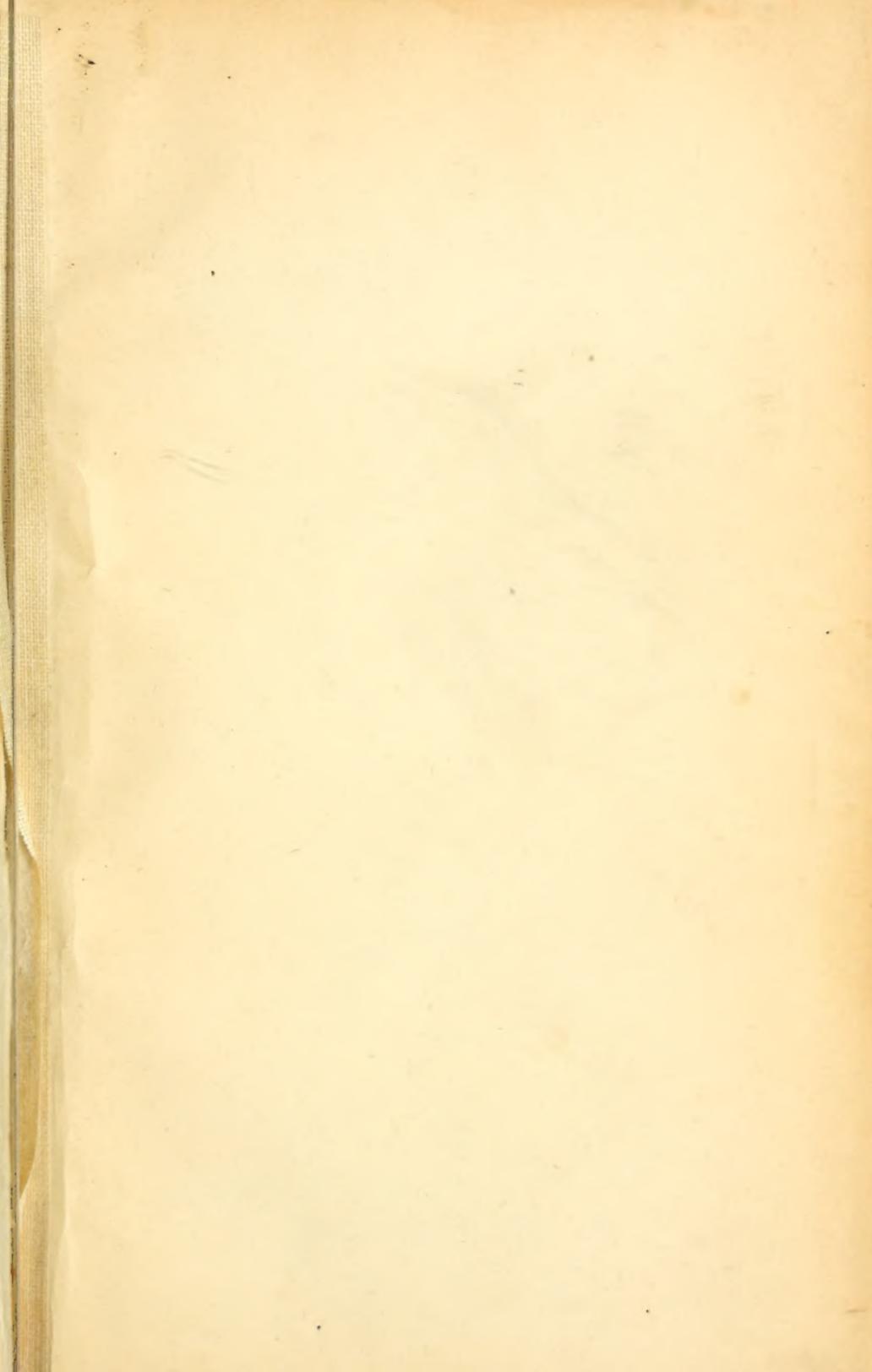


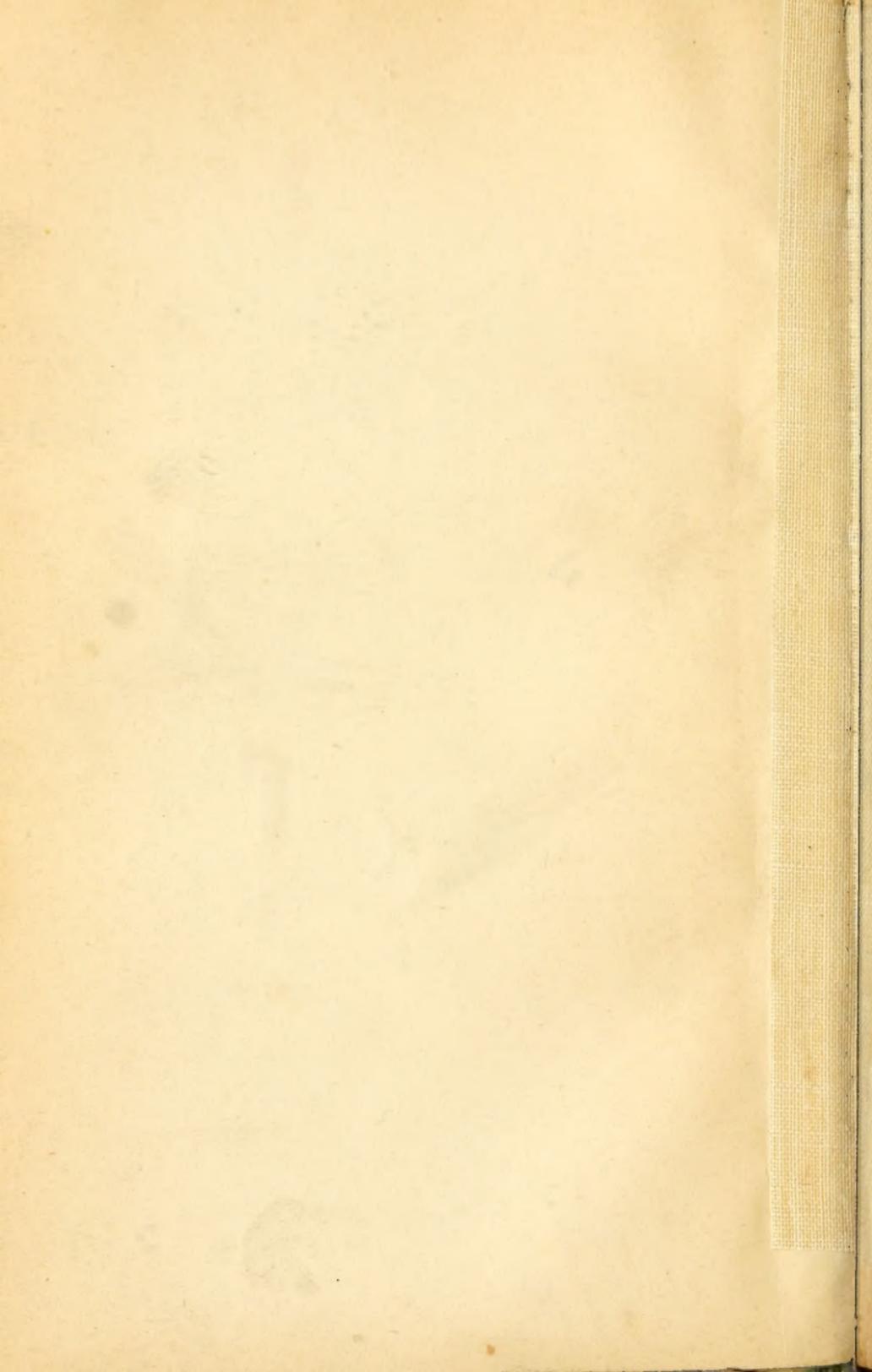


PARIS
SCHEIDT
VERST
MCMXXV









G Y P

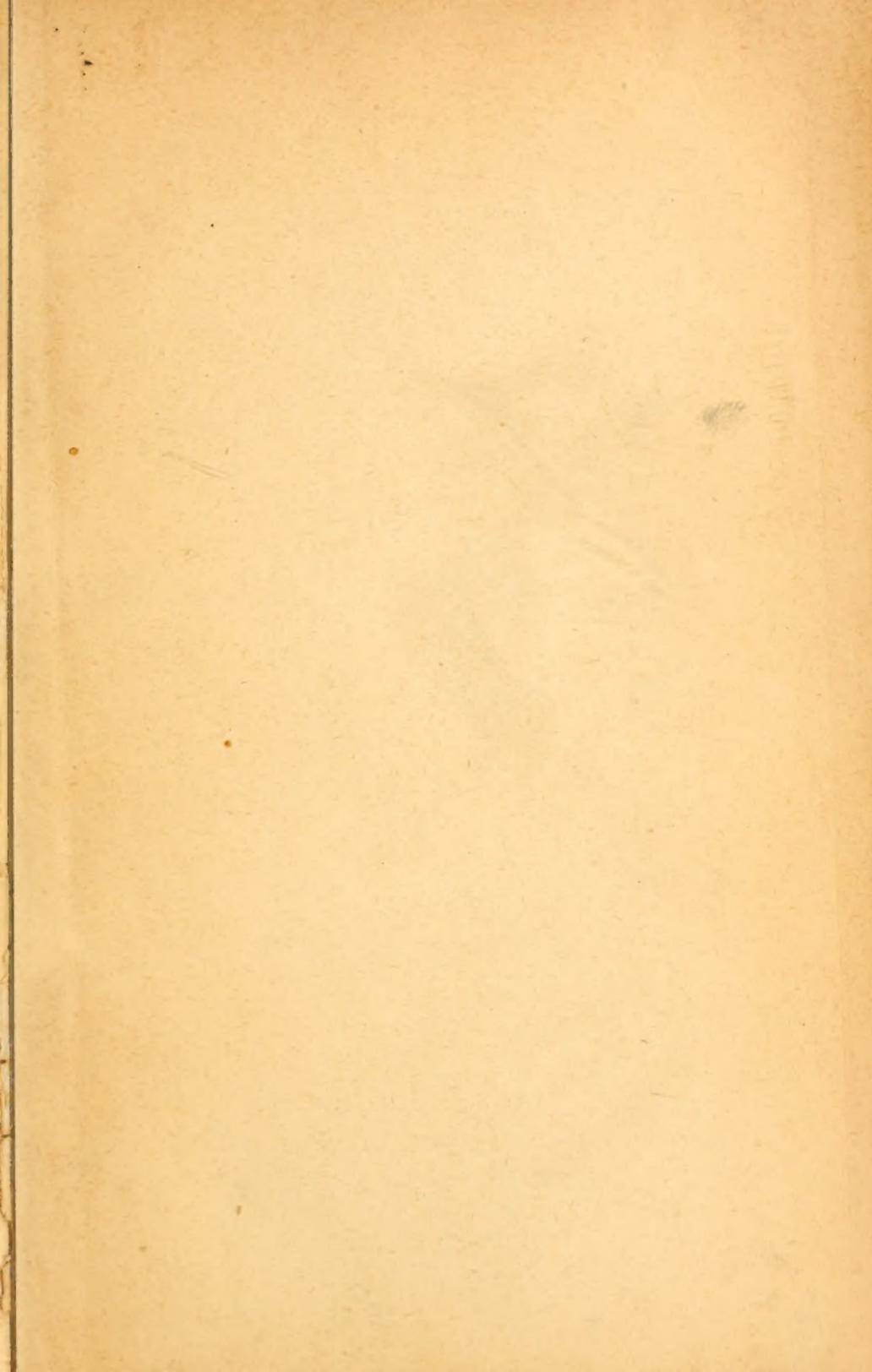
*L'Amoureux
de Line*

HUITIÈME MILLE



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26





L'AMOUREUX DE LINE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Format in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume.

LES FROUSSARDS (9 ^e mille)	1 vol.
UN MÉNAGE DERNIER CRI (10 ^e mille)	1 —
UN MARIAGE CHIC (11 ^e mille)	1 —
JACQUETTE ET ZOUZOU (13 ^e mille)	1 —
ISRAEL (13 ^e mille)	1 —
JOURNAL D'UN GRINCHU (13 ^e mille)	1 —
LES CAYENNE DE RIO (10 ^e mille)	1 —
LES FEMMES DU COLONEL (14 ^e mille)	1 —
LE FRIQUET (11 ^e mille)	1 —
CLOCLO (11 ^e mille)	1 —
L'AGE DU TOC (10 ^e mille)	1 —
LA BASSINOIRE (9 ^e mille)	1 —
LA CHASSE DE BLANCHE (6 ^e mille)	1 —

GYP

L'Amoureux de Line



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande.

117062
10/7/11

PQ
2347
M6A8

A YVONNE FLOURY

GYP

Mars 1910.



L'AMOUREUX DE LINE

I

— Bravo, mademoiselle !... Vous avez un admirable talent !...

C'est le vicomte de Querqueville qui s'exclame ainsi d'un ton pénétré, en s'élançant impétueusement vers le piano.

Le vicomte de Querqueville passe pour être l'homme le plus chic de la saison. Il a trente-cinq ans ; un col qui l'oblige à tourner tout son corps quand il veut regarder à droite ou à gauche ; des bottines en bec d'aigle et une jaquette en carapace de scarabée.

De tous les coins du salon partent des : peh!!!... peh!!!... qui l'obligent à se rasseoir. Alors, il se penche vers son voisin et répète :

— Un admirable talent!...

Le voisin est, non pas l'homme le plus chic, mais le plus riche qui soit cette année à Biarritz. Il a trente-cinq ou trente-huit ans, beaucoup d'aplomb et une éducation sommaire. Il est terriblement vulgaire, mais plutôt sympathique, et s'appelle monsieur Mouffu. A l'exclamation du vicomte de Querqueville, il répond d'un air convaincu :

— Admirable!... et une voix d'opéra!...

Puis, se tournant vers une dame entre deux âges qui semble ravie, il ajoute :

— Vous devez être fière de mademoiselle votre fille, Madame?...

Madame Combresol est une grande femme d'une cinquantaine d'années, bien conservée, extrêmement élégante et distinguée. Elle murmure à demi-voix :

— Mais oui!... Pourtant elle pourrait faire beaucoup mieux!... Elle ne veut pas travailler!...

Mademoiselle Carmen Combresol, une belle et brune personne, très bien habillée d'un fourreau de drap blanc qui plaque sur elle comme un drap mouillé, a entendu la remarque de sa mère. Elle repousse d'un mouvement brusque le tabouret du piano et vient se renverser dans un rocking chair, en disant :

— Travailler?... Ah! zut!...

Un grand et solide bonhomme d'une soixantaine d'années, qui a une figure ouverte et intelligente, se lève et affirme :

— Sans travail, on n'arrive à rien!...

Isabelle, la seconde des Combresol, intervient. Brune comme sa sœur aînée, elle est moins belle peut-être, mais elle a beaucoup plus d'éclat. Délicieusement moulée dans une gaine Directoire en drap rose, elle se campe en face de son père et déclare :

— Oui p'pa!... oui, nous le savons!...
T'égosille pas!...

Et Mercédès, la dernière — elle a dix-neuf ans — magnifiquement rousse, le teint laiteux et les yeux foncés, bien prise dans une robe princesse vert d'eau qui colle comme une peau, accable, elle aussi, le pauvre papa résigné d'un :

— Tu nous le répètes assez souvent!... —
plein de dédaigneuse pitié...

— Monsieur de Jabo!... — crie Carmen
— avez-vous pensé à mon bouclier pour les
tableaux vivants?...

— Oui, Mademoiselle! vous l'aurez
demain!...

Le petit de Jabo a vingt-huit ans. Il les aura toujours. Il conduit les cotillons, organise les fêtes de charité, les comédies de société, les bals, etc..., etc... Ces demoiselles le traitent assez mal, l'accablent de commissions et de reproches, mais ne peuvent pas se passer de lui. A cette affirmation qu'elle aura demain le bouclier

demandé, Carmen Combresol répond simplement :

— A la bonne heure!...

Et c'est son seul remerciement.

Lady Salykok — quarante-cinq ans — a été très jolie et croit l'être encore. Et, réellement, elle est assez agréable à voir. Longue, fine, mince, élégante, elle s'habille comme si elle avait seize ans et fait la petite folle chaque fois qu'elle en trouve l'occasion.

Elle demande au petit de Jabo, qui s'est glissé vers la grande table où sont les journaux et s'apprête à regarder *La Vie parisienne* :

— Et moi?... aurai-je mon sceptre?...

Docile, le petit de Jabo revient :

— Oui, Madame!... du moins on me l'a bien promis...

— Si vous retourniez au magasin?...

— Tout de suite?... C'est que ça va être l'heure du bain et que les gens du sceptre sont très loin!... rue des Écoles...

Isabelle se lève et déclare :

— Je vais m'habiller, moi?... Qui m'aime me suive!...

— Voyons, Isabelle! .. Ce ne sont pas des manières!... — murmure monsieur Combresol agacé, tandis que Mercédès conclut :

— Toi, p'pa, tu ne seras jamais dans la note!...

Madame Chandor, une petite femme très chic et très pomponnée plutôt que vraiment jolie, interpelle le docteur Docaze, un jeune médecin très occupé de lui-même et de son beau physique.

— Et ce dispensaire, Docteur?... Ça sera-t-il pour aujourd'hui ou pour demain?...

— Pour demain, Madame... Oui... Vous ne croyez pas si bien dire?... Nous ouvrons positivement demain... Je ne sais pas si, pour commencer, nous aurons beaucoup de malades, mais ça viendra.

— Pas sûr!... — dit en riant monsieur Mouflu — ils m'ont l'air récalcitrants, les malades!...

Le joli docteur lui lance un œil féroce, et mademoiselle Carmen dit, l'air ravi :

— Ce que je me réjouis de faire des pansements, c'est rien de le dire!...

— Heureux malades!... — déclare monsieur d'Horty.

On le regarde de travers. Il ne paraît d'ailleurs pas se soucier du blâme qu'il déchaine. C'est un grand, très grand monsieur, très bien de sa personne, qui a soixante ans, une fortune indépendante, et beaucoup d'esprit et de bonne humeur. Sa réflexion a jeté un froid. Alors, Mercédès propose :

— Si qu'on irait s'habiller?...

La douairière de Laubardemont est venue se planter devant madame Combresol qui allait se lever de son fauteuil. Et elle lui demande, à demi-voix, en s'inclinant vers elle :

— Dites-moi, chère Madame, serait-il indiscret de vous demander quelle dot vous donnez à vos délicieuses filles?...

Madame Combresol n'aime pas beaucoup cette affreuse vieille qui est peinte comme une roue de voiture, a une perruque grosseille, est vêtue de voyants oripeaux et marque infiniment mal. Mais elle se dit que, quand on a trois filles à marier, il ne faut pas négliger « les occasions », et elle se décide à répondre :

— En principe, nous donnons huit cent mille francs... Si le mariage nous convenait admirablement, s'il était magnifique enfin, mon mari donnerait peut-être davantage...

— Je vous demandais ça... — explique la douairière — parce que je connais un brave garçon à qui votre belle Carmen a tourné la tête...

— Qui est-ce?...

— Un prince... un prince charmant, c'est le cas de le dire!... Le prince Mongropoulo...

Madame Combresol fait la grimace et murmure un : Oh !... qui n'est pas du tout

engageant. Mais la douairière ne se décourage pas pour si peu. Elle ajoute :

— C'est un grec!...

— Je m'en doute!... — réplique sèchement madame Combresol.

La douairière de Laubardemont indique un monsieur étonnamment brun, qui a une cravate rouge, une profusion de bijoux et des ongles immenses qui cause avec le docteur Docaze et dit :

— Le voilà justement!... Comment le trouvez-vous?...

— Je trouve qu'il a trop de cheveux, trop de moustaches, trop de dents et trop de bijoux...

— Laissez-moi tout de même vous le présenter?... Vous verrez comme il gagne à être connu!...

— Mais non !... C'est inutile, je vous assure... Nous ne sommes pas pressés de marier nos filles...

— Pourtant, quand on a quatre filles, on...

— Trois... je n'en ai que trois...

Et, à part elle, madame Combresol ajoute :

— C'est bien assez !...

— Comment ?... — interroge la douairière qui suit son idée — cette si jolie jeune fille qui accompagnait tout à l'heure au piano mademoiselle Carmen n'est pas à vous ?...

— Non... c'est ma nièce...

— Ah !... Comment s'appelle-t-elle ?...

— Iveline de Clécy...

— Un beau nom !... Elle est orpheline ?...

— Mais pas du tout !... C'est la fille de mon frère, le colonel de Clécy...

— Ah !... C'est que comme je la voyais avec vous ?...

— Nous l'avons amenée passer une saison à Biarritz pour la distraire un peu... Mon frère est à Lunéville et ce n'est pas très amusant pour une jeune fille d'être dans un trou pareil...

— Quelle fortune ?...

— Aucune... Nous voudrions beaucoup la bien marier...

Le vicomte de Querqueville s'élançe, barrant de ses bras étendus la porte par laquelle Carmen s'apprête à sortir, et supplie :

— Mademoiselle, de grâce, avant de vous en aller, chantez-nous encore quelque chose?...

— Non... — dit la jeune fille — je ne veux pas chanter quand le vilain vieux est là!...

Et, du doigt, elle montre un vieil homme très effacé, très simplement vêtu et même un peu minable d'aspect, assis à l'extrémité du salon et qui, au milieu de tous ces gens qui semblent se connaître, paraît absolument isolé.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire — demande le petit de Jabo — que le vilain vieux soit là?...

— Ça m'agace!... Il m'horripile avec ses airs narquois...

Monsieur Mouflu dit en souriant :

— C'est l'amoureux de mademoiselle Line!..

Iveline de Cléy — plus connue sous le nom de Line — a tout juste dix-neuf ans, mais elle a l'air d'en avoir seize. Très grande, très souple, admirablement bâtie, elle a de jolis cheveux noisette, des yeux gris, un teint éblouissant, et des dents éclatantes dans une trop grande bouche qui rit toujours. Elle donne surtout une extraordinaire impression de jeunesse, presque d'enfance. Élégante dans son petit costume de drap souris très simple, elle quitte le journal qu'elle lisait et répond en riant :

— Parfaitement !... C'est mon amoureux !...

— Ma parole, elle a l'air de s'en vanter !...
— constate Mercédès d'un air surpris.

Mais Line explique :

— Et pourquoi donc pas !... Il est peut-être pas très chic, mon amoureux, ni très velu...

— Papa !... — appelle Carmen, à moitié riieuse, à moitié sérieuse — Line a dit velu !...

— Elle a eu tort !... — murmure monsieur Combresol, mécontent — je déteste vous entendre, les unes ou les autres, parler argot...

— Pardon, m'n'Oncle !... — dit la jeune fille en joignant gentiment ses jolies mains — ça m'a échappé... J'vous dis pas que : « Je ne le ferai plus ! » comme les gosses qu'on gronde... parce que je sais bien que je recommencerai plus d'une fois... D'ailleurs, c'est pas un vilain mot, velu !... c'est bien plus imagé et harmonieux que cossu... que ça remplace avantageusement...

— Avantageusement !... Et tu crois peut-être que c'est poli de dire de quelqu'un qu'il est velu ?...

— Oh !... — proteste Line en riant — je l'aurais pas dit, si mon amoureux avait pu entendre...

— Vraiment ?... Eh bien ! je parierais qu'il a entendu ?...

Le vieux monsieur, par-dessus ses lunettes, regarde, d'un air narquois, Line qui

devient très rouge et murmure, embuyée :

— Oh !... Est-ce possible ?... C'est que je serais très désolée de n'être pas polie pour lui, qui est si gentil pour moi...

— Ah ! bah !... — fait moqueusement le vicomte de Querqueville — moi, je trouve que c'est vous qui êtes gentille pour lui... Il vous accapare... il vous bloque...

— Il m'amuse beaucoup !... il a tout plein d'esprit... Et puis, vous savez, comme on ne se m'arrache pas précisément, il ne fait de tort à personne en m'accaparant...

— Croyez-vous, Mademoiselle ?... — murmure monsieur Mouflu.

— Ah !... Cette douce voix !... qu'on dirait le gazouillis des petits oiseaux !... — s'écrie Mercédès blagueuse — on ne croirait pas que c'est vous, Monsieur Mouflu, qui avez parlé... Où donc qu'vous avez caché votre beau basson de voix ?...

— Mais... Mademoiselle... je ne sais pas ce que vous voulez dire ?... — bafouille le pauvre homme décontenancé.

Monsieur d'Horty le regarde avec sympathie, tandis que le petit de Jabo déclare :

— Quel gros mufle !...

— En quoi mufle?... — demande sèchement monsieur d'Horty.

Et comme le petit de Jabo cherche à esquiver l'explication, il insiste :

— Dites-moi donc en quoi vous trouvez mufle... dans ce cas, au moins... ce bonhomme qui me semble, à moi, nature et sincère?...

— Dame !... il flanque un compliment, stupide d'ailleurs, au nez de la petite Clécy... C'est de mauvais goût !... quand on n'a pas l'intention d'épouser une jeune fille, on ne la bombarde pas de compliments en public...

— Bombarde me semble excessif !... D'ailleurs un compliment... — si compliment il y a... — n'est pas une déclaration...

— Comment, si compliment il y a?... Quand la petite a fait remarquer qu'on ne

se l'arrachait pas, il lui a dit, en roulant des yeux et d'une voix qu'elle a été seule à ne pas remarquer : « Croyez-vous ?... »

— Ben, ça n'est pas bien méchant !...

— Vous diriez ça, vous, Monsieur, à mademoiselle de Clécy ?...

— Oh ! non !... Je lui dirais tout bonnement : « Tu sais, mon Petit, moi, je ne suis pas comme les imbéciles qui sont ici, je te gobe beaucoup !... »

Et comme le petit de Jabo le regarde d'un air ahuri, monsieur d'Horty ajoute :

— Oui... je la tutoie, la petite Clécy !... je suis le cousin germain et le meilleur ami de son père, et je l'ai connue à l'âge d'un quart d'heure...

— Elle est très charmante !... — se juge obligé de dire le petit de Jabo.

— J'vous crois !... N'empêche que les jeunes seigneurs d'ici n'ont pas beaucoup l'air de s'en apercevoir !...

— C'est que ses cousines l'éclipsent un peu...

— Ah! dame!... Line a des petites robes de quatre sous.... qu'elle fait elle-même les trois quarts du temps... et pas de dot!... Dans ces conditions-là, il est difficile de faire la pige avec des demoiselles qui représentent un million... dans une robe de trente louis...

— Croyez bien, Monsieur, que ce n'est pas leur fortune qui me fait trouver Mesdemoiselles Combresol jolies?...

— Comment donc!... j'en suis convaincu! — fait monsieur d'Horty en tournant le dos au petit de Jabo interloqué.

Les jeunes filles sont sorties du salon et leurs parents les ont suivies. Tout de suite après leur départ, le vicomte de Querqueville est devenu excessivement aimable pour lady Salykok. Et comme elle annonce l'intention de marcher un peu, il propose :

— Me permettez-vous de vous accompagner?...

Le prince Mongropoulo, qui se campait,

les pieds en équerre et la bouche en cœur, pour faire la même proposition, se détourne vexé. Tandis qu'il s'apprête à sortir, la douairière de Laubardemont le rejoint pour lui dire :

— Je crois que vous ne plaisez pas du tout aux Combresol!... C'est embêtant!...

— A quelle heure te baignes-tu?... — demande monsieur d'Horty à Line.

— Moi, je ne sais pas!... vers quatre heures et demie si vous voulez?...

— Veux-tu cinq heures?... Comme ça j'aurai le temps de faire une promenade et je me baignerai avec toi en arrivant...

— Entendu, Oncle Antoine!...

— Ah! mais!... j'oublie que c'est l'heure chic chez Miremont!...

— Je n'y vais pas!...

— Vrai, ça?... Je ne voudrais pas te faire manquer un plaisir, mon Petit!...

— Vrai de vrai, Oncle Antoine!... jamais je ne vais goûter chez Miremont!...

— Tiens, pourquoi donc ça?... Le coup

d'œil est amusant... On entend des potins... on flirte!...

— Oh! vous savez, moi, le flirt, c'est pas beaucoup mon affaire!...

— C'est l'acheminement moderne vers le mariage, pourtant...

— C'est votre avis?...

— Il ne s'agit pas de ce qui est mon avis, mais de ce qui est tout court...

— Eh bien, mettons que je ne suis pas faite pour le mariage!...

— Dis pas de bêtises, mon Petit!...

— D'ailleurs, j'ai dix-neuf ans tout juste, alors il n'y a pas beaucoup de temps perdu!...

— C'est juste!... mais comme tu seras difficile, je ne te vois pas mariée demain...

— Serais-je si difficile que ça, Oncle Antoine?...

— Dame!... entre un point d'admiration et toi, il y a une différence!... Allons!... au revoir!... Tu n'as rien à me dire?...

— A propos de quoi?...

— A propos de quelqu'un...

— Mais... non!...

— Bon!... bon!... Tu ne veux pas venir te promener avec moi?...

— Non... parce que je vais profiter du piano maintenant que tout le monde est parti... Jusqu'au soir il n'y aura personne dans le salon...

— Personne?... Il y a encore ton amoureux qui lit dans son coin...

— Il ne me gêne pas, celui-là!... Pauv' bonhomme!... Je ne sais pas ce qu'ils ont tous à lui tomber dessus...

— A tantôt!...

Monsieur d'Horty s'en allait. Il revient tout à coup sur ses pas et demande :

— A propos... dis-moi?... as-tu de l'argent de poche?...

— J'ai tout ce qu'il me faut, Oncle Antoine!... Merci beaucoup!...

— Hum!... Je parie que tu ne me dis pas la vérité!...

— Pourquoi donc pariez-vous ça?...

— Parce que, si tu ne vas pas goûter à la pâtisserie chic avec tes cousines, ça n'est pas parce que ça ne t'amuse pas, ni parce que tu n'as pas faim...

— Je n'aime pas beaucoup les gâteaux...

— Allons donc!... tu t'en ferais mourir...! Non!... Si tu ne vas pas chez Miremont, c'est tout bonnement que tu ne veux pas que ta tante ou tes cousines t'offrent ton goûter... et que tu ne peux pas le payer toi-même... Combien as-tu reçu pour le temps de ton séjour ici?...

— Papa m'a donné cent cinquante francs... C'était bien assez puisque mon oncle a payé mon voyage et tout...

— Il ne te reste rien de ces cent cinquante francs, naturellement?...

— Mais si, il m'en reste plus de la moitié... Seulement, quand je partirai, j'aurai les pourboires aux domestiques, à la femme des bains, enfin des tas de petites dépenses...

— Mon Petit, tu vas me faire le plaisir d'accepter cent francs... Tu peux bien recevoir ça de ton vieil oncle, voyons?...

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... Je ne veux pas te les donner tout de suite, les cent francs, à cause de ton amoureux qui nous regarde... tout en ayant l'air très absorbé par son journal... mais tantôt je...

— Oncle Antoine, laissez-moi vous dire... Si je n'ai pas assez... si j'ai besoin d'argent plus tard, je vous promets que je vous en demanderai... Maintenant, vraiment, j'ai tout ce qu'il me faut... Et, tenez, puisque vous voulez que je vous dise pourquoi je ne vais pas chez Miremont, c'est pas tant parce que je ne veux pas payer mon goûter, ou le laisser payer à mes cousines, que pour ne pas accepter à goûter de monsieur de Querqueville, ou du petit Jabo, ou de monsieur Mouflu... Car, figurez-vous, c'est toujours eux qui paient!..

— Comment ça?...

— Ma tante ne vient jamais... A cette heure-là elle pionce... je veux dire qu'elle...

— Qu'elle roupille!...

— Non... qu'elle dort!... Vous avez raison de me blaguer, Oncle Antoine, je parle très vilainement... mais qu'est-ce que vous voulez?... l'habitude!...

— Va toujours, mon Petit...

— Ben, ma tante dort... on va goûter avec miss... Quand on arrive, ces messieurs sont là... Ils s'élancent... on boulotte ensemble...

— Je te sais gré de ne pas dire : on tortille... c'est moins élégant!...

— Grondez pas!... Au fond je ne suis pas du tout voyou, je vous assure...

— Allons!... tant mieux!... Continue donc?...

— Ben, quand vient le moment de régler, Carmen fait signe à miss... mais avant que miss ait seulement remué le bout du doigt, monsieur de Querqueville s'est pré-

cipité... ou monsieur Mouflu... le plus souvent c'est monsieur Mouflu...

— Je le pense !... mais tu n'as pas besoin de t'agiter... ça ne le réduit pas à la gêne de t'offrir à goûter... Il est puissamment riche, Mouflu !...

— Je sais bien !... aussi c'est pas pour ce que ça coûte que ça m'embête... Si je mange pour quinze sous, c'est tout le bout du monde... et je ne bois rien !... Mais c'est parce que c'est des manières que je n'aime pas... Se faire offrir à goûter par des gens qui ne sont ni des parents, ni des amis, ça me choque...

— Pour ça, tu as bien raison !... Et maintenant, je vais faire ma promenade et je te laisse à ton piano... Mais tu sais ce que tu m'as promis ?...

— Oui, Oncle Antoine !...

— Où est-ce que je te trouverai pour le bain ?...

— Ici... probablement... sinon, aux cabines...

— A tout à l'heure!... Ne te fais pas enlever par ton amoureux!...

— Ça, je ne vous le promets pas!...
— répond en riant Line, qui va s'asseoir au piano.

II

Line est heureuse. Elle chante tant qu'elle veut et tout ce qu'elle veut, sans qu'on l'écoute, sans qu'on la gêne. Elle adore la musique et sa voix grave est belle et bien timbrée. Rarement elle a eu le salon aussi à elle qu'aujourd'hui. Le temps radieux a emmené tous les baigneurs au dehors.

Line s'amuse follement. Elle passe d'Offenbach à Debussy et de Gounod à Mozart. A peine, de temps à autre, un garçon traverse-t-il le salon pour apporter un journal, ou prendre une tasse oubliée. C'est la solitude complète.

A un moment, comme elle croit entendre

remuer derrière elle, elle se retourne brusquement et aperçoit le vieux monsieur qui déménage les journaux dans ses bras, et se dirige vers le piano.

— Vous permettez?... — demande-t-il — que je me rapproche pour mieux vous entendre?... Ça ne vous agace pas ?...

— Mais pas du tout!...

— C'est que je ne voudrais pour rien au monde vous déranger, Mademoiselle Line... vous êtes trop gentille avec moi pour que je veuille vous causer le moindre ennui... Alors, ne vous occupez pas de moi... Continuez!... Ça me fait un très grand plaisir de vous entendre... Vous avez une si jolie voix!...

— Oh!... — fait la petite de Clécy avec indifférence. —

— Oui... une très jolie voix... très belle même!... Oh!... je sais bien!... On ne vous dit pas ce qu'on dit à votre cousine... que vous avez une « voix d'opéra »... mais croyez-en un vieux mélomane, vous avez

une voix très chaude, très ronde, très pure, et, j'ajoute, très rare...

Et comme Line fait un mouvement, il appuie :

— Très rare... parfaitement!... parce qu'elle est admirablement timbrée dans le médium, votre voix... et que ça ne se rencontre pas souvent, un beau médium... Est-ce que vous travaillez beaucoup?...

— Je chante beaucoup, parce que ça m'amuse... mais travailler, ce qui s'appelle travailler... non, je ne travaille pas!... On me conduit à Nancy une fois par semaine pour prendre une leçon de chant et faire de la musique d'ensemble, et c'est tout!...

— Vous accompagnez à ravir...

— C'est tout ce que je sais faire au piano... C'est pas mon affaire, le piano!...

— Mais... vous parliez de musique d'ensemble...

— C'est du violon que je joue... et de la harpe un peu aussi...

— Et de la guitare, je parie?...

— Comme tout le monde...

— Comme tout le monde est joli !...
Est-ce que mesdemoiselles Combresol en jouent, de la guitare?...

— Mercédès joue de la mandoline...

— Drôlement, qu'elle doit en jouer!...

— Pourquoi dites-vous ça?...

— Parce que si elle raclait de cet insupportable instrument d'une façon à peu près honorable, on nous ferait avaler la chose tous les jours, après le déjeuner, avec l'air de bravoure de mademoiselle Carmen ..

— Pourquoi débinez-vous mes cousines?... Je n'aime pas bien ça, vous savez?...

— Je ne le ferai plus !... Mais c'est que, les jeunes filles modern'style, je ne peux pas voir ça !... C'est plus fort que moi !... Savez-vous ce que vous feriez, vous, si vous étiez bien, bien gentille?...

— Qu'est-ce que je ferais?...

— Vous me chanteriez... avec votre guitare... car je suis bien sûr que vous l'avez à Biarritz, votre guitare !...

— Si je l'avais, qu'est-ce qu'il faudrait vous chanter?...

— Des vieux airs... Vous devez en savoir des tas, parce que vous devez les aimer?... Vous n'imaginez pas quel plaisir vous me feriez?...

— Si quelqu'un vient, j'aurai l'air ridicule avec ma guitare!...

— Personne ne viendra!... Qui voulez-vous qui vienne à cette heure-ci dans le salon du Palais?... Ce n'est pas une heure chic... Et puis, si par hasard quelqu'un s'avisait d'entrer... nous dirions que la guitare, c'est un accessoire pour les tableaux vivants...

— Ben, vous en avez, du vice!...

— A soixante-douze ans, c'est permis...

— Oh!... vous avez soixante-douze ans!...

— Ça vous étonne?...

— Oui... Vous avez l'air d'en avoir...

— Quatre-vingts?...

— Mais non ! Soixante-deux... ou trois...

— Trois et demi... pour être large!...

— Vous blaguez... mais c'est vrai, allez !... L'autre jour on se demandait quel âge vous pouviez bien avoir...

— Qui est-ce qui se demandait ça?...

— Ben, nous tous !... Alors ces messieurs disaient que vous deviez avoir entre soixante et soixante-cinq...

— Monsieur d'Horty, qui a soixante ans, a l'air d'être mon fils...

— C'est qu'il a l'air horriblement jeune, l'Oncle Antoine!...

— Ah!... monsieur d'Horty est votre oncle?...

— A la mode de Bretagne... mais c'est comme le frère de papa... ils s'adorent... Si vous voulez que je vous chante les vieux airs, il faut que j'aille chercher ma guitare... parce qu'il viendra me prendre à cinq heures pour le bain, l'Oncle Antoine...

— Il nage très bien... et vous aussi... mais vos cousines, qui ne se doutent pas

de ce que c'est que nager, sont joliment imprudentes...

— Elles sont comme tous ceux qui ne savent pas combien l'eau est brutale... A cheval, c'est la même chose... C'est les gens qui ne savent pas monter qui sont les plus imprudents...

— Je vous en prie... — dit le vieux monsieur qui voit que Line louche sur le piano — reprenez votre chant sans vous inquiéter de ce que je vous ai demandé... Il est trop tard aujourd'hui... un autre jour, si ça se trouve, vous prendrez votre guitare...

— Mais... — dit Line qui fait tourner la vis du tabouret pour se replacer au piano — je peux vous en chanter tout de même, des vieux airs... voulez-vous *Plaisir d'Amour*?...

— Je veux bien!... Vous êtes exquise!...
Line chante, tandis que son amoureux la regarde et l'écoute extasié. Et la physionomie, étonnamment intelligente et mobile du vieil homme, exprime la tendresse, le

contentement et aussi la malice, cette malice intense qui choque si fort mademoiselle Carmen Combresol.

— Maintenant... — propose Line, en faisant de nouveau tourner son tabouret de façon à se retrouver en face du vieux monsieur — je vais vous chanter une romance rococo que vous ne connaissez sûrement pas... Ça s'appelle *Mœris*...

— Paroles et musique de madame Sophie Gay... — achève le vieux monsieur, tandis que la petite de Clécy murmure, ahurie :

— Oh!... vous connaissez ça!... Vous êtes donc musicien?...

— J'aime passionnément la musique... et voilà!...

— Line... — appelle une voix un peu essoufflée — Line!... es-tu là?...

Madame Combresol, en toilette éblouissante, avec un chapeau Vigée-Lebrun qui a plusieurs mètres d'envergure, fait irruption dans le salon.

— Oui, ma Tante, je suis là!... — répond la petite en s'avançant au-devant d'elle.

— Ah!... bon!... Voilà dix minutes que je te cherche partout!... C'est pour que tu inscrives ton nom sur la liste du dispensaire que Monsieur veut te voir...

Et madame Combresol démasque un mince jeune homme qui disparaissait absolument derrière son étonnant chapeau.

— Voici, Mademoiselle... — commence le jeune homme, en sortant un papier assez sale d'une espèce de serviette de cuir qu'il tient sous son bras, — c'est de la part de monsieur le docteur Docaze... parce qu'il faut que tous les noms soient sur la liste ce soir... Cette liste doit être soumise demain à la sous-préfecture de Bayonne, parce que le dispensaire...

— Mais ça ne me regarde pas, le dispensaire, je n'en suis pas!...

— Vous allez en être, Mademoiselle?...

— Tu vas en être!... — appuie madame Combresol.

— Mais jamais de la vie!... — affirme nettement la petite. — J'ai horreur de tous ces machins-là!...

— Comment!... puisque tes cousines se sont inscrites...

— Mes cousines font ce qu'elles veulent... et moi aussi...

— Voyons, Mademoiselle... un bon mouvement?... — murmure d'un ton engageant le jeune envoyé du docteur Docaze — vous ne pouvez pas refuser de signer?...

— Et pourquoi donc que je ne peux pas?... — grogne Line, tandis que sa tante énervée conclut :

— Elle ne peut rien faire comme les autres, rien!...

Puis se tournant vers la petite, elle ajoute :

— Tu sais que si tu ne signes pas, tu ne pourras pas aller au dispensaire?...

— Un peu, que je le sais!...

— Peut-être que tu regretteras de...

— Je ne regretterai rien de rien!...

d'abord parce qu'il ne faut jamais rien regretter, ensuite parce j'ai toujours dit que je ne serais pas du machin qu'on organisait...

— A ton aise!...

Et pendant que le jeune monsieur, déçu, rentre dans la serviette noire sa liste, madame Combresol demande encore :

— Viens-tu au bain avec tes cousines?...

— Non, merci, ma Tante!... j'ai donné rendez-vous à l'oncle Antoine pour me baigner avec lui à cinq heures...

— Ah! bon!... très bien!...

Madame Combresol jette sur le vieux monsieur un regard plein de dégoût et demande à demi-voix à Line, qui l'accompagne jusqu'à la porte :

— Sais-tu seulement son nom, à ce vieux avec qui tu causes?...

— Non, ma Tante, mais je le demanderai si vous voulez?...

— Une drôle d'idée que tu as eue, de

faire connaissance avec cet individu sans feu ni lieu...

— Oh!... sans feu ni lieu!... Il habite tout de même l'hôtel du Palais, où il paie toujours au moins trente francs par jour...

— Oui!... Enfin, c'est ton affaire!... Seulement arrange-toi pour qu'il ne se rapproche pas de nous... Tu m'entends!...

— Oui, ma Tante!... il n'a d'ailleurs pas l'air d'un qui cherche à gagner à la main...

— C'est ton affaire, je te le répète... Arrange-toi!...

— Oui, ma Tante!...

— Vous venez d'être attrapée à cause de moi, n'est-ce pas!... — demande le vieux monsieur à Line qui revient s'asseoir au piano.

— Attrapée, non!... Ma tante ne m'attrape jamais... elle est très bonne...

— Ah!...

— Pourquoi ce : « Ah!... » qui a l'air de vouloir dire non?...

— Parce que c'est monsieur Combresol

qui me paraît avoir la qualité que vous attribuez à sa femme...

— Mon oncle est peut-être encore meilleur... mais ma tante est bonne aussi... Si vous aviez comme ça trois filles à marier, vous, Monsieur, vous seriez peut-être pas délicieux tout le temps, vous non plus?...

— Je n'aurais pas comme ça trois filles... ou, pour parler plus exactement, je n'aurais pas trois filles comme ça!...

— Parce que?...

— Parce que, moi, je leur donnerais le fouet...

— Oh!... — murmure Line mécontente.

— C'est vrai... — dit vivement le vieux monsieur — il est convenu que je ne dois pas critiquer mesdemoiselles Combresol... Alors, dites-moi, pour changer la conversation, ce que madame votre tante vous disait de moi?...

— Rien!... C'est vrai... rien de vous personnellement... Elle me reprochait d'avoir fait connaissance...

— Avec un vieux râpé qui n'a pas, comme elle, beaucoup d'argent à dépenser?...

— Si vous me laissez achever?...

— Vous ne dites pas non... J'ai deviné juste?...

—

— Vous ne dites plus rien?...

— Dame!... puisque vous faites les demandes et les réponses vous-même...

— Je serai bien sage!... Mais dites-moi ce que cette excellente madame Combresol m'a reproché... en plus de mon manque de richesse...

— Elle a reproché, pas à vous, mais à moi, d'avoir fait connaissance avec un monsieur dont je ne sais pas le nom, et, au fond, elle n'a peut-être pas tout à fait tort... — conclut en souriant Line, qui aimerait mieux apprendre tout de suite le nom de son amoureux.

— Vous direz à madame votre tante que je m'appelle Sennevières .. et que je suis un ancien chef de brigands qui a eu des malheurs...

Et comme la jeune fille rit, il demande :

— Vous ne me croyez pas?... Vous pensez que je vous donne un faux nom?...

— Pas un faux nom... parce que ça ne serait pas à faire...

— Ça se fait pourtant souvent... Et, si vous voulez regarder autour de vous, vous trouverez que le vicomte de Querqueville, par exemple...

— S'appelle Soupié...

— Comment diable savez-vous ça?...

— Parce qu'il est de Lunéville où nous sommes en garnison... Je croyais bien être seule ici à savoir ça?...

— Vous le saviez... et vous ne l'avez pas raconté?...

— Pourquoi?... Ça lui fait plaisir de s'appeler Querqueville... et ça ne fait de mal à personne... Je me demande seulement quelles têtes nous nous ferons à Lunéville quand il sera redevenu Soupié?...

Comme Line reste sans parler, monsieur Sennevières demande :

— A quoi pensez-vous?...

— Je me demande comment vous, vous avez pu savoir que monsieur de Querqueville s'appelle Soupié?... Est-ce que vous êtes de Lunéville aussi?...

— Le Tout Lunéville à Biarritz?... Non!... je ne suis pas de Lunéville... ni même de l'Est... Je suis Breton...

— Ah!... comme papa!... Mais vous ne me dites toujours pas comment vous avez su pour Soupié?...

— Ah!... voilà!... C'est que, ayant eu des malheurs dans mon métier de brigand, qui est trop démodé, je me suis fait chiro-mancien...

— Vous vous payez ma tête?...

— Pas du tout!... Je vous jure qu'il n'y en a pas un comme moi pour dire la bonne aventure... On ne se sert plus de ce vieux mot, mais il me plaît... Donc il n'y en a pas un pour dire la bonne aventure dans la main mieux que moi...

— Non, vrai?...

— Très vrai... Vous seriez étonnée, j'en suis sûr, des choses que je vous dirais sur vous, votre caractère, votre santé...

— Oui, ça je crois!... sur la santé... le caractère... mais pas sur l'avenir?...

— Sur l'avenir aussi... Je suis un vieux sorcier...

— Et un vieux brigand!... C'est entendu!...

— Quelle profession m'aviez-vous attribuée, Mademoiselle Line?...

— Mais... je ne sais pas trop...

Line n'ose pas dire que, depuis un instant, elle suppose que son amoureux a peut-être été musicien d'orchestre. Il a cet air un peu miteux de certains musiciens qu'elle aperçoit quand elle est, au théâtre de Nancy, dans une baignoire d'avant-scène. Mais non!... il est trop bien ficelé tout de même, trop bourgeois. Et puis, il faut toujours bien qu'il ait une dizaine de mille francs de rente pour séjourner dans un hôtel cher?... à moins qu'il ne dépense en deux

ou trois mois presque tout son avoir et ne vive chichement le reste du temps ?

Line regarde son amoureux et se dit encore qu'il pourrait très bien aussi être un colonel en retraite. Mais il n'est pas décoré!... Dans ce cas, non!... Pas ça non plus!... Alors quoi?...

Monsieur Sennevières sourit et dit :

— Ne cherchez pas!... Ma personnalité n'est pas assez intense pour révéler du premier coup ma profession... si j'en avais une... Mais je suis, jusqu'ici, un vieil inutile, voilà tout!...

Et comme, sur le visage mobile de la petite passe un sourire un peu narquois, le vieux monsieur explique :

— Je vois ce que vous pensez... Vous pensez que si j'ai été, jusqu'à soixante-douze ans, un inutile, il y a peu de chances pour que je devienne une grande utilité à l'heure où l'on devient surtout gaga?...

Et comme Line rougit d'être devinée, son amoureux conclut :

— Vous le voyez bien, que je suis un peu sorcier ?...

Un gazouillis, puis des rires, et un essaim de jolies personnes entre dans le salon. Ce sont de nouvelles venues, peu au courant des habitudes de vie de Biarritz en général et de l'hôtel du Palais en particulier.

— Elles sont rudement jolies !... — murmure Line qui admire de tous ses yeux.

D'un regard indifférent le vieux monsieur enveloppe les jolies personnes et déclare :

— Oui... jolies autant que le peuvent être des étrangères...

— Vous n'aimez pas les étrangères ?...

— Mais si !... seulement il leur manque toujours, à mon sens, le je ne sais quoi qu'a la Française... qu'elle avait surtout... Car ça non plus ne résistera pas au Régime...

— Vraiment ?... Vous trouvez que les Françaises sont plus jolies ?...

— Pas plus jolies... mais plus fines, plus distinguées, plus affriolantes aussi... Je ne

sais que les Américaines qui puissent faire la pige... tant qu'elles ne parlent pas...

— Mon amoureux... — pense Line — a l'air de connaître les femmes de tous les pays... Ça n'est décidément pas un musicien d'orchestre...

Comme, en causant avec monsieur Sennevières, elle est restée assise sur le tabouret du piano, une des jeunes femmes demande, avec un accent allemand assez prononcé :

— Nous ne vous empêchons pas de faire de la musique, n'est-ce pas, Mademoiselle ?...

— Pas du tout !... — dit Line — j'avais fini... Ça va être l'heure du bain...

— Ah !... c'est l'heure du bain ?... Est-ce que nous nous baignons, Molda ?...

La jeune personne ainsi interpellée, une blonde un peu fade mais très régulièrement jolie, fait la moue.

— Déjà se baigner !... Oh ! je n'ai guère envie...

Et s'adressant à Line, elle demande :

— Est-il très froid, le bain, Mademoiselle?...

— Pas froid du tout!... — affirme Line convaincue...

— Ne l'écoutez pas, Mademoiselle!... Cette petite est comme un ours blanc... elle a toujours trop chaud!...

C'est monsieur d'Horty qui est entré pour rejoindre Line et qui a entendu la question et la réponse.

La jeune fille sourit. Alors la plus belle, celle qui a parlé d'abord, se tourne vers Line et se présente :

— Je m'appelle Frieda de Holz... et voici ma sœur Molda... et ma cousine Mina Wolkengrün... et madame Tribert, notre institutrice, une française... Maman n'est pas là... elle a la migraine pour la raison du voyage...

— Moi... — répond Line — je m'appelle Yveline de Clécy, mais on dit Line...

Puis elle se tourne vers l'oncle An-

toine, et le nomme aussi aux jeunes filles :

— Le comte d'Horty...

Et comme l'amoureux, qui causait avec Line quand les jeunes Allemandes sont entrées, est resté dans le groupe, elle ajoute en le démasquant :

— Monsieur Sennevières...

L'oncle Antoine écarquille les yeux en entendant nommer le monsieur. Pour lui, comme pour tous, c'était « le Vieux » tout court, ou « l'Amoureux de Line ». Mais il ne s'était jamais avisé que le Vieux pût avoir un nom.

L'Amoureux n'est d'ailleurs, cette fois, pas plus gênant que de coutume. Après s'être incliné, non sans grâce, devant les jeunes filles auxquelles il n'avait pas souhaité d'être présenté, il s'est faufilé rapidement vers la porte.

Dès qu'il a disparu, Line explique en riant à monsieur d'Horty :

— Vous êtes tué, pas?... Ben, voilà!... ma tante m'a reproché d'avoir fait la con-

naissance d'un monsieur dont je ne savais pas le nom, et je leur ai répondu que ce nom, j'allais le demander... Alors je l'ai dit à mon amoureux, qu'elle m'avait reproché ça!... Je pensais bien qu'il allait me dire qui il était!...

— Et il te l'a dit, effectivement?...

— Il me l'a dit... à moitié... parce que, Sennevières, c'est probablement son nom!... mais il ajouté « ancien chef de brigands »... alors, ça, je pense que c'est de la fantaisie?...

— Je le pense aussi!...

— Enfin, tel quel, il est bien gentil!...

— Gentil n'est pas le mot...

— Si... Et puis, vous ne savez pas, Oncle Antoine, il sait dire la bonne aventure dans les mains...

Monsieur d'Horty hausse les épaules, et emmène Line en disant :

— Tu radotes!... il finira par te tourner la tête pour tout de bon, ton amoureux!...

Les petites Allemandes se regardent stupéfaites.

— Oh!... — fait Frieda — ce vieil monsieur, c'est le fiancé de cette demoiselle! . .

— Vieux monsieur... pas vieil... — corrige madame Tribert, l'institutrice — et puis, amoureux, ça ne veut pas dire fiancé...

— Ah!... — murmurent ensemble les trois jeunes filles qui demeurent perplexes — Ah!...

III

Le lendemain, mesdemoiselles Combresol sont très en retard pour le déjeuner. Leur père, inquiet, regarde les quatre couverts vides et interroge Line qui ne sait rien.

Madame Combresol, qui opposait d'abord une indifférence voulue à l'agitation de son mari, se retourne, à présent, chaque fois que quelqu'un entre dans la grande salle.

— Ah!... — dit Line, qui commence à se tourmenter aussi — voilà l'oncle Antoine!... il saura peut-être où elles sont!...

Monsieur Combresol se précipite vers la petite table où Horty déjeune habituel-

lement seul — parce que, pour le déjeuner, il n'a pas d'heure fixe — et revient, non pas renseigné, mais un peu rassuré. Horty dit qu'il n'y a pas une seule barque en vue de la côte. Or, la promenade en bateau est la chose la plus défendue aux jeunes filles et la plus redoutée des parents.

— Presque une heure de retard!... — murmure madame Combresol — c'est effrayant tout de même!... il faut qu'il leur soit arrivé un accident quelconque...

— Horty me dit une chose très juste... Elles sont peut-être allées à Bayonne, et elles auront manqué des tramways..

— Les v'là... — crie Line qui est assise en face de l'entrée.

Les jeunes filles arrivent en riant suivies de Miss, au-devant de laquelle monsieur Combresol s'élançe avec une impétuosité qui ne lui est pas habituelle. Et Line pense :

— Je crois que Miss va prendre quelque chose pour son rhume!...

En effet, monsieur Combresol bouscule l'Anglaise qui fait les grands bras, tandis que sa femme, devenue très rouge de pâle qu'elle était auparavant, interroge les jeunes filles.

— Vous n'êtes pas folles d'arriver à une heure pareille?...

— On arrive comme c'est qu'on peut!...

— répond Isabelle qui cherche à prendre les choses à la blague.

Mais madame Combresol n'est pas d'humeur à rire. Elle interroge sans aménité :

— D'où venez-vous?...

— Du dispensaire, parbleu!... — répond Carmen à peine poliment.

— Patatras!... — fait Line qui rit de toutes ses dents — je n'y pensais plus, moi, au dispensaire!...

— Ni moi!... — balbutie madame Combresol.

— Vous, ma Tante, vous auriez dû vous en souvenir!... Rappelez-vous, hier, le petit

monsieur qui avait l'air sournois et une espèce de sale serviette sous le bras, et qui voulait absolument me faire signer quelque chose?...

— C'est vrai!... mais je ne croyais pas que ça allait commencer tout de suite...

— Ça n'a pas, à vrai dire, commencé... — explique Carmen — il n'y a pas encore de malades...

Monsieur Combresol demande, sans ironie mais avec incrédulité :

— Croyez-vous qu'il y en aura?...

Les jeunes filles haussent les épaules et Carmen continue :

— Aujourd'hui, nous avons arrangé les médicaments, le linge... enfin nous avons mis de l'ordre...

Et comme son père sourit, elle demande impétueusement :

— Pourquoi ris-tu?...

— Parce que... — réplique monsieur Combresol — si vous avez mis de l'ordre comme vous en mettez à la maison, je pense

que la recherche des objets sera laborieuse... et que...

Il s'arrête, renifle l'air autour de lui, et dit, l'air inquiet :

— Je sens, depuis un instant, une insupportable odeur!... La sentez-vous?...

— Je la sens!... — affirme madame Combresol.

— Et toi, Line, la sens-tu?...

— Plutôt!...

Elle recommence à rire et son oncle constate, agacé :

— Cette petite est vraiment insupportable!... Elle rit à propos de rien... Qu'est-ce que tu as, voyons?...

— Rien, m'n'Oncle!...

A ce moment l'Amoureux de Line, assis tout seul à sa petite table, fait signe à un garçon de venir lui parler et demande :

— Ouvrez donc cette fenêtre, je vous prie!... C'est une infection ici!... Savez-vous ce qui peut sentir mauvais comme ça?...

— Ma foi non, Monsieur!... Mais ça pue la rage, c' qu'il y a d' sûr!...

Une vieille dame — qui déjeune à la table voisine — proteste avec énergie :

— Fermez la fenêtre, garçon!... Entre la porte qu'on ouvre sans cesse et cette fenêtre, le vent s'engouffre, ça n'est pas tenable!...

— Madame, c'est rapport à l'odeur... qu'il y a des gens qui la sentent!...

— Moi aussi, je la sens!... Mais je n'ai pas envie d'attraper une fluxion de poitrine!...

L'entrée des jeunes Allemandes, accompagnées de leur institutrice et d'une respectable dame mal fagotée, fait sensation. Fatiguées du voyage, elles avaient, la veille, diné dans leur appartement.

— Mâtin!... — s'écrie le petit de Jabo enthousiasmé.

Et, renversant le dossier de sa chaise pour se rapprocher d'Horty, il demande :

— Qu'est-ce que vous dites de ça?...

— Je dis qu'elles sont très fraîches... mais très mal habillées... Je les avais d'ailleurs déjà vues hier...

— Et vous ne disiez rien?...

— Qu'est-ce que vous vouliez que je dise?...

— Vous pouviez nous signaler cette arrivée sensationnelle!...

Et comme les jeunes filles saluent de loin Line, qui s'incline elle aussi toute souriante, le petit de Jabo s'écrie :

— Comment?... Elles connaissent mademoiselle de Clécy?...

En même temps, les Combresol demandent à Line, tous ensemble, avidement :

— Tu connais ces dames-là?... Comment les connais-tu?...

— Je les ai vues hier quand je jouais du piano dans le salon...

— Vous savez qui c'est?... dit le vicomte de Querqueville à monsieur d'Horty.

Et Monsieur d'Horty, qui a envie de s'amuser un brin, répond :

— Parfaitement!... Ce sont des héritières monstrueusement riches...

— Vous savez leur nom?...

— Les deux plus blondes s'appellent Molda et Frieda de Holz... l'autre, la plus jolie... qui est aussi la plus riche... est leur cousine, mademoiselle Mina Wolkengrün... La grosse dame est madame de Holz, et la maigre madame Tribert, l'institutrice française de ces demoiselles...

— Sapristi!... Vous êtes renseigné!...

Puis, après avoir réfléchi, le vicomte demande encore, pensif :

— Vous êtes sûr qu'elles sont si riches?... C'est rare, vous savez, les très grosses fortunes en Allemagne!...

— Ah! dame!... J'ai pas compté leur argent!... tout ce que je sais, c'est que... dans les différents endroits où je les ai rencontrées... elles passaient pour très riches... dégoûtamment riches!... Elles courent les villes d'eaux pour se marier à leur gré et avec des Français, si ça leur

chante... et elles sont très difficiles....

— Ah!... c'est rare aussi, des Allemandes qui veulent épouser des Français... et, pour des Français, il est bien difficile d'épouser des Allemandes... à cause de la guerre... et de tout ça...

— Mon Dieu!... — explique Horthy conciliant — épouser un Allemand serait, en effet, difficile... mais une Allemande, c'est très différent... La femme, en se mariant, perd sa nationalité pour prendre celle de son mari, par conséquent...

— Vous avez raison!...

Et, après un silence, le jeune homme ajoute, convaincu :

— Elles sont bigrement jolies, toujours!... Celui qui les épousera ne s'embêtera pas!...

— Celui-là ne pourra en épouser qu'une, vous savez!... J'entends qu'une à la fois...

Lady Salykok, qui a fini de déjeuner, s'approche. Horthy se lève et, sa serviette à la main, salue, un peu agacé.

— Non... non!... ne bougez pas, Monsieur d'Horty, ou je me sauve... Vous comprenez que je ne veux pas vous empêcher de déjeuner.....

. Et comme Horty se rassoit :

— A la bonne heure!... Je viens parce qu'il m'a semblé que vous parliez des nouvelles venues... alors j'ai voulu vous demander si vous aviez un tuyau?...

— Comme vous savez bien le français!...

— dit le vicomte de Querqueville avec admiration.

Au lieu de répondre à la question de lady Salykok, Horty lève le nez, semble aspirer quelque chose, et demande :

— Sentez-vous!... C'est horrible, cette odeur?...

— Papa... — dit au même instant Isabelle Combresol — veux-tu me donner des patars?...

— Qu'est-ce que tu dis?... — demande le pauvre homme qui n'a jamais pu s'habituer au langage de ses filles.

— Je dis : Donne-moi de l'argent?...

— De l'argent?... pourquoi faire?...

— Parce qu'il m'est arrivé un malheur!... J'ai cassé le machin où était l'iodoforme... au dispensaire...

— Tu avais bien besoin d'aller toucher à ça!...

— J'avais besoin, puisque c'est moi qui mets de l'ordre...

— Enfin!... Combien te faut-il?... Est-ce assez?...

Il allonge une pièce de cinq francs. Isabelle proteste :

— Une grosse roue!... T'es pas fou?... C'est cinq au moins qu'il me faut!...

— Comment?... tu as gâché une pareille quantité de... de ce que tu viens de dire?...

— D'iodoforme... Oui... J'ai pas pesé combien j'allais renverser, pas?...

Un grand monsieur vient de se lever en repoussant sa chaise avec fracas, et s'écrie :

— Il n'y a pas moyen de déjeuner avec

une odeur pareille!... On se croirait à l'hôpital!...

— Mais, Monsieur — explique le maître d'hôtel désolé — ça n'est pas notre faute!... Nous ne savons pas d'où ça vient... ni ce que c'est qui sent comme ça!...

— C'est de l'iodoforme, parbleu!... et ça vient... Tenez!... Ça vient de par là!...

Et le grand monsieur se faufile entre les petites tables et s'avance à grands pas vers les Combresol qui se regardent avec effarement.

— C'est toi qui provoques ce scandale!...

— dit à Isabelle monsieur Combresol furieux — c'est depuis que tu es là que ça empoisonne comme ça, et ce monsieur en colère vient justement de dire que ça sent ce que tu as renversé!...

Isabelle, embêtée mais faisant bonne contenance, se lève :

— Je vais chercher les livres que tu demandes, maman!... — dit-elle avec aplomb.

— C'est extraordinaire !... — dit le grand monsieur, arrêté au milieu des tables — on dirait que ça sent moins fort...

— Vous devriez filer aussi, vous deux, — conseille Line à Carmen et à Mercédès — parce que vous en avez touché aussi !... vous sentez moins fort qu'elle, mais, tout de même, vous sentez suffisamment !...

Les deux jeunes filles s'éclipsent discrètement. Et monsieur Combresol, rassuré, supporte vaillamment le choc qu'imprime à sa chaise le monsieur en se faufilant au milieu des tables. Même il appelle un garçon et lui demande :

— Quel est donc ce gros monsieur qui bouscule tout le monde ?... Il est insupportable !...

Mais le garçon toise assez impertinemment monsieur Combresol et répond avec une respectueuse intonation :

— C'est monsieur Larnoy, le grand chirurgien de Paris...

Horty, qui a fini de déjeuner, s'approche

en riant. Il a vu l'exode des petites Combresol et s'est rendu compte que le fameux dispensaire, dont on parle tant depuis huit jours, a été la cause du retard des jeunes filles et de l'empoisonnement de la salle à manger. Alors il dit :

— Fâcheux début!...

Madame Combresol fait une tête, mais son mari abonde dans le sens d'Horty.

— Vous avez joliment raison!... Je ne comprends pas cette rage de faire des choses à côté...

— Comment, à côté?... — dit madame Combresol indignée — Vous ne comprenez pas qu'on s'occupe des malheureux?...

— Si, Madame!... mais je trouve que les malheureux sont beaucoup mieux soignés par des mains spéciales plus expertes et moins intermittentes... Si on vit dans le monde, qu'on vive comme on vit dans le monde... Et, si on veut se dévouer aux pauvres, qu'on se fasse sœur de charité... Ou bien alors qu'on fasse comme...

Un regard suppliant de Line arrête Horty au milieu de sa phrase.

Après le déjeuner les trois Combresol rejoignent leurs parents au salon. Elles ont changé de robes et le vicomte de Querqueville est enthousiasmé de tant d'élégance.

— Comment!... quatre toilettes par jour à cette heure!... C'est délicieux!...

Et le prince Mongropoulo renchérit :

— Ces demoiselles veulent nous rendre fous!...

— Nous le sommes déjà!... — affirme le petit de Jabo.

Les jeunes Allemandes ont entraîné Line pour la présenter à leur mère, une bonne grosse dame empanachée et réjouie, qui accable la jeune fille de compliments sincères sur sa taille et sur sa fraîcheur.

Et dès que la petite, après être restée suffisamment à causer avec elle, revient vers son groupe, on se rue sur elle pour la harceler de questions et lui demander d'être présenté aux nouvelles venues.

— Mademoiselle!... Je vous en prie!...
— supplie le vicomte de Querqueville —
présentez-moi d'abord, c'est moi qui vous
l'ai demandé le premier?...

— C'est moi, mademoiselle!...

— Non... moi!...

— Mais — dit Line en souriant — je
vais vous présenter tous ensemble... si tou-
tefois ces dames le veulent bien...

Ces Dames ne demandent qu'à fusionner.
Et bientôt un rempart d'hommes les entoure
et les isole.

Madame Combresol et ses filles, Lady
Salykok, la petite madame Chandor, la
douairière de Laubardemont et, en général,
toutes les femmes qui sont dans le salon,
s'expliquent, à la rigueur, qu'on s'empresse
autour des jeunes Allemandes. Elles sont
très jolies, sinon très chics. Mais, alors
que les jeunes filles sont venues se joindre
aux autres habitants de l'hôtel, la respec-
table madame de Holz demeure le point
de mire de tous les jeunes gens.

Et pour qui n'est pas au courant des renseignements donnés par monsieur d'Horty, il semble vraiment inouï d'apercevoir, groupées autour de la grosse dame, des têtes d'hommes qui figurent assez exactement les boules autour du cochonnet.

Monsieur Mouflu, seul, n'a pas demandé à être présenté. Il manœuvre pour se rapprocher de Line. Et le vieil amoureux de la jeune fille le regarde faire en souriant.

— Je vous ai entendue chanter hier, Mademoiselle... — dit Mouflu — pourquoi profitez-vous du moment où il n'y a plus personne au salon pour vous faire entendre?... Vous avez une ravissante voix et j'espère bien que, aujourd'hui...

Mais les sourcils de la jeune fille se rapprochent; son doux visage exprime une sorte d'effroi, et c'est anxieusement et ardemment qu'elle supplie :

— Je vous en prie, Monsieur! .. Je vous en prie, ne parlez pas de ma voix, ne dites

pas que je chante... ça serait inutile... Je ne veux pas chanter...

— Mais pourquoi?...

— Parce que... parce que je ne veux pas !... — répond la petite qui ne peut pas dire la vraie raison de son refus.

Elle sait que son oncle et sa tante n'aiment pas beaucoup que l'on fasse concurrence à leurs filles en quoi que ce soit. Et c'est volontairement qu'elle s'est réduite au rôle d'accompagnatrice de Carmen.

— Chantez-nous quelque chose, Mademoiselle?... — demande le prince Mengropoulo à Carmen, qui se balance dans un *rocking-chair*.

Son flair d'aventurier lui révèle vaguement que, du côté Combresol, la dot est plus certaine et plus considérable que du côté allemand. Et il s'est décidé à ne courir que le lièvre français.

— Je ne chanterai pas aujourd'hui — répond Carmen qui se balance toujours — cette séance du dispensaire m'a érein-

tée... et je veux pas m'achever... C'est ce soir les tableaux vivants... encore faut-il que je puisse me tenir debout!...

— Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire?...

— demande Mercédès qui bâille de toutes ses forces sans se gêner.

Mademoiselle Molda de Holz propose avec simplicité :

— On pourrait jouer aux petits jeux?...

— Aux petits jeux!... qu'est-ce?... — demande Lady Salykok qui n'a jamais entendu parler de cet innocent passe-temps.

— Les petits jeux, c'est bien coco!... — affirme Isabelle Combresol.

— Coco?... — répète la jeune Allemande qui ne comprend pas.

Mais le vicomte de Querqueville, un novateur, saute sur l'idée.

— Parfaitement!... C'est charmant!... on donnera des gages!...

— On va s'embrasser!... — murmure le petit de Jabo ravi.

— Ça me rajeunit de vingt ans!... —

déclare la douairière de Laubardemont, tandis que monsieur Combresol, qui a cette vieille en horreur, murmure :

— Elle pourrait dire de cinquante !...

Et les petits jeux s'organisent. Pendant une heure, dans le salon de l'hôtel du Palais, s'échangent avec monotonie des mots honnêtes et inaccoutumés.

Les « Comment l'aimez-vous ?... Qu'en faites-vous ?... Où le placez-vous ?... » remplacent les flirts habituels. Tout le monde joue. L'Amoureux de Line lui-même a été amené au jeu par la jeune fille qui l'apercevait isolé dans son vieux coin.

— A la fin, le petit de Jabo qui attend impatiemment les embrassades qu'il souhaite, propose :

— Si qu'on rachèterait les gages ?...

Les pénitences commencent, banales ou ridicules. C'est l'horloge, ou la confession, ou le baiser à la Capucine, donné entre les barreaux d'une chaise, et, qui n'amuse pas du tout les femmes corsetées jusqu'aux genoux.

Mais, lorsque c'est le tour de monsieur d'Horty d'ordonner une pénitence, comme il a aperçu le coin d'une chaîne de montre qu'il reconnaît, il commande :

— J'ordonne au gage touché de dire la bonne aventure aux personnes les plus aimables de la société...

— A qui le gage touché?... — demande madame Chandor qui élève en l'air une antique montre d'or de laquelle pendent une chaîne et un cachet.

— A moi!... — répond l'Amoureux de Line.

Et, se tournant vers Horty, il lui dit en souriant :

— C'est moi qui vais dire la bonne aventure, mais c'est vous qui êtes sorcier, puisque vous avez deviné que je sais la dire...

Le vieillard s'est assis au milieu du cercle et a placé une chaise en face de lui.

— Qui veut me donner ses mains?... — demande-t-il...

Personne ne bouge. Les jeunes femmes

regardent avec méfiance ce vieux qui a l'œil trop malin et la bouche trop narquoise à leur gré. Elles hésitent à lui apporter les mains qu'il réclame.

— Décidément... — conclut-il de sa voix mordante — je n'inspire pas la confiance... Je crois que mon gage sera racheté sans grand effort?...

— Vas-y donc, toi!... — souffle Mercédès à Line — puisque le vieux ne te dégoûte pas!...

— Je ne demande pas mieux!... — dit la petite de Clécy — c'était pour laisser la place aux autres que je n'y allais pas... J'en mourais d'envie!...

— Mademoiselle!... — commence le vieux monsieur qui tient ouverte la main de Line — vous êtes une petite personne très courageuse... A vous dire ça, je n'ai pas grand mérite, puisque vous avez osé courir ce danger de venir vous asseoir là et de me confier votre main... Elle est tout à fait intéressante, cette main!... Vous avez une

admirable santé, beaucoup de tête et beaucoup de cœur... Avec ça, une persévérance extrême, et une bonté que ne désarment, ni les rosseries, ni les déboires, ni les malpropetés ambiantes les plus carabinées... Ici !... je vois que vous peignez... que vous peignez presque aussi bien que vous chantez... Votre force musculaire est très grande... Vous ne mentez jamais... Vous êtes sûre et droite comme un homme... qui serait sûr et droit... ce qui se fait rare !... Enfin, je vois ici, tenez, dans ces petites lignes... beaucoup de bonheur et beaucoup, beaucoup, énormément d'argent...

Et comme Line éclate de rire, il explique, sérieux :

— Je ne vous dis pas que vous avez à présent beaucoup d'argent, mais je vous affirme que vous en aurez à n'en savoir que faire... je vous l'affirme... vous entendez bien?...

Dans son fauteuil, le brave Mouflu se rengorge joyeux. Et les petites Combresol regardent leur cousine d'un air soupçon-

neux, comme si, déjà, elle avait cet argent promis. L'accent du vieux était tellement affirmatif, tellement convaincu, qu'un peu de sa conviction a effleuré l'esprit des spectateurs.

Et quand Line quitte sa chaise, Carmen se précipite à sa place avec impétuosité. Elle a hâte d'entendre des prédictions aussi aimables.

— Faut-il..... — demande le vieux monsieur d'un air infiniment narquois — dire sincèrement tout ce que je vois dans cette belle main?...

— Mais... mais oui!... — répond la jeune fille que cette question inquiète vaguement — pourquoi pas?...

— Parce que les femmes en général, et les jeunes filles en particulier, détestent la sincérité...

— Dites!... dites!... — crient plusieurs voix, tandis que Carmen fait un petit mouvement pour retirer sa main.

— Je vois.... — commence monsieur

Sennevières — une très bonne santé qui s'abimera.... d'abord parce que vous ne faites aucun exercice, ensuite parce que vous êtes infiniment trop serrée... Oui, vos traits se gonfleront, et aussi vos joues et votre cou... et vous abimerez votre joli teint... A trente-cinq ans, si vous continuez, vous serez couperosée infailliblement... Et, pour l'instant, je suis certain que vous avez toujours mal à la tête.....

— Je ne suis pas serrée!... — murmure Carmen furieuse.

— Alors, mettez que je n'ai rien dit!...
Dois-je continuer?...

— Si vous voulez!... — fait la jeune fille avec humeur.

— Je vois que mes investigations dans votre main vous déplaisent, alors je ne les poursuivrai pas... Je veux seulement, avant de finir, vous donner un conseil...

Et comme mademoiselle Combresol le regarde avec méfiance :

— Voici!... J'ai annoncé à mademoiselle

vosre cousine qu'elle aurait beaucoup d'argent... mais vous, vous en avez déjà pas mal... vous en aurez plus encore, et, de ce fait qui est connu, vous courrez un grand danger... Oui... vous êtes chassée à courre par un lot de jeunes seigneurs qui désirent s'approprier la belle dot qui, jointe à la très jolie personne que vous êtes, constitue véritablement un morceau de roi.. Beaucoup sont de cet avis, Mademoiselle! Alors, gare!... méfiez-vous!...

La prédiction de l'Amoureux de Line a jeté un froid. Cependant, Lady Salykok demande en minaudant :

— Est-ce que les dames qui ne sont plus des jeunes filles peuvent se faire dire aussi la bonne aventure?...

— Je suis à vos ordres, Madame!... — dit le vieux monsieur résigné.

L'Anglaise vient, dans un froufrou de jupes et de rubans, s'asseoir sur la chaise et tend sa longue main maigre alourdie de bagues de toutes les couleurs.

— Madame... — annonce monsieur Sennevières — vous êtes riche, bonne et confiante, vous avez conservé la jeunesse physique et aussi la jeunesse du cœur... Alors, prenez garde, vous aussi, que quelque chevalier d'industrie ne profite de votre confiance et de votre bonté... Méfiez-vous surtout d'une dame, d'une dame âgée... Je vois un péril pour vous de ce côté... un vrai péril...

La douairière de Laubardemont est devenue très rouge et Lady Salykok regarde, de tous ses bons gros yeux bleus étonnés, l'Amoureux de Line qui insiste :

— Oui... méfiez-vous très fort!... Vous allez, ces jours-ci, courir un vrai danger...

— En auto, peut-être?... — questionne l'Anglaise qui a déjà une peur bleue de ce genre de locomotion.

— Non... pas en auto... pas un danger physique... Un danger pour votre sécurité morale à venir...

— C'est bien profond, tout ça!... — dé-

clare le petit de Jabo qui étouffe un bâillement, tandis que Lady Salykok demande anxieuse :

— Vous ne pourriez pas me faire connaître, plus positif, quelle est la matière?... et où il est, ce danger?...

— Dame!... ça m'est difficile!... — murmure en souriant monsieur Sennevières — aujourd'hui!... et ici surtout!...

— Est-ce que vous consentiriez à me donner une autre consultation chez moi... ou chez vous?...

— Ce n'est pas la peine... je vous avertirai de nouveau du danger... quand le moment en sera venu...

— Mais si vous ne le voyez pas, le danger?...

— Je le verrai... Soyez tranquille!...

La pauvre femme quitte à regret la chaise où il lui semblait se sentir à l'abri de cet invisible péril qu'elle redoute.

Alors le vicomte de Querqueville dit :

— Lady Salykok demandait tout à l'heure

si les femmes qui ne sont pas des jeunes filles pouvaient offrir leurs mains à l'oracle... Moi, je demande si un homme a aussi ce droit...

— Vous aller fatiguer monsieur Sennevières... — fait observer Horty — et je vais regretter d'avoir révélé son talent de devin...

— Je suis à la disposition de Monsieur... — déclare l'Amoureux de Line — Ça n'est pas du tout fatigant de lire dans les mains!..

Et comme le vicomte s'empresse de s'installer et lui tend sa main, assez belle et extraordinairement soignée, il commence tout de suite son petit boniment :

— Vous avez, Monsieur, une main tout-à-fait révélatrice... Aucune fatigue n'en a changé les lignes, aucun travail ne l'a déformée... Vos ancêtres, au contraire, ont dû trimer fortement..... Et c'est ainsi qu'ils vous ont légué un nom respectable, auquel il semble d'ailleurs que vous n'attachez aucun prix... Ne retirez pas votre main... Vous m'empêchez de suivre les lignes...

Vous avez un cerveau actif et une aptitude remarquable pour les savantes combinaisons... Et je vois qu'en ce moment même où nous sommes, vous avez en train deux entreprises... ou même peut-être trois... qui nécessitent tous vos soins... Mais vous êtes indécis... incertain... Prenez garde!... Quelque chose me dit que la pelure d'orange n'est pas loin...

— Est-ce tout?... — demande Querqueville dont l'impatience est visible.

— Oui... tout!... Ah! non!... attendez donc!..... Je vois encore que vous désirez vivement vous marier...

— Je vous remercie, Monsieur..... — dit brusquement le vicomte qui va se rasseoir à côté de Mina Wolkengrün — en ce qui me concerne, vous n'avez pas été très clairvoyant!...

— Il est vexé!... — murmure Line, quand monsieur Sennevières, quittant la sellette, passe à côté d'elle pour aller retrouver ses journaux.

— Peut-être bien !... — répond le vieux monsieur, que cette remarque ne semble nullement émouvoir.

— Etes-vous contente de votre bonne aventure, mademoiselle?... — demande monsieur Mouflu à Line près de laquelle il est venu s'asseoir.

— J'vous crois, qu'j'en suis contente !... faudrait que je sois joliment difficile si je ne l'étais pas !... Monsieur Sennevières me bombarde de compliments... et il me prédit de la galette plus que je n'en pourrai bouffer... manger, je veux dire... manger !... Si l'oncle Combresol m'entendait, il serait navré...

— Oui, mais il ne vous entend pas !...

— C'est égal, j'ai tort !... Il est tellement bon que je ne devrais jamais faire ce qui lui déplait ..

— Il a l'air de vous aimer beaucoup... Je comprends ça, d'ailleurs !...

— Oui, il m'aime bien... Il est excellent pour moi... et c'est pourtant pas lui qui est mon oncle, c'est ma tante...

Et comme monsieur Moutlu écarquille les yeux, Line explique en riant :

— Je veux dire que c'est par ma tante que je suis sa nièce... Ma tante est la sœur de papa...

— Il paraît qu'il va venir à Biarritz, monsieur votre père?...

— Oui, il viendra me chercher parce que mon oncle et ma tante restent à Biarritz encore longtemps...

— Et vous... est-ce que vous n'allez plus y rester longtemps?... — demande monsieur Moutlu dont le bon gros visage réjoui semble bouleversé.

— Dame non!... Je vais m'en aller dans dix ou quinze jours!... Il y a déjà un mois que je suis ici...

— Ça vous paraît long?...

— Long n'est pas le mot... mais je serai bien aise de rentrer à la maison... Et puis la vie d'hôtel, la vie chic, la vie de rigolade...

Line louche furtivement sur son oncle

pour voir s'il n'a pas entendu et achève :

— C'est pas du tout mon affaire!...

— Ah!... qu'est-ce qui est votre affaire?...

— Ben, je ne sais pas trop vous expliquer... La vie régulière, même un peu monotone... Faire à peu près les mêmes choses aux mêmes heures... voir les mêmes amis, monter à cheval, faire de la musique... nager... patiner...

— Vous aimez la chasse?...

— Ah! non!... Quelle horreur!...

— C'est que mesdemoiselles vos cousines l'aiment...

— C'est pas une raison!... Je n'ai pas été élevée du tout comme mes cousines, moi!...

— Est-ce que vous aimez la campagne?...

— Passionnément... la campagne et Paris!... Papa y a été en garnison, et je l'ai joliment regretté, Paris!... au commencement, surtout!... Chaque fois que j'étais dans la rue à Lunéville, j'avais envie de m'asseoir par terre et de me mettre à pleurer...

— Oh!...

— Oui!... Ça n'aurait pas été à faire!... Maintenant je m'y suis habituée, à Lunéville... Je trouve que c'est un petit pays très joli... Et puis, nous allons souvent à Nancy...

— Est-ce que vous avez envie de vous marier, Mademoiselle?...

— En v'là une question!... Oui... j'ai envie de me marier... parce que j'adore les enfants... Mais il est bien probable que je ne me marierai pas... et je ne m'en jetterai pas non plus la tête au mur...

— Et pourquoi ne vous marieriez-vous pas?... — demande monsieur Mouflu étonné.

— Parce que... bien des raisons... — répond évasivement Line.

— Vous êtes probablement trop difficile?...

— Mais non!... Je ne...

Line s'arrête court. Monsieur Mouflu n'est plus là. En voyant monsieur Com-

bresol se lever et sortir du salon, il s'est élané pour le rejoindre.

— Monsieur!... — appelle-t-il — Monsieur!... Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder deux minutes d'entretien?...

— Je suis à vos ordres... — répond monsieur Combresol.

VI

Le bel aplomb de Mouflu a disparu. Il regarde presque timidement monsieur Combresol et explique :

— C'est que je voudrais bien vous parler... sans être entendu...

— Voulez-vous venir sur la plage?... elle est absolument déserte à cette heure-ci...

— Oui... quoiqu'il y fasse bigrement chaud !... Monsieur, j'ai trente-cinq ans... Je me porte comme un charme...

— Ça se voit !...

— Voulez-vous dire que ça se voit trop ?...

— Non, certes !...

— Ah!... c'est que je sais... par expérience malheureusement... que les femmes, et surtout les jeunes filles, préfèrent aux hommes comme moi des gens frêles, et délicats, et pâles...

Le pauvre Mouflu est rouge comme une tomate et s'éponge désespérément le front. Et comme monsieur Combresol le regarde, étonné, il reprend :

— Donc, ma santé, n'en parlons pas!... J'ai un bon caractère et je suis un brave homme, riche, très riche... J'ai huit cent mille francs de rente honnêtement gagnés dans le commerce des grains... Je m'appelle Paul Mouflu... ce n'est pas un très joli nom, sans doute, mais c'est un nom honorablement porté... J'ai un oncle Conseiller à la Cour... un autre...

Monsieur Combresol l'interrompt d'un geste poli et pense, intérieurement ravi :

— Il va me demander une de mes filles... pourvu que ce soit Carmen, mon Dieu!...

Non seulement son esprit méthodique et

commercial se refuse, en principe, à marier ses plus jeunes filles avant l'aînée, mais encore il pense que Carmen est la plus difficile des trois et que son départ simplifierait singulièrement l'existence. Et puis, c'est un bourreau d'argent, et ces huit cent mille francs de rente lui iront comme un gant. Tandis qu'il songe, Mouflu demande anxieux :

— Alors... mon nom... l'origine de ma fortune... tout cela ne vous choque pas?...

— J'aurais mauvaise grâce à me choquer de ce qui est en tout semblable à moi... car j'ai, comme vous, gagné une grosse fortune dans le commerce... Mais je ne vois pas...

— Pourquoi je vous fais toutes ces confidences?... Voici... je sollicite l'honneur d'entrer dans votre famille...

Et, à l'instant où monsieur Combresol espère ardemment que sa fille aînée va lui être demandée en mariage, le bon Mouflu prononce avec effort :

— Je viens vous demander la main de mademoiselle votre nièce!...

Puis, voyant l'air consterné du pauvre homme, il murmure inquiet :

— Vous me trouvez trop audacieux, n'est-ce pas?... Je me méfiais bien de ça!...

— Mais... mais pas du tout!... — répond monsieur Combresol qui cherche à reprendre pied après cette secousse — C'est le... la surprise qui m'empêchait de vous répondre...

— Oui!... Ce serait oui?... Ah! que je suis heureux!...

Le père de famille déçu réussit à se remettre et dit, aimable, faisant contre fortune bon cœur :

— Comme vous y allez!... Je n'ai, moi, pas qualité pour vous accorder la main de ma nièce qui a son père et sa mère bien vivants, grâce à Dieu!... Tout ce que je peux vous dire, c'est que je ne vois, pour ma part, aucun empêchement à ce mariage inespéré... inespéré pour la petite... car

elle n'a aucune fortune personnelle, elle n'a que la dot que je lui donne...

Et, réfléchissant tout à coup, le pauvre homme corrige :

— Que je devais lui donner...

Car il lui semble à présent superflu de donner cent mille francs à un monsieur qui a huit cent mille livres de rente. Et cette goutte d'eau, qui pour lui ne serait rien, serait àprement reprochée à monsieur Combresol par ses filles.

Il le sait. Plusieurs fois déjà, elles l'ont tâté pour savoir s'il avait l'intention de « faire quelque chose pour Line ». Et souvent il a pensé que si elles répètent avec acharnement que « Line ne peut épouser qu'un militaire comme son père », c'est qu'elles savent que la dot réglementaire des femmes d'officiers n'est que de trente mille francs.

Monsieur Combresol, qui pourtant a peiné pour gagner son argent, en est beaucoup moins avare que sa femme et ses filles.

Sa femme et ses filles!... Il songe, terrifié, qu'il va falloir leur annoncer cette extraordinaire demande en mariage. Qu'est-ce qu'elles vont dire?... La pensée doit leur être venue moins encore qu'à lui de la possibilité d'un beau mariage pour Line. Or, Mouflu, c'est un beau parti! Et un bon garçon pas bête du tout, très honorable, très bien posé, et pas autrement mal de sa personne. Et tandis que Monsieur Combresol rêve aux embêtements qu'il prévoit, Mouflu, anxieux de son silence, lui demande craintivement :

— Est-ce que vous croyez que j'ai une chance d'être accepté, dites, Monsieur?...

— Naturellement, vous avez une chance! Vous avez même toutes les chances!... Comment voulez-vous qu'une jeune fille qui n'a pas le sou et qui n'a jamais été demandée en mariage...

— Elle est si jeune!...

— Si jeune, si jeune... Elle va avoir vingt ans bientôt...

— Oh!... — murmure Mouflu stupéfait — Je croyais qu'elle en avait seize?... Elle a l'air tellement gosse!...

Et, après un silence, il reprend :

— Est-ce que vous allez lui parler de ma démarche?...

— Ce sera comme bon vous semblera... Préférez-vous attendre l'arrivée de mon beau-frère?.. — propose vivement monsieur Combresol qui ne serait pas fâché d'é luder la corvée.

— Oh! non!... Je voudrais savoir à quoi m'en tenir... Car je ne suis pas si sûr que ça que mademoiselle Line voudra de moi...

— Vous ne savez pas?... Le mieux serait peut-être, avant de me faire agir, que vous tâtiez vous-même la petite?...

— Si vous m'y autorisez, je ne demande que ça!...

— Certes, je vous y autorise!... — dit le pauvre homme, ravi d'éviter une démarche qu'il redoutait terriblement — d'autant

mieux que, plus j'y pense, plus je trouve que, avec le caractère de la petite, il est plus prudent d'agir ainsi... Si elle n'était pas consultée la première, elle serait capable de regimber...

Monsieur Combresol ne pense pas un mot de ce qu'il dit. Pas un instant, l'idée ne lui vient qu'un monsieur de huit cent mille francs de rente peut être refusé, et par une fille sans dot, surtout. Mais il veut, avant tout, s'épargner des petits embêtements. Il est à Biarritz pour se reposer, n'es-ce pas?... Alors quoi?...

— N'est-ce point mademoiselle Line que j'aperçois là-bas?... — demande soudain Mouflu qui, une main en abat-jour sur ses yeux, regarde au loin sur la plage.

— Je ne vois rien de rien dans ce soleil!... — répond monsieur Combresol, aveuglé par la réverbération du sable — mais, sacrebleu! si c'est Line, vous devez bien la reconnaître, vous!...

-- D'abord elle est, si c'est elle... très,

très loin... ensuite, elle est avec un monsieur que je ne connais pas !...

— Un grand, très joli garçon?...

— Dame!... à cette distance...

— Oui... Ça doit être Line... avec Alain de Stenay... un neveu d'Horty... Il devait arriver aujourd'hui...

— Mademoiselle Line connaît ce monsieur?... Elle le connaît depuis longtemps?...

— Depuis toujours, je pense... Il a dix ans de plus qu'elle... et son père, le général de Stenay, était le lieutenant-colonel de mon beau-frère à l'époque de la naissance de la petite... C'est un charmant garçon... et il est comte... — achève en soupirant monsieur Combresol.

Car il pense qu'il donnerait volontiers une de ses filles à Alain. Il a peu de fortune, mais il est si bien physiquement !... Et apparenté à tout l'armorial de France !... Et du Jockey !... Enfin le type du mari rêvé par ses filles et aussi un peu par lui.

Le bon Mouflu regarde avec mélancolie le joli couple qui vient au devant de lui. Est-ce qu'il existe, lui Mouflu, ex-négociant en grains, à côté d'un monsieur comme ça?... Est-ce que tout son gros argent, offert par ses grosses mains, compte en regard de l'extrême élégance, du nom, du titre et de l'allure de ce garçon aux mains fines, aux moustaches ébouriffées, si légères qu'elles voltigent au vent comme des cheveux, et dont le physique appareille si bien celui de la jeune fille.

Et Mouflu, qui est le bon sens même, se dit, navré :

— Il a l'air d'avoir été fait exprès pour mademoiselle de Clécy!...

Mais il n'ose pas formuler la question qui lui vient à l'esprit et il demande, d'un ton qu'il s'efforce de rendre dégagé :

— Avant de me lancer à... à tâter mademoiselle votre nièce, puis-je vous demander si il n'y a en ce moment, pour elle, aucun projet de mariage en train?...

— Si c'est ça qui vous tracasse, vous pouvez être tranquille, allez!... Jamais personne n'a songé à Line avant vous... jamais!... — affirme monsieur Combresol.

Puis, curieux il questionne :

— Est-il indiscret de vous demander ce qui vous donne l'idée d'épouser Line?... Est-ce le milieu, la famille, les attaches qui vous plaisent?...

— Mais c'est mademoiselle Line qui me plaît!... elle toute seule!... parce qu'elle est exquisement bonne, et intelligente, et jolie!...

Que l'on trouve Line jolie à côté de ses filles, cela dépasse l'entendement de monsieur Combresol. Certes il aime bien sa nièce!... Mais elle n'a pas des cheveux ondulés, des lèvres rouges, des cils épais, et une belle taille en forme de bouteille comme Carmen, Isabelle et Mercédès. Et puis elle est mal habillée, la pauvre petite, et pour cause!... Et dame, la toilette, il n'y a pas à dire, ça embellit!...

— Bonjour, Monsieur!... — dit Alain de Stenay qui s'approche la main tendue — Je ne vous demande pas des nouvelles de ces dames... J'ai eu le plaisir de les voir en arrivant...

— Vous êtes superbe!... — déclare monsieur Combresol convaincu — Décidément, il n'y a encore que l'air de Paris pour donner du ton!... Le général va bien?...

— Très bien!... Mais il n'est pas de votre avis, papa!... Il aimerait mieux un commandement en province... Il étouffe à Paris?...

— Et vous?...

— Moi, je n'y étouffe pas!... J'y respire très bien, au contraire!... — affirme le jeune homme en riant.

Et Mouflu, qui le regarde jalousement, pense :

— Il a des dents admirables, l'animal!...

Tout à coup, Line avise le pauvre Mouflu un peu abandonné.

— Puisque mon oncle oublie les présentations — dit-elle — je vais les faire... Le comte Alain de Stenay... Monsieur Mouflu...

Alain tend la main, cordial et simple. Mouflu donne une poignée de main sans entrain.

— Vous avez vu Horty, naturellement?...
— demande monsieur Combresol.

— Mais pas du tout!... — s'écrie Line — C'est l'heure de la promenade de l'oncle Antoine!... Vous pensez bien qu'il ne l'aurait pas manquée pour Alain... Il doit être, pour l'instant, à sept ou huit kilomètres d'ici!...

— Il est enragé!... — dit le jeune homme.

Mais Line proteste :

— Ça lui réussit joliment bien toujours!...
il est magnifique, l'oncle Antoine!...

— C'est juste!... Tout le monde lui donne cinquante ans... et il vient d'en avoir soixante!...

— Vous serez comme ça, vous aussi, Monsieur!... — affirme le bon Mouflu qui con-

tinue à regarder, avec admiration, Alain qui lui répond en riant :

— Vous êtes bien aimable, Monsieur!...

Line devine obscurément ce qui se passe dans l'esprit de Mouflu. Elle comprend qu'il ressent un peu d'envie, sans savoir que cette envie n'est née qu'à cause d'elle.

Alors elle dit, taquine :

— Tu sais... ne prends pas trop d'orgueil!... Monsieur Mouflu est la bienveillance même, il enguirlande la vérité... Jamais de ta vie tu ne seras aussi bien que l'oncle Antoine... parce que toi, tu es trop beau, tandis que lui, il n'est que charmant!...

— Merci!... — fait le jeune homme à moitié riant, à moitié piqué — toi aussi tu es charmante!...

— Ils se tutoient... — pense tristement Mouflu.

— Fais pas un nez!... — dit gentiment la petite de Clécy — tu sais bien que je ne peux pas m'empêcher de blaguer?..

— Je ne fais pas de nez !... — répond Alain d'un ton pointu.

— Allons donc !... Tu es vexé comme un dindon !...

Il hausse les épaules :

— Nous aurons le temps de nous disputer quand nous serons seuls, tu sais !...

— Ça va être bientôt !... — dit monsieur Combresol — parce que je rentre, moi !... J'en ai assez de ce soleil de plomb... alors, si vous restez sur la plage...

— L'oncle Antoine a dit de l'attendre aux rochers du Port-Vieux... près du sémaphore...

— Je vous souhaite bien du plaisir, mes enfants !... Cré coquin !... quelle chaleur !...

— Monsieur d'Horty a voulu leur ménager un tête-à-tête !... — se dit Mouflu dont la mine s'allonge de plus en plus. Alors il crie à Combresol qui s'éloignait déjà :

— Attendez-moi !... Je rentre avec vous !...

Et on le voit disparaître, l'allure découragée et le dos arrondi.

— Est-ce un des hommes chics de Biarritz?... — demande en riant Alain de Stenay, en indiquant du bout de sa canne le pauvre Mouflu qui semble s'enfoncer dans le soleil.

— C'est un très gentil bonhomme!... — répond Line — il n'est pas joli, joli, c'est vrai!... mais il est loin d'être bête... Et pas à la pose pour deux sous...

— C'est pour moi que tu dis ça?...

— Tu es donc à la pose, toi?...

— C'est toi qui le dis!...

— Et tu as si grande confiance en moi que tu finis par le croire?...

— Peut-être bien!... Bon sang!... qu'il fait chaud!... Cré coquin!... comme dit ton oncle!... Est-ce que nous allons rester longtemps à cuire comme ça?...

— Dame!... Le soleil tape!... c'est son heure!...

— Tu as de la veine, toi!... Quand tu as trop chaud, tu ne deviens pas rouge!...

— Parce que je le suis toujours!...

— Fais pas ta violette, va!... Tu sais mieux que personne que tu as un teint merveilleux... « un gardénia qui serait rose... » comme dit mon ami Faraman...

— Il dit ça en parlant de qui?...

— De toi, parbleu!...

— Il est bien bon!...

— Il a du flair, voilà tout!...

— Ici, il suffirait d'avoir de l'œil... mais je crois qu'il n'a ni l'un, ni l'autre...

— Tu ne l'aimes pas, mon ami Faraman?...

— Je l'aime autant que tes autres amis... que ceux que je connais, s'entend!...

— Qu'est-ce que tu leur reproches, à mes amis?...

— Ça serait trop long à dire et pas amusant du tout...

— Dis donc, Line!...

— Quoi, Alain?...

— On te fait la cour, hein?...

— La cour?... à moi?... Ah! mon pauvre vieux!... Tu sais bien qu'on ne fait pas la

cour à une fille qui n'a pas un radis quand elle n'est pas plus jolie que moi!...

— Fais pas la bête!... Tu es délicieuse, ma petite Line...

Un groupe de gens chics salue. Et Alain, agacé, demande :

— Qu'est-ce que c'est encore que ceux-là?... Ah ça!... on marche sur du monde, ici!...

— Biarritz n'est pas un désert, tu sais!...

— Non, mais enfin, par cette sacrée chaleur, on pourrait espérer que ces gens-là ne grouillent pas dehors!...

— Nous y grouillons bien, nous!.. Tiens!... il y a encore des saluts sur la planche!...

Elle rit en regardant venir Querqueville et Lady Salykok qui font une petite promenade sentimentale au soleil. A cette heure chaude, où chacun reste chez soi, ils ne s'attendaient pas à être rencontrés. Le Vicomte est vexé d'être vu. Mais, tout de même, il examine âprement Alain. Il est

embêté de constater la présence d'un nouveau venu aussi chic. Quelles que puissent être sa vanité et sa satisfaction de soi-même, il reconnaît que ce monsieur-là est encore plus réussi que lui.

Mais Alain, qui rend d'un air excédé le salut, attribue à Line l'œillade qui, en réalité, ne s'adresse qu'à lui. Et il demande, grinchu :

— Qu'est-ce qu'il a, cet imbécile, à te dévisager ainsi ?...

— Tu te blouses, mon vieux !... — affirme la petite en riant — Jamais monsieur de Querqueville n'a eu l'idée de me regarder... C'est pour mes cousines qu'il travaille, pas pour moi !... Et ce qu'il vient de dévisager avec cette curiosité féroce, c'est toi, mon bonhomme !... Du premier coup il a flairé la concurrence... et une concurrence redoutable assurément...

— Qu'est-ce qu'il fait de son métier, ce beau monsieur ?...

— Ce que tu fais toi-même...

— Ah!... Tu sais ce que je fais, toi ?...

— Dame!...

— Ben, tu es plus avancée que moi, mon petit!... Ah ça! nous n'y arriverons donc jamais, à ces rochers de malheur!...

— Nous y voilà!..

— Et là... serons-nous à l'abri, au moins ?...

— Des promeneurs, oui!... mais pas du soleil... Tiens!... là... tourne à droite... Dieu! que tu es empoté!...

— Mais... c'est que je n'ai pas la moindre envie de débouliner le long de ces affreuses roches... On ferait un sale saut dans l'espace!...

— T'agite pas... nous sommes arrivés!...

— Sais-tu que tu deviens jolie comme tout, petite Line ?... — dit Alain dès qu'ils sont assis — et que je ne t'ai pas encore embrassée depuis une grande heure que je suis là...

Il veut attirer à lui la jeune fille, mais elle se recule brusquement.

— Non!...

Et comme il s'étonne, elle explique :

— Pas ici!... tu m'embrasseras, si ça te chante, dans un endroit moins... abrité... Je n'aime pas à me cacher...

— Tu ne te caches pas...

— Evidemment non... Mais ça en a l'air!...

— Enfin, je ne peux pourtant pas t'embrasser sur la route?...

— Et pourquoi donc pas?...

— Parce que...

Et après un temps, le jeune homme ajoute :

— Comme les choses s'arrangent mal dans la vie!...

— Pas toujours!...

— Tu comprends très bien ce que je veux dire?...

— Ma foi non!...

— Si!... Puisque nous nous aimons, nous devrions...

— Ah! mais, permets?... Nous ne nous

aimons pas... comme tu l'entends, du moins !...

— Ose un peu me répéter ça ?...

— J'ose !... Nous nous sommes aimés, peut-être...

— Peut-être me plaît !...

— Tant mieux !...

— Voyons ?... Ne sois pas méchante, Line !... et surtout ne mens pas ?...

— Je suis méchante... en quoi ?...

— En ayant l'air de nier ce qui est... car, que tu le veuilles ou non, nous...

— Nous sommes aimés... il y a très longtemps !...

— Moi, je t'aime toujours !...

— Ne disons pas de bêtises entre nous, veux-tu ?...

— Mais tu le vois bien, que je t'aime, pourtant ?...

— A quoi le vois-je ?...

— Voyons, Line ?... Franchement, crois-tu que je peux t'épouser ?...

— Franchement non !... Je l'avais cru...

— Parce que tu étais une gosse... qui ne comprenait rien aux nécessités de la vie...

— Tu parles comme un livre...

— Blague pas. j'ai du chagrin...

— Ta parole?...

— Mais, ma pauvre petite, nous marier avec ce que j'ai... et ce que tu n'as pas... ce serait la misère...

— Aussi n'en est-il pas question!...

— Il faut patienter... espérer...

— Espérer quoi?... Je n'attends pas d'héritage... Et puis, j'en attendrais un... je l'aurais même... que...

— Que quoi?...

— Que je ne t'épouserai pas...

— Pourquoi dis-tu ça?...

— Parce que c'est la vérité vraie... Je ne me gobe pas énormément... Oh! non!... mais, tout de même, je ne veux pas être un objet qu'on marchande...

— Voyons?... ce n'est pas sérieux?...

— Si!... Fini, nous deux!... au point de vue mariage, s'entend!...

— Et au point de vue amour?...

Il a pris les mains de la jeune fille et la regarde ardemment. Mais elle se dégage d'un petit mouvement sec et répond :

— C'est la même chose!...

— Line!... — dit Alain avec chagrin — est-ce bien toi que je retrouve ainsi raisonneuse et dure?... Toi que j'aime tant?...

— Je t'aime aussi beaucoup...

— Non... tu ne m'aimes plus!...

— Je ne t'aime plus de la même façon... mais je t'aime tout de même...

— Je ne comprends pas?...

— C'est pourtant bien clair!... J'ai été élevée avec toi... c'est-à-dire à côté de toi... Tu as été ma plus vive admiration... ma plus grande affection, mon seul rêve?... Dès que j'ai pensé à quelque chose, ç'a été à toi... Il me semblait que si je me mariais un jour, je ne pouvais pas avoir d'autre mari que toi...

— Et maintenant?

— Et maintenant, je suis sûre au con-

traire d'en avoir un autre, si j'en ai jamais un...

— Mais; si c'eût été possible...

-- Oui... mais ça ne l'était pas !... Tu me l'as expliqué... Je savais que je n'avais pas du tout de fortune... Depuis ma plus petite enfance, j'entendais papa et maman répéter que je n'aurais pas de dot...

— Hélas !...

— J'entendais dire aussi que tu avais trois cent mille francs à toi tout seul... Ça me paraissait énorme trois cent mille francs !... Et je me disais naïvement : « Puisque Alain est très riche, il m'épousera. »

— Trois cent mille francs, c'est pas grand'chose pour un, ma pauvre chérie... pour deux, ce serait la misère...

— Je sais... Tu me l'as affirmé...

— Mais tu ne l'as pas cru ?...

— Je t'assure que si !... puisque du jour où tu m'as eu donné toutes ces explications que j'ai jugées fort sensées... je parle très

sérieusement, tu sais?... j'ai mis mon rêve dans ma poche et je me suis assise dessus...

— Sans peine?...

— Non. pas sans peine, mais sans regret...

— Tu m'en veux?...

— Non!... vraiment non!...

— Tu vois bien que tu ne m'aimais pas?...

— Je ne t'aimais pas!... Oh! la la!... Tu n'es guère clairvoyant, mon bon Alain!...

— Si tu m'avais aimé, tu n'aurais pas pris aussi délibérément ton parti... Tu aurais eu une déception...

— Je l'ai eue!... et de première grandeur!... Oui, tout ce qui se fait de mieux en fait de déception...

— Et maintenant?...

— Quoi maintenant?...

— Tu me détestes?...

— Mais non!... J'aimais, d'une certaine façon, un certain Alain que je croyais con-

naitre... à présent j'aime autrement un autre Alain que je connais, voilà tout !... Il y avait « erreur sur la personne », comme on dit...

— Alors tout le passé est oublié?...

— Par qui?...

— Par toi, parbleu!...

— Pas du tout!... J'y pense quelquefois... et sans amertume, je l'assure... Je me dis que c'est le passé d'une petite sotte qui ne savait rien de la vie... et qui n'avait pas beaucoup de dispositions pour l'apprendre...

— Il n'y a pas pour toi quelque chose en train?...

— Quelque chose???...

— Fais pas la bête!... Tu me comprends très bien...

— Non!...

— Est-ce que quelqu'un te demande en mariage?... Comprends-tu, cette fois?...

— Parfaitement!!.....

— Eh bien?...

— Eh bien, personne ne me demande en mariage!...

— Alors, pourquoi mon oncle m'a-t-il fait venir?...

— C'est l'oncle Antoine qui t'a fait venir?...

— Mais oui!...

— Sous quel prétexte?...

— Vague, le prétexte!... Il m'a télégraphié : « Si tu veux réfléchir une dernière fois à ce que tu sais, tu feras bien de venir à Biarritz. » Alors, naturellement, j'ai compris qu'il s'agissait de toi... que ton avenir allait se décider... et que l'Oncle m'invitait à réfléchir.

— Il ne s'agit certainement pas de moi?...

— Tu es sûre que personne ne te fait la cour?...

— Très sûr!...

Mais, tout à coup, Line s'écrie en riant :

— Ah! mais si!... j'ai un amoureux!...

Il n'est même connu à l'hôtel que sous le nom de *L'Amoureux de Line*...

— Qui est-ce?...

-- Un bon vieux!... un peu minable et qui a soixante-douze ans...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?...

— C'est la pure vérité!... Il y a un vieux monsieur dont tout le monde se moque à l'hôtel et qui m'a prise en affection...

— Comment ça?...

— Comment ça?... Mais parce que je lui plais, probablement... et aussi parce que je suis gentille avec lui... Il n'est pas embêtant d'ailleurs!... au contraire!... Il est narquois, malin, observateur...

— Ça ne m'a pas l'air très net, tout ça?...

— Comment, pas très net?...

— Oui... ce vieux doit avoir des idées de derrière la tête...

— Et quand même il en aurait, des idées de derrière la tête?... Est-ce que ça te regarde?...

-- Hum!... — fait Stenay à moitié riant, à moitié vexé!... — je crois que je peux me

considérer comme remis à ma place?...

— Et tu n'en sortiras plus, si tu veux que nous restions bons amis...

Au lieu de répondre, le jeune homme demande, en se levant pour essayer d'apercevoir la route :

— Est-ce que tu crois que l'oncle sera fichu de nous découvrir au fond de ce trou?...

— Je crois que oui, puisqu'il sait que nous y sommes... N'empêche que nous pouvons en sortir... puisque ça te chante maintenant...

Il semble à Alain que Line a appuyé sur « maintenant ». Malgré lui, il se sent gêné. Il donnerait beaucoup pour voir paraître monsieur d'Horty au tournant de la route.

— Si nous allions au devant de l'oncle?...
— propose-t-il.

— Au devant, de quel côté?... — répond la petite en riant.

— C'est juste!... Nous ne savons pas d'où il vient...

— Allons-nous-en tout de même d'ici, puisque tu as la tracassin?... — propose la jeune fille.

Ils tournent en se promenant autour du sémaphore. Line parfaitement paisible et indifférente, Alain visiblement nerveux. Et comme, pendant un instant, il marche derrière la petite pour traverser un passage étroit, il demande d'une voix un peu enrouée :

— Bien sûr, tu n'as pas de corset, Line?...

— Mais non!... pourquoi aurais-je un corset?...

— Dame!... parce que c'est l'habitude!...

— Une habitude que je n'ai jamais pu prendre... Ça me gêne!...

— Enfin... puisque tu peux t'en passer...

— Ça serait vraiment malheureux, à mon âge, de ne pas pouvoir se passer de corset...

Alain ne répond rien. Il regarde, silencieux, la haute et souple silhouette claire qui se détache sur le bleu du ciel. Le buste

est fin, bien d'aplomb sur des hanches peu accusées mais d'un dessin charmant ; les jambes longues. La taille — toujours libre — n'est pas très fine. C'est la taille de la Diane de Gabies ou de la Vénus de Milo, mais pas du tout la taille gainée des femmes qui « s'habillent bien. »

Comme la chaleur est atroce, Line n'a pas grand'chose sous la petite robe de linon blanc qui coule, toute droite, autour de son corps élégant et musclé. Ses cheveux, si fins et si lourds, plantés bas sur la nuque, se tordent en une masse brillante qui dépasse la cloche de paille couronnée de tamaris. Line a un cou long, flexible et fort et, entre ses épaules, se dessine ce joli creux allongé dit « creux Watteau ». Et Alain pense que s'il a rencontré beaucoup de femmes plus jolies que celle-là, il n'en a jamais vu d'aussi séduisante à son gré. Pourtant, il la trouve « fagotée comme quatre sous » et il se dit avec regret :

— Une femme comme ça, bien pompon-

née, dans une avant-scène!... Quel effet!...

— Voilà l'oncle Antoine?... — annonce Line qui se retourne en riant — il est en train de flirter avec madame Chandor... C'est pour ça qu'il est en retard!...

Monsieur d'Horty a, lui aussi, aperçu son neveu et Line. Il s'arrête et baise la main de la jeune femme qui s'éloigne, à regret, semble-t-il, en regardant curieusement Stenay. Et Line constate :

— Elle louche joliment sur toi, madame Chandor?...

— Elle est très jolie!... — dit Alain convaincu. Et, après un petit silence, il demande :

— Est-ce qu'elle est à l'hôtel du Palais?...

L'oncle Antoine a entendu la question et c'est lui qui répond, narquois :

— Oui... elle est à l'hôtel du Palais!... Je te présenterai tout à l'heure... Aimable femme!... et pas sauvage!... Elle te plaira... et réciproquement!!...

— Tu restes longtemps à Biarritz?... —
questionne Line.

Alain s'incline vers Horty et déclare :

— Je l'ignore totalement... C'est mon
Oncle qui m'a fait venir et qui paie mon
voyage, mon hôtel, et tout!... Alors je
resterai le temps qu'il lui plaira que je
reste...

— Nous allons voir ça!... — répond
l'Oncle Antoine — Line, mon petit, tu
peux te trotter... J'ai deux mots à dire à ce
nigaud-là!...

V

— Ben, il en a un succès, Alain, m'n'Oncle!...

— Il en a un succès Alain m'n'oncle!... — répète tout d'un trait monsieur d'Horty — Je t'assure, mon petit, qu'il faut être initié pour te comprendre quand tu parles vite comme ça!... Tiens, asseois-toi là?...

— C'est pas une place prise!...

— Si!... C'est la place d'une grosse dame qui est au buffet... On peut préjuger, d'après son aspect, qu'elle y fera une station prolongée... Tu lui rendras sa place quand elle reviendra...

Line s'assoit et Horty constate, satisfait :

— Tu es très réussie, mon Linochon !...

Ta toilette est charmante !...

— Ben, elle a de la veine !...

— Pourquoi ?...

— Parce que c'est moi qui l'ai faite et que j'ai eu juste... juste...

— Quoi, juste ?...

— L'étoffe donc !... J'ai été obligée d'écourter par en bas et par en haut...

— Tu n'es pas trop décolletée...

— Pac' que j'ai une guimpe, Oncle Antoine !... sans ça !...

— Qu'est-ce que c'est que cette petite étoffe-là ?...

— Du taffetas blanc...

— Merci !... pour la couleur, je la voyais bien tout seul... Et ces fleurs-là ?... C'est du muguet ?...

— Oui, oncle Antoine...

— Lève-toi un peu... et tourne... que je te voie ?...

— Heureusement tout le monde est à

boulotter... sans quoi on se paierait ma tête...

Line tourne, montrant son fourreau de taffetas blanc, tout simple, avec seulement un ourlet de bouquets de muguet au bas de la jupe. On ne peut pas dire que ce fourreau soit absolument à la mode, mais, tel quel, il est personnel et charmant.

— Qu'est-ce que tu dépenses par an pour ta toilette?...

— J'ai cinq cents francs de pension... mais l'oncle et la tante Combresol me donnent chacun cent francs au premier janvier... alors ça fait sept cents...

— Mon pauvre petit!... Si j'avais su!... Moi qui t'envoie toujours un bête de cadeau qui me donne une peine de tous les diables à choisir!... Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu aimerais mieux de l'argent?... Je suis d'ailleurs un vieil imbécile de n'avoir pas trouvé ça tout seul!...

— Vous êtes trop bon, Oncle Antoine!...

— Je ne suis pas bon du tout... Tu peux t'asseoir, tu sais!...

— Vous m'avez assez vue? . .

— Non, jamais assez!... Tu es très jolie, ce soir, petite Line!... A quelle heure les tableaux vivants?...

— A minuit, je crois...

— Tu en es?...

— Pour aider, pour arranger et placer... mais je ne figure pas dedans...

— Pourquoi donc ça?...

— Je déteste les exhibitions!...

— Tu es un amour!...

— Parce que je déteste les...

— Exhibitions!... Oui, parfaitement!... Si tu savais combien je t'aime pour ta simplicité, tes goûts de petite Française de bonne marque, ta gentillesse et ta foncière honnêteté...

— N'en jetez plus, Oncle Antoine!...

— Tu blagues, mais au fond tu sais bien que je n'en jette pas trop!... J'aime tes façons de faire, ton bon sens... dont tu

viens encore de donner une preuve... éclatante...

— En quoi donc faisant?...

— En rivant son clou à cet animal d'Alain...

— Ah!... Comment savez-vous que...

— C'est lui qui me l'a dit... Alors tu ne penses plus à...

— A rien, oncle Antoine!...

— Vrai, ça?...

— Vrai de vrai!...

— Tu parais sincère?...

— Je le suis... C'est donc pour... pour savoir ça, que vous avez fait venir Alain?...

— Mon Dieu, oui!...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas posé tout bonnement la question?... Ça vous aurait fait une économie...

— Je n'ai pas osé... J'avais peur, si cet idiot demeurerait indéfectible... de te faire du chagrin...

— Fini, le chagrin!...

— Depuis quand?...

-- Depuis tout de suite après la première conversation que j'ai eue avec Alain...

— Je suis bien content de ce que tu me dis là!... Content pour toi... car je plains ce bête qui laisse échapper le bonheur...

— Ça n'aurait pas été le bonheur!... Il aurait souffert d'un tas de petites privations, de petites contrariétés, de petites choses, enfin...

— Et toi?...

— Moi, j'aurais souffert d'être la femme du monsieur qui aurait souffert de tout ça!...

— Tu es pleine de jugeotte!... Tiens!... Tiens!... elle chante!...

En jouant avec le programme qu'il tient à la main, Horty vient d'apercevoir le nom de Carmen Combresol et, du doigt, il l'indique à Line.

— Mais oui elle chante!... et je l'accompagne...

— Elle est superbe ce soir, mademoiselle Carmen!...

— Oui... C'est la plus belle des trois!... mais je trouve Isabelle plus jolie!...

— C'est d'ailleurs plein de jolies personnes ici ce soir!...

— Dame!... C'est le Tout Biarritz...

Une grande fête de bienfaisance a été organisée au profit de sinistrés quelconques. Il y a bal, musique, tableaux vivants et cotillon. L'entrée coûte deux louis. Le monde est relativement select.

Alain de Stenay excite la curiosité et l'envie. Horty a dû le présenter à plus de cinquante personnes. Ce beau garçon très chic plaît à toutes les femmes, tandis que les hommes le déclarent poseur et trop sûr de lui. Les Combresol, qui paraissent le connaître intimement, sont assaillis de questions.

— Est-ce qu'il est à Biarritz pour longtemps?...

— Est-il militaire?...

— Riche?...

— A marier?...

Madame Combresol répond qu'Alain a une fortune indépendante, qu'il n'est pas militaire, et qu'elle ne sait pas s'il désire se marier. Et tandis qu'elle explique ces choses, elle songe, en regardant le jeune homme valser avec Carmen, que ce joli garçon serait, en somme, un parti sortable pour sa fille.

Lady Salykok, elle aussi, est enthousiasmée du comte de Stenay. L'incandescente Anglaise offrirait volontiers son cœur et son énorme fortune à ce Français qui lui semble le type du mari rêvé. C'est elle qui a eu l'idée de la fête de charité et en a été la principale organisatrice. A ce titre, le comité a cru devoir lui offrir de conduire le cotillon. On croyait qu'elle refuserait. Mais elle a accepté avec une intrépidité qui s'explique de ce fait qu'elle croit toujours avoir trente ans. Comme elle doit choisir

son danseur, elle s'avance sans hésiter vers Alain et lui demande :

— Avez-vous déjà une danseuse pour le cotillon, Monsieur?...

— Non... — répond imprudemment le jeune homme qui se tourne en souriant vers Carmen Combresol, et s'apprête à l'inviter.

Mais Lady Salikok reprend, enveloppante et câline :

— C'est moi qui conduis le cotillon... et je vous choisis pour mon danseur?...

Alain s'incline un peu surpris. Cette grande femme maigre, divinement habillée, couverte de bijoux splendides, lui paraît un peu mûre pour conduire les cotillons. Mais, après tout, elle est peut-être plus jeune qu'elle n'en a l'air?...

Le prince Mongropoulo et le vicomte de Querqueville font des têtes. Chacun croyait être choisi. Ils s'élancent alors d'un même mouvement vers les jeunes Allemandes. Elles ne sont pas très bien habillées, mais

leur fraîcheur est si grande et leur air si engageant que, à peine entrées, elles ont été invitées pour toute la soirée.

D'autre part, les gens de la colonie et des coteries qui se connaissent, dansent entre eux. Reste le menu fretin fourvoyé, soit par curiosité, soit par plaisir, à la fête de l'hôtel du Palais. Ce petit monde, qui ne paie pas de mine, n'arrête pas un instant le regard des deux jeunes gens. Mais le prince Mongropoule — qui n'ose pas inviter une des Combresol parce que la douairière de Laubardemont l'a prévenu qu'il leur déplaisait — avise Line qui, depuis un instant, cause avec monsieur Mouflu.

D'une glissade il est près d'elle et, se courbant en croissant de lune, il demande, avec ce terrible accent grec, le plus affreux qui soit :

— Voulez-vous, Mademoiselle, m'accorder le cotillon?...

Prise à l'improviste, Line rougit et

bafouille quelques mots incompréhensibles. Elle voudrait éviter cette horrible corvée. Et tout à coup elle répond, en se tournant vers le bon Mouflu qui n'en croit pas ses oreilles :

— Je l'ai promis à monsieur Mouflu, le cotillon!...

Le croissant de lune, qui se redresse d'un jet, s'éloigne en exprimant un vague regret. Et la petite de Clécy explique, gentille :

— Pardon, monsieur Mouflu!... Je ne savais comment me tirer d'affaire... Mais ça ne compte pas, vous savez?...

— Je le craignais!... — répond Mouflu d'un air si navré que Line éclate d'un beau rire clair et affirme :

— Mais je ne demande qu'à le danser avec vous, moi, le cotillon!... C'était pour ne pas vous forcer la main que...

— Me forcer la main?... Ah! Mademoiselle!... Vous ne saurez jamais à quel point je suis heureux!... je...

Sa bonne figure rayonne. Et Horty déclare :

— Si, si !... nous le saurons !... Ça se voit !...

— Line !... — appelle Carmen — ça va être à nous !...

La petite se lève, docile, et demande :

— Par quoi commences-tu ?... par l'air de Manon ?...

— Je ne sais pas !... qu'est-ce que tu en penses ?...

— Dame !... à ta place, je commencerais par le moins fatigant des deux...

— Tu as raison... Suis-moi bien, dis ?... et, si tu me vois hésiter, pique-moi la note, pas ?...

— Sois tranquille !...

Carmen Combresol — qui pourtant n'est pas timide — ne semble pas, ce soir, posséder son habituelle maîtrise. Elle chante bien malgré tout, mais sans aucun brio. C'est correct et froid.

Aussi, lorsque le petit de Jabo, qui est commissaire, s'avance pour lui offrir un

bouquet de roses et la reconduire à sa place, elle lui dit, assez haut pour être entendue des gens qui entourent le piano :

— Je ne sais pas ce que j'ai !... ma voix ne sort pas !... Je ne chanterai pas *Le Prophète*...

— Oh ! Mademoiselle !... — supplie le jeune homme effaré — notre programme est déjà si maigre !... Et vous qui êtes notre principale attraction !... Songez donc !... des gens qui ont payé deux louis... Qu'est-ce qu'ils vont dire ?...

— Ce qu'ils voudront !... Je m'en bats l'œil !... Pas ma faute, si je ne suis pas en train...

— Qu'est-ce que tu as eu ?... — demande madame Combresol inquiète — tu n'étais pas du tout comme à l'ordinaire ?...

— C'était raté, hein ?...

— Non !... pas raté du tout !... Mais quand on est habitué comme nous à l'entendre chanter, on s'aperçoit très bien que tu n'étais pas dans ton assiette...

— Et encore, sans cette pauvre Line qui m'a rattrapée avec une étonnante adresse, c'aurait été encore pis... C'est pourquoi je ne veux plus chanter ce soir...

— Quel énorme trou cela va faire !... — dit Lady Salykok qui se désole comme organisatrice — vous ne pourriez pas chanter quelque chose de moins dur que *Le Prophète*?...

— Non!... impossible!... je n'ai rien...

Un jeune Espagnol très brun, avec des yeux très noirs et des dents très blanches, chante gentiment des chansons d'Espagne en s'accompagnant sur une mandore. La petite madame Chandor dit des vers. Un poète décadent, chevelu et démodé, vient réciter, d'une voix sourde et chantante, des vers de la Duchesse de Rohan. Et l'on va passer aux tableaux vivants lorsque, tout à coup, Carmen Combresol s'écrie :

— Pas étonnant que j'aie mal chanté!... le sale vieux était là!... Il a le mauvais œil!... c'est lui qui m'a porté la guigne!...

— Mais tu rêves !... — dit Line — où donc le vois-tu ?... Tiens !... Oui !... D'où sort-il, le pauvre bonhomme ?...

— Du sous-sol, je suppose ?... J'ai toujours pensé — explique Carmen — qu'il était parent des patrons de l'hôtel !... C'est la seule façon d'expliquer sa présence dans un hôtel de cet ordre...

— Une drôle de réclame pour l'hôtel de cet ordre !... — dit aigrement madame Combresol — qui, plus encore que sa fille, déteste l'Amoureux de Line.

Mais la petite de Clécy dit en riant :

— Il adore la musique, le pauvre !... alors, il se sera privé d'autre chose pour...

— Pour venir entendre monsieur Manganarès, madame Chandor, Desaubry-Lalurette, ou moi qu'il entend tous les jours à l'œil !... — crie Carmen énervée !... — Ah ! bien !... tu en as de bonnes !...

— Qu'est-ce qu'il va faire, le vieux ?... il devient fou !... — demande Mercédès, qui indique du doigt monsieur Sennevières.

L'Amoureux de Line s'est avancé jusqu'au milieu de l'immense galerie, et après avoir, d'un geste presque autoritaire, indiqué qu'il désire parler, il commence d'une voix grave et qui porte dans tous les coins de la salle :

— Je suis chargé de remplir ici une mission... Un monsieur, un monsieur étranger... qui est dans ce salon, mais qui ne veut pas être connu... offre un chèque de mille livres... un chèque que voici...

Au milieu du respect général, l'Amoureux de Line élève en l'air un petit papier plié qu'il tient entre deux doigts, comme un papillon, et continue :

— ... aux pauvres, au profit desquels a lieu cette fête... à la condition expresse que la personne qui a chanté, il y a deux jours, vers trois heures, dans le salon de l'hôtel du Palais, *Les Deux Grenadiers*, de Schumann, va les chanter ici ce soir...

Line a rougi jusqu'aux cheveux. Son oncle et sa tante Combresol, ses cousines et monsieur d'Horty, l'ont instinctivement

regardée. Mais elle ne bronche pas. Alors le vieux monsieur reprend :

— Je sais, moi, quelle est cette personne, mais je ne l'ai pas dit... J'attends qu'elle se nomme ou qu'elle m'autorise à la nommer?...

Et comme le silence continue, le vieux insiste :

— Car elle n'a pas le droit de priver les pauvres de vingt-cinq mille francs... ce serait une mauvaise action dont elle est certainement incapable...

— Va!... — murmure madame Combresol à l'oreille de Line.

Mais la petite ne bouge toujours pas. Alors son vieil amoureux tente un dernier effort :

— Vingt-cinq mille francs!... Jugez donc ce que représente pour de pauvres gens une telle somme?... Si celui qui me charge de parler en son nom ne se fait pas connaître, c'est qu'il craint les ennuis qu'une fantastique fortune attire toujours à son posses-

seur... mais sa signature est bonne et a cours dans le monde entier... Allons!... un bon mouvement?... que la personne qui a chanté *Les Deux Grenadiers* se nomme...

— C'est moi !... — dit Line décontenancée.

Les commissaires de la fête se ruent comme un seul homme vers la jeune fille. C'est à qui la conduira au piano. On se presse pour la voir, on l'examine curieusement. Dans la grande salle, on cherche à découvrir, parmi tant de types divers, quel est le riche amateur qui paie vingt-cinq mille francs le plaisir d'entendre chanter un air par une petite jeune fille inconnue. Et quiconque a l'aspect américain ou anglais est avidement dévisagé.

— Faut-il faire prendre la musique de Mademoiselle dans son appartement?... — demande le musicien requis pour accompagner Line.

Mais la petite explique :

— Je n'en ai pas, de musique !...

Et comme la figure du pauvre homme s'allonge désespérément, elle ajoute :

— Je m'accompagnerai moi-même...

Maintenant Line est assise au piano. Elle chante et on est empoigné par sa voix chaude et grave, aux notes rondes et si pures, si fraîches aussi, une voix qui — selon l'expression d'Horty — a toujours l'air de servir pour la première fois. Et sa joliesse, sa distinction, son charme très rare conquièrent le public autant que sa voix. On admire sa simplicité extrême, la grâce discrète de son allure et c'est au milieu d'un bruyant enthousiasme qu'elle finit de chanter.

— A la bonne heure!... — dit un Anglais très chic qui regarde la jeune fille regagner sa place — comme cela, sans corset comme cette demoiselle, on comprend les fourreaux!... mais les fourreaux sur des gaines baleinées, c'est vraiment affreux, très affreux!...

Cette réflexion produit une impression

extraordinaire sur les femmes qui l'ont entendue. D'abord, elles s'examinent avec inquiétude pour voir si leur corset ne montre pas ses baleines au travers de leur robe; ensuite elles regardent avec une curiosité intense le monsieur qui a parlé. Ce doit être celui-là qui a donné les mille livres?... Faut-il qu'il soit riche!... Et charmant avec ça!...

Une grosse dame sanglée, qui a des filles sanglées comme elle, ose s'adresser directement à l'Anglais amateur de femmes sans corset, et lui dit d'un ton aigre :

— Il y a des fois des gens qui ont l'air de ne pas avoir de corset et qui en ont un tout de même...

— Aoh! non!... — répond le monsieur.

Et, se tournant vers la personne qui l'accompagne, il conclut :

— On jugera de cette matière au cotillon...

— A qui?... — demande l'Amoureux de Line qui s'approche de la jeune fille — dois-je remettre le chèque?... à vous ou à...

— Donnez-le à Lady Salykok... — dit la petite — j'aurais trop peur de perdre un machin comme ça!...

— Mes compliments!... — fait Alain de Stenay d'un air narquois — C'est gentil de gagner mille livres comme ça, en chantant une petite chanson... Tu l'as d'ailleurs chantée divinement!...

Line a envie de lui répondre : « Qu'est-ce que tu en sais?... » car Alain n'est pas du tout musicien et n'aime pas non plus la musique. Mais elle ne dit rien et, se tournant vers son amoureux, elle demande, curieuse :

— Montrez-le-moi, dites, le monsieur qui a donné tous ces patars pour m'entendre chanter *Les Deux Grenadiers*?... Ça m'amuserait tant de le voir!...

— Monsieur Sennevières sourit et affirme :

— Non, je ne peux pas faire ça!... Ça ne ne serait pas bien puisque j'ai promis...

— J'aurais tant voulu le voir, ce mon-

sieur!... — recommence Line, tenace — C'est pas ordinaire un type comme ça!... Je lui dois d'être regardée avec respect depuis tout à l'heure... Un peu plus ce serait de l'admiration!...

Elle rit. C'est qu'en effet des groupes défilent devant elle, et plusieurs jeunes gens viennent l'inviter pour le cotillon. Elle prend son amoureux à témoin de ce succès inaccoutumé :

— Vous voyez ce stock de danseurs dont je ne profiterai d'ailleurs pas?... C'est à votre Anglais que je les dois, pourtant!...

— Ai-je dit que ce fût un Anglais?...

— C'est un rasta?... — questionne la petite déconfite — Tant pis!...

— Pourquoi un rasta?...

— Parce que, un homme si riche... si c'est pas un Anglais...

— Ça pourrait être un Russe... ou un Allemand?...

— Un Allemand! — s'écrie le vicomte de Querqueville illuminé — Ça doit être

ça!... Mademoiselle Wolkengrün a dit que son père arrivait aujourd'hui!...

— C'est sûrement ça!... — appuie Horty qui sourit — je parie que vous tombez juste!..

— Matin!... — murmure monsieur Combresol avec envie et respect.

Et le flot des jeunes gens se dirige vers le bout de la salle où monsieur Wolkengrün, arrivé effectivement dans la journée, cause avec sa fille et ses nièces, tandis que sa belle-sœur regarde goulûment les toilettes, et demeure stupéfaite de la jeunesse et surtout de la minceur de la plupart des femmes qui défilent sous ses gros yeux curieux.

Quant aux jeunes filles, elles expriment une grande admiration pour les jeunes gens de France.

— Si tu savais, papa?... — dit Mina — comme ils sont aimables pour nous!... et pour ma Tante aussi... C'est tout le temps des bouquets, des bonbons, des attentions de toutes sortes...

— Pour moi aussi!... — affirme la bonne madame de Holz, vraiment touchée de la gracieuseté si grande de ces jeunes Français qu'elle ne connaissait pas il y a huit jours et qui courent au-devant de ses moindres désirs.

— Mon Oncle, c'est épatant ce qu'ils sont gentils!... — dit Molda que, vraiment, tant de bonne grâce étonne — Je n'en reviens pas!...

— Vous êtes assez jolies pour plaire même à des Français... — objecte monsieur Wolkengrün qui trouve sa fille et ses nièces très charmantes et ne soupçonne pas de quelle auréole de richesse Horty s'est plu à les parer.

— Quelle admirable voix vous avez, Mademoiselle!... — dit le vicomte de Querqueville à Line qui lui répond en riant :

— Elle n'est admirable que depuis qu'elle a été payée vingt-cinq mille balles!...

— Non pas à cause de cela... mais on ne pouvait pas l'admirer... Vous chantiez tou-

jours en cachette... jamais quand nous étions là!...

— Line!... On t'attend pour les tableaux vivants!... — crie Isabelle Combresol.

— Sous quel costume allons-nous avoir le plaisir de vous contempler, Mademoiselle?... — demande le vicomte empressé.

— Sous aucun!... Je ne figure pas!...

— Ah! tant pis!...

Line traverse le salon en courant. Lorsqu'elle passe devant son amoureux, elle s'arrête et lui dit gaiement :

— Je vous en dois un, de succès!... On me regarde!... on me complimente!... on a l'air d'avoir découvert un trésor!...

Elle s'éloigne d'une glissade. Monsieur Mouflu la regarde avec inquiétude. Furtivement, il se glisse à travers les groupes jusqu'à Horty qui le regarde venir en souriant, et il lui demande :

— Savez-vous, monsieur le comte, quel personnage mademoiselle Line représente dans les tableaux vivants?...

Visiblement, le pauvre homme est très malheureux. Le succès qu'a eu tout à l'heure la petite de Clécy la lui fait paraître plus distante encore de lui. Si, après ce succès de talent et de voix, elle remporte un succès de beauté et de charme, il n'osera plus ce qu'il osait avec la petite jeune fille effarée et isolée dans un monde pour lequel, jusqu'ici, elle ne lui semblait pas faite.

— Je crois que Line ne représente aucun personnage... — répond Horty qui devine un peu ce qui se passe dans l'esprit de monsieur Mouflu — elle va aider seulement à draper et arranger les tableaux, mais elle n'y figure pas...

— Vous êtes sûr?...

— Tout à fait sûr... Elle me l'a dit elle-même...

— Ah!... — murmure le pauvre homme rasséréiné — Tant mieux!...

— Pourquoi : tant mieux?... — demande Horty qui feint l'étonnement.

— Parce que... parce que je... Ah! jamais je ne saurai vous expliquer ça!...

— *bafouille* Mouflu d'un air éperdu.

— Ne m'expliquez rien... C'est inutile!...

— Ah!... vous ne voulez pas que...

— Je ne veux pas vous donner cette peine, parce que je sais très bien à quoi m'en tenir...

— Comment?... vous savez...

— Que vous êtes amoureux de Line, vous aussi, oui, monsieur Mouflu...

— Non seulement j'en suis amoureux, mais j'ai demandé sa main tantôt à son oncle...

— Ah! bah!... et qu'est-ce qu'il vous a répondu?...

— Qu'il n'en pouvait pas disposer, que ça regardait le père et la mère de mademoiselle Line...

— Dame!... c'est assez juste!...

— Et que, d'ailleurs, c'était à elle surtout qu'il fallait d'abord m'adresser...

— Et alors ?...

— Alors... je comptais parler ce soir à mademoiselle Line... Mais, cette histoire est arrivée...

— Quelle histoire ?...

— Des *Deux Grenadiers*...

— Ah ! bon !...

— Non, pas bon !...

— Pourquoi donc ça ?...

— Parce qu'il me semble que, à présent, mademoiselle Line m'est encore moins accessible qu'avant... J'avais déjà un trac énorme de lui parler... maintenant, je sens bien que je n'oserai plus...

— Il faut oser, monsieur Mouflu...

— Vous croyez ?... Vous ne pensez pas que je vais me faire rabrouer dans les grands prix ?...

— Mais non !... Je ne sais pas si Line vous épousera... mais je suis sûr qu'elle accueillera votre demande avec gentillesse et reconnaissance... comme elle le doit...

— J'ai si peur, Monsieur le Comte, si vous saviez!...

— Il ne faut pas avoir peur... il faut y aller gaiement...

— Gaiement!... Ça vous est facile à dire!... Vous ne savez pas quel trac abominable me prend à la seule idée de parler à mademoiselle de Clécy... Je ne suis pas de son monde... Je me sens commun, gauche, mal élevé...

— Vous n'êtes pas du tout mal élevé...

— Pas mal élevé à proprement parler, si vous voulez... mais je ne sais pas me présenter, m'exprimer... Je ne sais pas ce qui se fait ou ne se fait pas, et je n'ai personne pour me donner des conseils...

— Voulez-vous me permettre dè vous en donner un, de conseil?...

— Oh! oui!... Je vous en prie?...

— Eh bien, ne m'appellez pas « Monsieur le Comte », ni moi ni personne... Il ne faut jamais donner les titres en parlant... sauf

à un Prince ou à un Duc... quand c'est
« des vrais... »

— Ah!... moi qui croyais que ça se fai-
sait toujours!...

— Ça se fait dans les romans écrits par
des gens qui n'ont jamais vécu dans le
monde... mais ça ne se fait pas dans la vie,
du moins d'égal à égal...

— Mais je ne suis pas votre égal...

— Je vous demande pardon... Je ne
vous rappellerai pas que quatre-vingt-neuf
a fait tous les hommes égaux?... Ce cliché
ridicule ne met personne dedans... Je vous
dirai simplement que je suis votre égal...
et réciproquement... de ce fait même du
terrain sur lequel nous nous rencontrons...
Si l'on vous entendait donner un titre en
parlant à moi ou à n'importe qui, on en pour-
rait augurer que vous avez été domes-
tique...

— Oh!... — fait monsieur Mouflu cons-
terné — si je me doutais de ça, par
exemple!... Je croyais, au contraire, que,

dans le monde on tenait énormément à s'entendre donner son titre...

— Dans le monde frelaté ou parvenu, oui... c'est possible!... Les gens qui ont payé des titres très cher désirent en profiter le plus possible et y tiennent en proportion de ce qu'ils leur ont coûté... Mais, dans le vrai monde, on ne vit pas l'oreille braquée sur les titres authentiques auxquels on est accoutumé... On ne s'appelle jamais monsieur le comte, ni monsieur le marquis... Et une femme ne dit pas non plus « le baron » ni « le comte » en parlant de son mari, comme ça se fait couramment dans les romans...

— Comme je vous remercie de m'avoir averti de ça!... Est-ce que c'est tout?... Je ne fais pas d'autres gaffes?...

— Pas du tout!... ou, du moins, pas que je sache...

— Ce soir, je vais danser le cotillon avec mademoiselle Line... C'est elle qui m'a invité...

— Matin!...

— Oh! elle ne m'a invité que pour ne pas le danser avec le prince Mongropoulo qui le lui demandait... Elle a répondu qu'elle me l'avait promis... Je suis tout de même bien heureux... mais je ne pourrai pas lui parler...

— Pourquoi donc ça?...

— Comment voulez-vous?... au cotillon?... entouré de tout ce monde?... dérangé à chaque instant pour les figures?... moi, qui suis déjà décontenancé, je perdrais la boule absolument...

— Promenez-vous sur la terrasse...

— Oh!... Ça peut se faire, ça?... C'est... correct?...

— Correct!... peut-être pas absolument!... Mais Combresol et sa femme seront à un quelconque bridge... et je vous promets que moi, je ne remarquerai pas votre absence...

— Alors... vous m'encouragez?...

— Je ne vous encourage pas... Je trouve

qu'il ne faut jamais se mêler du mariage ni du ménage de personne... Mais je vous sais un brave garçon, intelligent, droit, délicat et bon... et je pense que c'est plus qu'il n'en faut pour rendre une femme heureuse...

— Vous ne me trouvez pas trop vieux pour mademoiselle Line?...

— Non!... Vous avez dix-sept ou dix-huit ans de plus qu'elle... avec mes idées, ça me paraît très bien... Les jeunes gens de ce temps-ci sont féroce^{ment} égoïstes... leurs femmes sont, en général, reléguées au second plan ou lâchées tout à fait... J'estime qu'un homme de quarante ans est plus poli, plus humain, plus délicat qu'un jeune homme... et moins outrecuidant aussi... Un homme, à âge égal, a dix ans de moins qu'une femme... Par conséquent, si vous avez, en fait, dix-huit ans de plus que Line, vous n'en avez que huit en réalité... Dans quinze ans, vous serez apparemment du même âge qu'elle...

— Vous êtes bien bon de me dire tout ça!... Ça me remonte un peu... Mais, au fond, qu'est-ce que vous pensez, Monsieur d'Horty?...

— Je ne pense rien...

— Vous n'avez aucune idée de ce que fera mademoiselle Line?...

— Aucune...

— Bien vrai?...

— Vrai de vrai!...

— Ce que je voudrais être plus vieux de deux heures?... au moins je serai fixé... Tout vaudra mieux que cette incertitude... Est-ce que je peux encore vous demander quelque chose?...

— Tout ce que vous voudrez!...

— Monsieur votre neveu... le comte de Stenay?...

— Eh bien?...

— Eh bien, en le voyant tantôt si beau, si bien fait pour appareiller mademoiselle Line, je me suis demandé...

— S'il n'y avait pas quelques fiançailles

sous roche ?... Vous pouvez vous rassurer sur ce point, monsieur Mouflu... Jamais Line n'épousera mon neveu...

— Ah ! — murmure Mouflu soulagé — ça m'ôte un gros poids, ça !...

— Vous savez... — dit Horty en riant — que les tableaux vivants défilent depuis un quart d'heure devant nous ?...

— Eh ! je m'en fiche un peu, des tableaux vivants... du moment que mademoiselle Line n'y figure pas !...

— Une des petites de Holz s'avance vers Horty, remorquant monsieur Wolkengrün.

— Monsieur, voulez-vous bien que je vous présente mon oncle, monsieur Wolkengrün, qui a envie de faire votre connaissance... et de vous dire combien il est touché que l'on soit si aimable pour maman et nous... ici... à Biarritz...

Monsieur Wolkengrün, un grand bonhomme bâti en hercule, avec des épaules carrées et des cheveux très blonds, à peine

grisonnants, exprime à Horty sa reconnaissance dans un français absolument pur et avec cette cordialité confiante qu'ont les Allemands de la bourgeoisie.

— Ma sœur, et mes nièces, et ma fille aussi, me disent, Monsieur, combien on est empressé et aimable pour elles... Si jamais vous veniez à Hambourg, je serais très heureux que vous vouliez descendre chez nous... Nous habitons tous ensemble... Ma sœur est veuve... Mais comment se fait-il donc, Monsieur, que ces dames ont été si bien accueillies dans ce pays, où, d'habitude, on garde beaucoup de rancune aux Allemands ?...

— Ces dames sont charmantes... — baffouille Horty, qui pense que c'est à lui que les jeunes filles doivent cet accueil effectivement excessif. Il a envie de dire la vérité au brave homme qui s'extasie sur la courtoisie de tous ces jeunes gens qu'un sentiment très bas fait agir. Mais il hésite. Avouer à un étranger que, à quelques rares

exceptions près, les Français ne songent qu'à l'argent et ne regardent pas la femme, mais seulement la dot, lui semble douloureux au possible.

A ce moment, la ritournelle du cotillon retentit. Le vicomte de Querqueville se précipite vers madame Chandor, tandis que Lady Salikok s'avance rougissante vers Alain de Stenay.

Horty regarde son neveu d'un air narquois. Et le jeune homme rougit aussi, tout en installant sa vieille danseuse sur un des fauteuils réservés aux conducteurs du cotillon.

VI

— Mademoiselle... — dit monsieur Mouflu qui vient d'offrir son bras à Line — Mademoiselle... il fait bien chaud!...

— Ah!... plutôt!... — répond la petite, dont le teint est aussi frais, la peau aussi blanche que si elle respirait un air délicieusement pur.

— Mademoiselle... vous n'avez pas l'air d'avoir chaud... et pourtant il est impossible que vous n'ayez pas chaud?...

Line regarde son danseur. Elle le trouve singulier. Il lui paraît guindé et mal à l'aise, alors qu'à l'ordinaire il est sans

gêne et d'une extrême simplicité. Et, intriguée, elle demande :

— Qu'est-ce que vous avez donc, Monsieur Mouflu?...

— Moi... mais rien, Mademoiselle...

— Ah! voyons!... faut pas me raconter ça!... Je vous connais bien!...

— Croyez-vous, Mademoiselle?...

— Enfin, je vous connais assez pour voir que vous n'êtes pas dans votre assiette?...

— Mon Dieu...

— Je parie que vous avez quelque chose à me dire... et que vous n'osez pas?...

— Justement, Mademoiselle, justement!... — répond précipitamment le pauvre homme.

— Alors, osez!...

— Osez!... C'est facile à dire, Mademoiselle... mais... mais j'ai tellement peur...

— De moi?... Je vous fais peur?... moi?...

— Pas habituellement, Mademoiselle,

Ah! Dieu, non!... au contraire!... mais aujourd'hui, j'ai très grand peur de vous, parce que, de vous, dépend... dépend...

— Quoi, sapristi?...

— Oh! Mademoiselle, ne me bousculez pas!... parce que je n'ai déjà pas bien la tête à moi... et dame!... si vous me...

— Mais je ne vous bouscule pas, Monsieur Moullu!... J'ai dit : sapristi!... C'est une façon de parler... une mauvaise façon... Si mon oncle Combresol m'avait entendue, il m'aurait attrapée... et il aurait eu raison... Et maintenant, voyons, sans sapristi, je vous dis... je vous dis bien gentiment : « Monsieur Moullu, qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce que vous avez?... Qu'est-ce que vous voulez?... »

— Mademoiselle, je veux une chose qui dépend de vous...

— De moi?... Alors, c'est fait!... De moi toute seule?...

— Toute seule?... Non!... pas absolument... enfin vous pouvez mieux que

n'importe qui... Enfin, ma cause est entre vos mains... et il s'agit de... de...

— D'une chose grave?...

— Ah! j'vous crois!... de toute ma vie... de tout mon bonheur!...

— Patatras!... — pense Line embêtée — il a bien sûr l'idée d'épouser Carmen... et jamais elle ne voudra s'appeler madame Mouflu!... jamais!... Je comprends ça, d'ailleurs!...

— Mademoiselle Line... — propose Mouflu d'une voix qui s'enroue — ne pensez-vous pas que, pour causer, nous serions mieux sur la terrasse?...

— Évidemment... — répond la jeune fille sans entrain — évidemment... mais... le cotillon...

— Eh bien, nous le lâcherons, le cotillon...

— Oui... — murmure Line résignée — il y a encore ça!...

Elle aime passionnément la danse, et cette idée de manquer le cotillon ne la

réjouit pas du tout. Mais elle a grande pitié du pauvre Mouflu et elle est décidée à faire quand même ce qu'il désire...

— Peut-être bien... — demande Mouflu qui aperçoit la mine déconfite de la petite — que vous le regretteriez, le cotillon?...

— Mais non... mais non!...

— Si!... Je vois bien que si!... Ça ne vous chante pas de venir vous promener sur la terrasse?... Peut-être aussi que vous pensez que ça n'est pas convenable?...

— Pas convenable?... — fait Line étonnée — pourquoi, pas convenable?...

— Mais... parce que... une jeune fille... seule avec un monsieur... dehors... la nuit...

La petite de Clécy éclate de rire.

— Ah! bien!... Si je pensais à ça, par exemple!... Mais, Monsieur Mouflu, je m'en irais au bout du monde avec vous sans imaginer qu'on peut y trouver à redire!...

— Je vous parais donc bien vieux, Made-

moiselle?... — murmure le pauvre homme ahuri.

— Bien vieux?... Vous?... Mais pas du tout!...

— Pourtant, si vous considérez que l'on peut aller avec moi au bout du monde sans que ce soit compromettant...

— Avec vous et avec beaucoup d'autres!... Ça n'est pas une question d'âge, ça!... Ainsi, tenez, l'oncle Antoine, je suppose...

— L'oncle Antoine?...

— Mon oncle Horty... vous le connaissez bien?...

— Si je le connais!...

— Eh bien, il me paraît beaucoup plus compromettant que... que monsieur de Jabo par exemple... si compromettant il y a...

— Alors... on peut, selon vous, épouser un homme de mon âge?...

— Ah!... j'vous crois!...

Et Line pense :

— Nous y voilà!... Il va me demander si Carmen voudra de lui!...

— Je suis bien heureux, Mademoiselle, de... de ce que vous me dites... parce que j'aime... j'aime passionnément... de tout mon cœur, de toutes mes forces, une jeune fille... une jeune fille ravissante... jolie... très-jolie... bien née... musicienne... Ah!... musicienne comme la musique elle-même...

— Pour ça, il se trompe!... — se dit la petite qui a envie de rire — On voit bien que c'est pas lui qui serine à Carmen les airs qu'elle doit chanter... ni qui lâche l'accompagnement pour lui piquer la note qu'elle ne serait pas fichue de trouver toute seule...

— Et bonne!... — continue monsieur Moutu qui est lancé — et charitable!... et dévouée... et intelligente!....

Line continue à penser :

— Il exagère!... Carmen n'est charitable que pour la galerie... elle est égoïste comme personne... et quant à être intelligente... Oh! la la!...

Mais elle écoute, souriante, le pauvre amoureux qui continue :

— Est-ce que vous le croyez, dites, Mademoiselle, qu'une telle jeune fille voudra de moi?...

— Mais, Monsieur, comment voulez-vous que je le sache?... Il faudrait, pour le savoir, se mettre dans la peau d'une jeune fille qui ait tant de qualités que ça!...

— Ça vous est bien facile, Mademoiselle...

— Mais pas du tout!... J'ai tout plein de défauts, moi, au contraire!...

— Enfin, si vous étiez à sa place... Si je vous disais :

« Mademoiselle, je vous aime tendrement, profondément, passionnément, et je vous demande de devenir ma femme?... » Qu'est-ce que vous répondriez?...

Comme la terrasse est relativement obscure, Line ne voit pas l'infinie tendresse des bons yeux qui la fixent éperdument. Et elle dit, gentille et blagueuse :

— Je répondrais, en vous faisant une belle révérence . « Monsieur Mouflu,

« c'est bien de l'honneur que vous me
« faites... »

— Et vous accepteriez ?...

— Et j'accepterais... — répond Line sans
méfiance.

— Oh !... Mademoiselle !... — s'écrie le
pauvre homme ravi — que je suis heu-
reux !... Si vous saviez !... si vous saviez !...

Il se jette sur les mains de la petite de
Clécy ahurie, et il les embrasse folle-
ment avant même qu'elle ait le temps
de protester. A la fin elle murmure, en
essayant doucement de dégager ses mains :

— Mais, Monsieur Mouflu... c'est pas sé-
rieux !... C'est pas de moi qu'il s'agissait...

— Comment, pas de vous ?... Pourquoi
dites-vous ça ?... — demande le pauvre
Mouflu effaré — pourquoi ?...

— Mais parce que c'est vrai... Vous pen-
sez bien que si j'avais cru que c'était de
moi que vous parliez... je... j'aurais...

— Vous auriez refusé !... — s'écrie
Mouflu d'une voix sans timbre — je devais

bien m'y attendre... Mais quel coup !...

Son accent est si plein de détresse que Line s'émeut du gros chagrin qu'elle vient de causer. Alors elle tâche d'adoucir ce « coup » dont le bon Mouflu parle avec un désespoir si comique, et elle explique :

— Mais non !... Je ne dis pas du tout que j'aurais refusé... seulement, je ne me serais pas non plus décidée comme ça, Pan !... Tout de même, on ne prend pas une résolution pareille sans réfléchir... Vous ne trouvez pas, Monsieur Mouflu ?...

Monsieur Mouflu ne trouve rien. Il pleure, doux et désespéré. Après la minute de joie que lui a donnée la réponse de la jeune fille, il retombe de trop haut et il est trop meurtri pour supporter gaillement la chute. Et la petite, étonnée, désolée de lui avoir fait de la peine, cherche à son tour la main de son compagnon silencieux et s'excuse, en serrant affectueusement cette pauvre main qui s'abandonne toute molle :

— Pardon, Monsieur Moullu... Je suis plus contrariée de tout ça que vous ne pouvez l'imaginer, voyez-vous!... C'est vrai!... Ça me fait une peine très grande de vous faire du chagrin, à vous qui avez toujours été si bienveillant... si bon pour moi...

Et comme elle devine un geste de dénégation, elle appuie :

— Oui... si bon!... Car plus je pense à tout ce qui s'est passé depuis notre arrivée à Biarritz, plus je comprends des choses... des choses que j'aurais dû comprendre plus tôt... Vous étiez gentil pour moi... vous vous occupiez de moi, alors que, sauf, mon vieil « amoureux, » personne ne s'en est jamais occupé... jusqu'à ce soir... car ce soir...

— Vous reconnaissez qu'on a rattrapé le temps perdu?... — bafouille inintelligemment Moullu — Ah!... Dieu!... Et c'est justement ce soir de triomphe...

Line l'écoute parler et lui trouve un accent singulier. Toutefois, elle proteste :

— Oh ! de triomphe... Vous exagérez, Monsieur Mouflu...

— Non, je n'exagère pas!... C'a été un triomphe de beauté, de talent, de grâce, de tout!... Et c'est précisément cet instant où vous êtes grisée par des suffrages bien autrement précieux que le mien, que moi, imbécile, je viens choisir pour vous offrir... ce qui n'est guère désirable, en somme!...

— Il est toujours désirable — déclare Line sérieuse — de passer sa vie à côté d'un homme sympathique...

— A côté... — s'exclame Mouflu.

— Avec un homme sympathique... — corrige la petite — et honorable... et qu'on aime bien... C'est probablement le bonheur...

— Un de ces bonheurs qu'on refuse... — murmure le pauvre homme dont la voix finit par sombrer dans un sanglot.

Line l'écoute et le regarde. Elle est tellement abasourdie qu'elle ne trouve rien à dire.

— Oh. . — fait-elle enfin... — oh!... mais... vous pleurez... Je crois que vous pleurez?...

— Je ne fais que ça depuis un quart d'heure!... — répond Mouflu sincère, — je suis si malheureux!...

Il sanglote à présent sans se gêner. Ses lourdes épaules secouées, que Line devine dans la nuit, l'impressionnent douloureusement. Alors elle supplie, très douce :

— Je vous en prie, Monsieur Mouflu, ne pleurez pas, comme ça... Ça m'est horrible!...

Et comme, au lieu de diminuer, le désespoir du pauvre homme redouble, elle demande effarée :

— Qu'est-ce que je peux faire?... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse pour vous empêcher de pleurer comme ça?...

Tout en se mouchant bruyamment et en sanglotant de plus belle, Mouflu répond :

— Il faudrait m'aimer un peu... rien qu'un tout petit peu...

— Mais je vous aime beaucoup!... — affirme Line convaincue — je vous aime de tout mon cœur...

— C'est trop!... Je voudrais que vous m'aimiez seulement tout court?...

Et comme elle ne répond pas, il conclut, découragé et las :

— Vous voyez bien que c'est impossible!...

— Mais non!... — essaie d'expliquer Line — mais non!... Je vous aimerais très bien tout court... comme vous dites... mais je... je n'ai pas envie de me marier...

— Tout à l'heure vous me disiez que si...

— Je vous disais que je ne suis pas opposée au mariage... en principe... mais, en fait, c'est tout différent... Comme jamais je n'ai été demandée jusqu'ici en mariage, je n'ai jamais envisagé la chose comme formellement et immédiatement possible...
Comprenez-vous?...

— Je devine que vous êtes bonne et

gentille comme tout, et que vous ne voulez pas me faire un chagrin... définitif.....
Voilà tout !...

— Mais non !... vous ne devinez rien...
et il n'y a rien, d'ailleurs !...

— Croyez-moi, Mademoiselle, je suis vulgaire, et fruste, et tout ce que vous voudrez... Je ne comprends peut-être pas toujours ce qu'on me dit, mais je comprends toujours très bien ce qu'on ne me dit pas... Et maintenant, pardonnez-moi mon désespoir...ridicule... et allons danser le cotillon...

— Je n'en ai guère envie... — balbutie
Line — je voudrais tant vous voir heureux... ou du moins content...

— Il est peu probable que ça arrive jamais, Mademoiselle...

— Et moi qui croyais si bien, quand vous me demandiez tout à l'heure si je pensais qu'une jeune fille jolie, intelligente, et cætera... voudrait vous épouser, que c'était de ma cousine qu'il s'agissait...

— De votre cousine?... quelle cousine ?...

— De Carmen !... Oui, je croyais que c'était elle que vous vouliez épouser.

— Vous me jugez encore plus stupide que je ne pensais !...

— Mais pourquoi ?...

— Parce que pour épouser, moi, fait comme je suis, et avec pas plus de fortune que je n'en ai, mademoiselle Combresol, il faudrait que je fusse totalement fou...

— Je ne vois pas ça !...

— Oh ! que si, vous le voyez !... Mademoiselle Carmen est une très belle personne tout en façade .. et uniquement en façade... sèche, égoïste, frivole...

— Mais pas du tout !... — murmure **Line**, qui pense :

— Le pauvre homme !... il dit justement ce que je me disais tout à l'heure...

— Sans agrément personnel, sans talent... car je n'appelle pas du talent, être musicienne à côté comme elle l'est...

— Tout ce que jè me disais !... — achève **Line** à part elle. Il est bien plus perspicace

que je ne croyais, ce bon monsieur Mouflu.

Elle regarde son compagnon, bien éclairé à présent par la lumière électrique. Il n'est pas si mal, après tout, le pauvre Mouflu. Il est vigoureux, bien tourné, quoique un peu lourd, et si étonnamment sain, et frais, et alerte, que toute cette belle santé lui constitue une sorte de beauté, un peu animale peut-être, mais réelle. Et intelligent avec ça ! Et fin, et plein de jugeotte et de flair. Elle a pour lui beaucoup d'affection et aucun éloignement physique. Tout à l'heure, pendant qu'il pleurait là-bas dans la nuit, elle a eu envie de se jeter dans ses bras et de l'embrasser bien fort. Qu'est-ce donc qui l'a retenue ?... Et pourquoi est-ce qu'elle repousse, sans même vouloir s'y arrêter, l'idée de l'épouser ?... Elle n'éprouve plus à présent pour Alain de Stenay qu'une amitié méprisante. Elle le juge tel qu'il est et ressent, de l'avoir aimé, une sorte de honte. Alors quoi ?... Il y a bien ce nom de Mouflu, ce nom ridicule !

Mais quand on n'a pas le sou, il ne faut pas se montrer trop difficile, et, d'ailleurs, c'est maintenant seulement qu'elle vient de penser au nom. Alors quoi?...

Comme elle demeure silencieuse et pensive, monsieur Mouflu demande craintivement :

— Mademoiselle Line... j'espère que... que cette explication que j'ai eu le... la maladresse de provoquer... ne... ne... changera rien aux bonnes relations que nous avons eues jusqu'ici?...

— Mais naturellement!...

— Je veux dire que leur caractère amical... car il était vraiment amical, n'est-ce pas?... n'en sera aucunement modifié. J'en aurais un chagrin extrême...

— Pas modifié du tout, Monsieur Mouflu...

— Je vous demande d'oublier ce qui s'est passé, comme je vais tâcher de l'oublier moi-même?...

— Mais oui, je l'oublierai... d'ailleurs, je vais m'en aller...

— Mon Dieu!... — balbutie Mouflu effaré — c'est vrai!... vous allez vous en aller!... Je ne pensais déjà plus à ça!... Et moi qui, tout à l'heure encore, attendais avec impatience l'arrivée du colonel de Clécy...

— Mais, Monsieur Mouflu...

— Oui... Je sais bien que c'est inévitable, votre départ... et qu'il faut que je me fasse à cette idée de ne plus vous voir jamais, après que j'avais espéré rester auprès de vous toujours... Mais c'est égal, c'est dur!...

Ils sont revenus peu à peu à l'entrée des salons. La silhouette de monsieur d'Horty apparaît tout à coup, se découpant dans l'encadrement lumineux d'une porte. Soulagée de l'apercevoir, Line appelle :

— Oncle Antoine!...

— Ah! c'est vous!... Ah bon!... Très bien!... Justement j'allais te chercher, mon petit Linon... pour te dire que le cotillon va bientôt finir... et le bridge aussi... et que votre promenade a assez duré... Tiens!...

tu es toute seule?... Où diable est passé Mouflu?...

— Monsieur Mouflu, mais...

Elle allait dire : « le voilà!... » lorsqu'elle s'aperçoit soudain qu'il n'est plus à côté d'elle.

— Ah!... — fait-elle stupéfaite — où diable est-il?...

L'oncle Antoine étend la main.

— Là-bas!... — dit-il — le voilà qui s'en va là-bas...

Il indique un dos qui se glisse au milieu des autres dos massés dans les embrasures des portes. Un pauvre dos courbé, à l'air piteux et effondré.

— Ah! — conclut-il simplement — je que ça n'a pas biché, vous deux?...

Surprise, Line murmure :

— Vous saviez donc que ça devait bicher ou ne pas bicher?...

— Oui... Ce pauvre Mouflu m'avait parlé de ses projets... et je l'avais engagé à t'en parler à toi-même...

— Ah!... Vous étiez donc pour lui, Oncle Antoine?...

— Je n'étais ni pour ni contre, mais il me semblait que, dans tous les cas, sa demande valait d'être prise en considération... Un brave homme honnête, riche et suffisamment bien de sa personne, ça ne se rencontre pas tous les jours, tu sais, mon petit... surtout pour...

— Pour épouser les filles sans dot, n'est-ce pas?...

— Je n'ai pas dit ça!...

— Non, mais vous alliez le dire... Et vous auriez eu raison!... car c'est ce que je me disais moi-même tout à l'heure, en remerciant monsieur Mouflu de l'honneur qu'il voulait bien me faire...

— Et en le refusant?...

— Et en refusant... Mon Dieu, oui!... Avouez que vous vous y attendiez bien un peu, Oncle Antoine?...

— Évidemment!... parce que, en dépit de tes airs réfléchis et sensés, tu n'es

qu'une petite sottise comme les autres...

— Vous êtes pas gracieux, Oncle Antoine!...

— Je ne suis pas là pour être gracieux, mais pour être pratique...

— Oh! le vilain mot!...

— Vilain mot, soit!... mais chose estimable...

— Vous trouvez ça?...

— Je trouve ça!...

— Non, mais sincèrement?...

— Tout ce qu'il y a de plus sincèrement, ma petite fille!...

— Alors, vous m'en voulez, Oncle Antoine?...

— Pas le moins du monde...

— Mais vous êtes embêté?...

— Je suis embêté... comme tu dis... non pas tant de ce que tu manques un mariage que je considérais comme pouvant être heureux, que parce que je constate que...

— Que quoi?...

— Rien!... je me comprends.....

— Et moi aussi, je vous comprends!... Vous pensez que si j'ai dit non à monsieur Mouflu, c'est parce que Alain, pas?...

— Tu l'as dit!...

— Ben, non, Oncle Antoine, non, pas du tout!... Et je vous dis respectueusement que vous êtes en train de vous fourrer le doigt dans l'œil jusqu'au coude...

— Respectueusement me plaît... étant donné la formule qui suit...

— Oui... je parle mal... c'est entendu!... N'empêche que je dis des choses justes et vraies...

— Alors, tu peux me jurer que le... le souvenir de ton petit sentiment pour mon idiot de neveu n'a compté pour rien dans ta décision de tout à l'heure?...

— Pour absolument rien... je vous le jure bien volontiers... Je vous répète que je n'ai plus pour Alain le moindre sentiment du genre que vous croyez... et que je l'ai vu ce soir avec une indifférence complète, absolue, paisible, et tout ce que

vous voudrez, flirter, soit avec Carmen, soit avec Lady Salykok... Il ne m'intéresse plus en rien... ne m'est plus rien... C'est comme si j'avais eu un ami qui serait mort... et sur la tombe duquel l'idée d'aller prier ne me viendrait même pas... Comprenez-vous, Oncle Antoine, ce que je veux dire?...

— Très bien... et je me réjouis de ce que je crois vrai...

— Que vous croyez seulement?...

— Qu'est-ce qu'il te faut donc?...

— Quand je vous affirme que quelque chose est... il me faut que vous en soyez sûr...

— Ben, j'en suis sûr!... Tiens, voilà le docteur Docaze qui te cherche...

— Qui me cherche, moi?... — dit Line étonnée — pour quoi faire?...

— Mademoiselle — crie le docteur qui s'élance vers Line — je suis bien heureux de vous rencontrer!... Je vous cherche depuis si longtemps!...

— ?

— Oui... Je craignais que vous ne fussiez partie... parce que je ne vous ai pas vue au cotillon... C'est monsieur Moullu qui vient de me dire que vous étiez ici avec monsieur d'Horty...

— Mais pourquoi donc me cherchiez-vous?... — demande Line, méfiante — Je ne suis pas du dispensaire, vous savez?...

— Je sais... Je sais!... et c'est pourtant du dispensaire qu'il s'agit!... d'une faveur que j'ai à vous demander pour lui...

— Mais...

— Oh! Mademoiselle!... ne dites pas non avant de savoir ce que je vous prie de m'accorder?... On ne vous demande pas de vous occuper des pauvres et des malades, puisque nous savons à présent que vous avez ça en horreur...

— Permettez?... Je n'ai pas du tout ça en horreur!... Je trouve seulement qu'il n'est pas nécessaire, pour s'occuper d'eux, d'aller à un dispensaire... Je déteste tout

ce qui se fait en bande... Je ne suis pas sociable... voilà tout!...

— Eh bien, Mademoiselle, on ne vous demandera pas de faire une chose qui se fasse en bande...

— Qu'est-ce qu'on me demandera?...

— De vouloir bien chanter pour l'œuvre si utile qui...

— Chanter?... moi!... Pourquoi voulez-vous que je chante?...

— Pour assurer une magnifique recette à la matinée que nous organisons en ce moment...

— Vous n'assureriez rien du tout!... C'est pas une raison, parce qu'il y a un bon maboul qui a eu la singulière idée de donner vingt-cinq mille francs pour m'entendre chanter *Les Deux Grenadiers*, pour que des gens sensés viennent s'embêter à...

— Ne vous occupez pas de ça, Mademoiselle!... Nous sommes certains de faire recette avec vous...

— Et puis, d'ailleurs... — dit Line sin-

cère — je ne sais pas du tout s'il plairait à mon Oncle et à ma.....

— Monsieur... — interrompt le docteur qui se tourne vers Horty — dites, je vous prie, à Mademoiselle, que vous l'autorisez à vous donner son concours?...

— S'agit pas de l'oncle Horty... — explique la jeune fille — c'est avec mon Oncle et ma Tante Combresol que je suis à Biarritz, c'est d'eux que je dépends... et je ne sais pas du tout si ça leur plairait, cette nouvelle exhibition... Ce soir, ils ont été pris de court... ils n'ont pas pu dire non...

— Mais n'avez-vous pas vingt-et-un ans, Mademoiselle?...

— Non, monsieur, je n'en ai pas encore vingt!... Mais j'en aurais trente, que, quand je suis chez mon Oncle et ma Tante, s'ils me disaient qu'une chose leur déplaît, je ne la ferais pas...

— Vous n'êtes pas nouveau jeu, Mademoiselle...

— Pas pour deux sous, Monsieur...

Horty écoute sans rien dire. Il sait que, entre Line et le Docteur, ça n'a jamais bien marché.

Ce jeune médecin trop joli, qui passe son temps au Casino et déjeune presque chaque matin à l'hôtel ; qui change de costume trois fois par jour et semble uniquement occupé des potins mondains, ne lui inspire aucune confiance. Et, si réservée qu'elle soit — car jusqu'à ce soir, où l'originalité d'un milliardaire inconnu l'a sortie de son obscurité elle n'avait guère parlé à personne — elle n'a pu s'empêcher de demander un jour à l'élégant médecin :

— Alors, vraiment, Docteur, il y a des gens qui se font soigner par vous ?...

La formule maladroite a envenimé la pensée de la petite, et le Docteur a encore dépassé cette pensée. Il a répondu sèchement :

— Mon Dieu, oui, Mademoiselle, il y en a qui ont ce courage !...

Le fait est que, tapageur et réclamer, le

jeune médecin commence à avoir une très jolie clientèle. Clientèle d'imbéciles et de rastas surtout, mais qui, précisément, est la meilleure des villes d'eaux. Il soigne ses belles neurasthéniques en les amusant, et ses artério-scléreux en leur permettant de boire et de manger tout ce qu'ils veulent, l'air de Biarritz ayant — dit-il — une force saline et iodée qui absorbe et brûle immédiatement tout ce qu'ils pourraient introduire de malsain dans leur organisme. Il fera une jolie fortune et, sans doute, un beau mariage. Car, depuis que cette bonne idée de fonder un dispensaire mondain lui est venue, il passe littéralement sa vie avec les jeunes filles des milieux divers qui sont à Biarritz pendant les différentes saisons.

Il y a quelque six mois que le projet du dispensaire est né. C'était à l'heure où la jolie petite ville était surtout habitée par des Anglais. Et le Docteur a eu beau dépenser des trésors de persuasion et d'élo-

quence, il n'est pas arrivé à convaincre ces gens éminemment pratiques de l'utilité, pour les pauvres, des soins mondains. La saison — presque uniquement française — de Pâques n'a pas été favorable non plus. Les Français de Pâques ne sont pas riches pour la plupart, ni à la pose. Ils viennent à Biarritz, peu chic à cette heure-là, pour se reposer des fatigues de l'hiver, et sont avant tout désireux de ne pas augmenter leurs frais de voyage. Ceux-là, le médecin dernier cri les ignore presque. Il faut qu'ils aient une attaque ou une jambe cassée pour entrer en relations avec lui.

C'est seulement au commencement de septembre que le docteur Docaze a pu ouvrir le dispensaire sur lequel il compte beaucoup. Mais comme il a débuté avec un capital très modeste — et que, d'ailleurs, des comptes peu en ordre aident à la dispersion au moins apparente des fonds — il faut de nouveau faire appel à la bourse des baigneurs... Or, si la plus légère aumône

déchire en général les baigneurs, ils ont le louis très facile dès qu'il s'agit de la plus piètre « attraction ». Et c'est cette attraction que l'ingénieux docteur vient d'imaginer il n'y a qu'un instant. Une séance du dispensaire, au cours de laquelle il fera une « leçon » et montrera au public le bon fonctionnement de la chose. Et, pour le bouquet, il fera entendre mademoiselle Yveline de Clécy, la « femme du jour. »

— Mademoiselle... — insiste le docteur, — puisque vous semblez douter que monsieur Combresol consente à vous laisser chanter...

— Lui ou ma Tante... c'est surtout ma Tante... — dit la petite, qui espère que madame Combresol, pour éviter une comparaison entre les voix de sa fille et de sa nièce, refusera de la laisser chanter une seconde fois.

— Enfin, que ce soit de l'un ou de l'autre que dépende notre sort... — continue le

docteur tenace — laissez-moi me charger d'obtenir moi-même le consentement nécessaire?... Et, justement, j'aperçois monsieur et madame Combresol là-bas... avec ces demoiselles... Laissez-moi faire?...

Il s'élançe dans les salons et fonce sur les Combresol comme il fonçait tout à l'heure sur Line, qui se met à rire en disant :

— Il est enragé!... Pourvu que ma Tante lui dise non, mon Dieu!...

— Si elle ne le dit pas, tu peux toujours le dire, toi?... — explique monsieur d'Horty.

— J'aimerais mieux pas!... C'est si embêtant de dire non soi-même, Oncle Antoine...

— Tiens!... Ça ne t'a pourtant pas beaucoup gênée tout à l'heure?...

— Tout à l'heure?...

— Oui!... quand il s'est agi de ce pauvre Mouflu, tu l'as dit sans barguigner le non, il me semble?...

— Pas sans barguigner, Oncle Antoine!... Ça m'a coûté beaucoup...

— Normément... comme tu disais quand tu étais petite...

— Oui... normément... et encore, heureusement, monsieur Mouflu est riche... il est en situation de retrouver cent femmes pour une... et qui seront trop contentes... Si ç'avait été un pauvre type sans le sou... un type dans mon genre... je sais pas comment j'aurais fait pour oser...

— Enfin, tu as osé, c'est l'important, n'est-ce pas?...

— On dirait que vous m'en voulez, Oncle Antoine?...

— De quoi, mon Linon?

— De ce que j'ai osé?...

— Je ne t'en veux pas du tout... Je te sais une brave petite fille... alors je pense que si tu as refusé ce bon garçon qui t'adore... comme on n'adore plus... c'est que vraisemblablement tu avais tes raisons, comme on dit...

— Oui, mais c'est ces raisons-là que...

-- Que je ne te demande pas, mon petit!...

— Parce que vous croyez encore à des choses...

— Je crois encore à des choses?...

— Oui... des choses de derrière la tête. .
Ben, vous avez tort!... Je vous l'ai déjà dit...

— Oui... Tu me l'as déjà dit .. alors, à quoi bon recommencer?...

— Dites donc, Oncle!... je veux vous demander... Est-ce que monsieur Moullu n'est pas très très riche?...

— Pourquoi?...

— Parce que, tout à l'heure, quand il me racontait qu'il voulait épouser une jeune fille très belle, très musicienne, et cætera... et que je croyais qu'il s'agissait de Carmen... il m'a dit, quand le quiproquo a fini par s'expliquer : « Quand on est fait comme moi, et pas plus riche que je ne le suis, il faudrait être fou pour vouloir épouser mademoiselle Combresol »... Alors « pas plus riche que moi » m'a étonnée...

— Dame!... il n'est évidemment pas

riche... du moins je le suppose... comme l'étranger qui a donné ce soir le chèque pour t'entendre chanter... Mais il a une belle, très belle fortune, pour une fortune industrielle de France... Il est très riche en comparaison de moi, par exemple!...

— Et surtout de moi?...

— Et surtout de toi... Mais, naturellement, à côté des fortunes américaines, tout ça ne compte pas... et Mouflu juge comme nous tous que Carmen, qui est visiblement dépensière et désordonnée et qui est en même temps un bel objet de luxe, a besoin, pour s'étaler à sa mesure, de plus d'argent qu'il ne lui en pourrait offrir... Ah! voilà ton amoureux qui va se coucher!...

— Il est vraiment temps!... — dit Line qui regarde en souriant monsieur Sennevières qui traverse la galerie et se dirige vers la sortie.

Arrêté au milieu de la grande pièce, monsieur Wolkengrün, le négociant allemand qui vient d'entrer avec sa fille, sa belle-

sœur et ses nièces, suit également des yeux le vieillard. Et cela, avec une attention telle, qu'il oublie les quatre femmes et qu'elles s'arrêtent aussi, surprises.

— Qu'est-ce donc qu'il t'arrive, papa?... —

— demande Mina qui retourne sur ses pas pour chercher son père.

— Rien !... — dit l'Allemand qui se remet en marche — une ressemblance qui m'a frappé au passage.....

Et s'adressant à Horty, il ajoute :

— Quelle belle fête ce soir, n'est-ce pas, Monsieur!... Vraiment, il ne me surprend plus qu'on aime ce pays de Biarritz!... J'en suis enchanté... vraiment enchanté...

Les jeunes filles, elles aussi, exultent. Et la grosse madame de Holz pareillement.

Quand ils sont passés, Horty dit à Line :

— Ces pauvres gens!... Il faut que je me décide demain à leur avouer ma bête de farce... qui est en train de devenir une mauvaise plaisanterie...

VII

Après avoir d'abord répondu qu'en l'absence de son père elle ne pouvait pas autoriser Line à chanter à une fête payante, madame Combresol a fini par se laisser fléchir. Le docteur Docaze est si gentil, si câlin, si tenace surtout, qu'il finit toujours par obtenir ce qu'il désire.

Et puis, au fond, les Combresol ne voudraient pour rien dans le monde désobliger le jeune médecin. Il plaît à leur fille Isabelle et comme, d'autre part, il est parvenu à leur faire savoir « de différents côtés » que sa clientèle est magnifique et sa situation admirable dans ce pays « dont il est véri-

tablement le roi », ils envisageraient sans douleur la perspective de s'alléger à son profit de huit cent mille francs et d'une de leurs filles.

Quant à Isabelle, elle réaliserait le rêve d'habiter Biarritz toute l'année avec un mari à son gré. La pensée de mener toujours la vie des Eaux l'enchantait, et elle est transportée à la seule idée d'avoir, même si elle est chez elle, cette sensation qu'elle habite à l'hôtel.

Line fait la grimace. Elle a, comme elle dit, « horreur de ce qui va lui arriver. » Être là en représentation seule, ou avec l'éternel monsieur Mançanarès et sa guitare — car madame Combresol, si généreuse lorsqu'il s'est agi de sa nièce, a refusé de laisser chanter Carmen — paraît à la petite de Clécy tout à fait ridicule et déplaisant. Et puis, aussi, on l'agace avec un tas de précautions, de petits soins et de bons conseils auxquels on ne l'a guère accoutumée :

— Prenez garde de vous enrhummer d'ici à jeudi, Mademoiselle?... — supplie le docteur Docaze.

— Veux-tu que je demande le coiffeur?... — propose madame Combresol.

— Si tu travaillais un peu ce que tu dois chanter à cette machine?... — hasarde monsieur Combresol, qui veut avoir l'air de s'intéresser aux préparatifs dont Line est seule à ne pas s'occuper.

Les Holz et les Volkengrün sont partis le lendemain du bal pour « excursionner » pendant trois jours. Avant leur départ Horty a raconté à monsieur Wolkengrün comment il avait annoncé aux jeunes élégants de l'hôtel que sa fille et ses nièces étaient de fabuleuses héritières, d'où l'empressement qui l'avait si fort surpris. Et comme le négociant, sans être puissamment riche, est très à l'aise et voit prospérer ses affaires, et que, d'autre part, Molda, Frieda et Mina ont des fiancés vigoureux et fidèles qui les attendent de

l'autre côté du Rhin, parents et jeunes filles ont gaiement pris la chose Et tous se promettent, au retour, de pousser la plaisanterie plus avant et de donner à entendre que leur fortune est plus immense encore qu'on ne le peut soupçonner.

Le docteur Docaze ne vit plus. Du haut en bas on peint le dispensaire qui n'était pas encore achevé. On y apporte un piano. On y cloue des cretonnes claires aux dessins chatoyants, sans aucune préoccupation de l'hygiène et du progrès. Le docteur sait bien que le souci des malades est le moindre qui puisse agiter son public, et que personne ne s'inquiétera de ce qui est sain, mais seulement de ce qui est joli et aimable à l'œil.

Lady Salykok, toujours hantée du désir fervent d'exhiber sa maigreur, roule vainement dans sa tête les combinaisons diverses qui permettraient d'intercaler au moins un tableau vivant et mythologique dans le programme.

Plus heureuse qu'elle, la petite madame Chandor a pu annoncer au Docteur un numéro sensationnel. Et, sans relâche, elle pioche les castagnettes et s'essaie à danser, enroulée dans le classique châle à franges, les danses qu'elle voit danser aux petites Espagnoles lorsqu'elle va à la messe à Irun.

Le Docteur prépare avec une activité fébrile tout, sauf la « leçon » qu'il doit faire aux dames infirmières avant la visite et les opérations. Car il y aura des opérations !... On a trouvé un camionneur de la gare, un batelier du Port Vieux et un homme de peine de l'hôtel de l'Europe qui consent à se laisser couper les amygdales, enlever des adénoïdes, et ouvrir un panaris. C'est plus qu'il n'en faut, car il est probable que la partie scientifique et humanitaire de la fête sera négligée du public qui n'arrivera guère que pour l'heure du chant.

Et où l'asseoira-t-on, le public?... Où le fourrera-t-on même?... Pour entendre celle

qu'on appelle : « la Demoiselle de vingt-cinq mille francs », il y aura foule. On a délivré trois fois plus de « fauteuils réservés » qu'il n'y a de places dans la salle.

Entre les dames infirmières il y a lutte. Toutes voudraient être choisies pour assister les médecins au cours de la fameuse séance. Or, il y a, jusqu'à présent, une trentaine de dames infirmières inscrites. Sur les trente, douze environ sont venues au dispensaire, et trois ou quatre se sont essayées à de vagues pansements. Isabelle Combresol a cassé un bocal d'iodoforme et Carmen a stérilisé, approximativement, des instruments.

Et comme le docteur Docaze, inquiet quant au talent de ses assistantes, émet la prétention de faire venir des professionnelles de Bayonne, au moins pour aider le chirurgien qui fera les opérations, ces dames poussent des cris de putois. Elles entendent être seules. S'il y a des professionnelles, elles seront forcément relé-

guées au second plan. Isabelle, qui sait que la blouse blanche sied à sa longue taille droite et que le petit bonnet égaie joliment ses cheveux noirs, insiste pour être choisie. Et le docteur, qui n'ose pas la contrarier, l'emmène à l'hôpital — où elle manque de se trouver mal — afin qu'elle voie au moins comment se passent les choses. Il pense que, en somme, elle n'aura rien à faire et que l'on pourra peut-être s'en tirer. C'est lui qui aidera le chirurgien. Un jeune médecin des environs donnera le chloroforme. Isabelle les regardera en prenant de gracieuses poses.

A monsieur Combresol — qui ose lui observer que ces opérations suivies de chant, et cette salade de pansements mêlés de danse, (car madame Chandor s'est laissé aller à parler de son numéro mystérieux et sensationnel,) feront peut-être un singulier effet sur le public — le docteur affirme que c'est au contraire très moderne et bien compris au sens des idées que l'on se fait

aujourd'hui d'une science et d'une charité aimables.

Un dernier numéro est précisément venu s'ajouter au programme de la fête. Le jeune et éminent poète naturiste Désaubry-Laluette dira des vers appropriés à la circonstance. La matinée du dispensaire et le dispensaire lui-même sont appelés à un grand succès.

Dans tous les cas, le docteur Docaze est ravi. Jamais, depuis qu'il existe, il n'avait vu autant d'argent que depuis ces deux derniers jours.

A l'hôtel du Palais, les jeunes gens sont un peu désorientés. On voit à peine les Combresol, qui se préparent pour la fête, et les jeunes Allemandes ne sont pas encore rentrées de leur excursion. Lady Salykok est, pour l'instant, le seul beau parti. Et comme le prince Mongropoulo, le vicomte de Querqueville et le petit de Jabo ne pourront pas l'épouser tous les trois, ils renoncent momentanément à lui plaire. Plus

tard, quand la vie accoutumée aura repris son cours, on verra.

Le lendemain de son explication avec Line, Alain de Stenay a demandé à son oncle Horty :

— Qu'est-ce que je deviens, moi, mon Oncle?... Est-ce que je reste, ou est-ce que je m'en vais?...

Et monsieur d'Horty lui a répondu :

— Fais ce que bon te semble, mon garçon?... Tu peux rester si ça te chante, ou partir si ça te plaît... Dans tous les cas, puisque je t'ai fait venir, je paie ici ta dépense pendant le temps que tu voudras y demeurer...

Alain est resté. Carmen Combresol, aux rares instants de loisir que lui laissent les préparatifs de la fête, le considère d'un œil plutôt bienveillant. Mais il semble à monsieur d'Horty que le jeune homme est, auprès d'elle, beaucoup moins empressé que le premier jour, alors que, au contraire, il cherche toutes les occasions de se rappro-

cher de Lady Salykok, laquelle devient infiniment aimable pour Horty.

La pensée que cette vieille folle désire épouser son neveu lui est venue tout de suite lorsqu'il a vu qu'elle le choisissait pour conduire le cotillon. Mais qu'Alain se prête à cette monstruosité ne lui paraît pas possible, si mauvaise que soit, d'ailleurs, l'opinion qu'il ait de lui.

Qu'Alain soit trop àpre à l'argent, trop « modern'style » pour épouser une délicieuse petite créature sans le sou telle que Line, et lui préfère une belle fille riche comme Carmen Combresol, il ne le comprend pas, mais il l'admet à la grande rigueur. Mais en voyant le jeune homme suivre pas à pas la maigre Anglaise, l'entourer de petits soins et la regarder avec ce que Line appelle « ses yeux cuits », il se dit, écœuré :

— S'il faisait cette saleté carabinée d'oser un pareil mariage, il prendrait quelque chose pour son rhume... Ah ! mais oui !...

Line continue à flirter avec son vieil

amoureux, tandis que monsieur Mouflu la suit de ses bons yeux affectueux et chagrins.

Apparemment, rien n'est modifié dans ses relations avec la jeune fille. Il s'efforce de paraître naturel et indifférent. Mais elle le devine malheureux et, de ce malheur, elle a d'ailleurs une preuve certaine. Depuis trois jours monsieur Mouflu a maigri de plusieurs kilos. Il s'est élancé, ses épaules paraissent moins hautes, ses bonnes joues ont disparu presque totalement. Positivement, on assiste à l'éclosion d'un nouveau Mouflu plus distingué et plus intéressant que l'ancien.

Mais cette métamorphose attriste infiniment Line qui se dit, reconnaissante et émue :

— Est-il possible que ça soit moi qui lui fais tant de chagrin que ça?...

D'autres fois elle pense :

— Même s'il ne me déplaisait pas comme mari... même si je me résignais à m'appeler : « madame Mouflu », je ne devrais

pas l'épouser, parce qu'il est très riche... J'aurais l'air de me vendre... de faire une malpropre chose... comme va faire Alain...

Car elle aperçoit très bien, la petite Line, la pente où le jeune homme est en train de dévaler. Et elle a honte de penser que son premier amour, son pauvre amour si pur et si franc de petite fille, a été à ce garçon égoïste, sans moralité et sans cœur.

Elle voudrait empêcher l'abominable mariage qu'elle prévoit. Comme elle a bien deviné le manège de la douairière de Laubardemont et de son prince grec qui, repoussés par les Combresol, sont prêts à se rejeter sur la riche Anglaise, elle cherche à mettre la puce à l'oreille à la marieuse. Et, un peu avant le déjeuner, le matin de la fête du dispensaire, lorsque tout le monde est occupé à des préparatifs divers, comme elle est seule dans le salon de l'hôtel avec son amoureux et la douairière qui lit un journal, Line dit négligemment à monsieur Sennevières :

— Je crois que nous verrons prochainement un mariage, « un grand mariage dans la colonie... » comme on dit...

— Dans la colonie?... — interroge vivement madame de Laubardemont qui abandonne son journal et regarde par-dessus son lorgnon.

— Et même dans l'hôtel... — continue la petite du même ton détaché — Vous ne devinez pas?...

— Pas du tout!... — affirme la vieille dame qui cherche de toutes ses forces quel peut être ce mariage dans lequel elle n'a pas su tremper.

— Voyons?... — fait Line — voyons?... Cherchez un peu?... ça crève les yeux... Comment, vous n'avez pas vu que le neveu de mon oncle Horty va épouser Lady Salykok?... Ah! ben, par exemple!... s'il faut que ça soit moi qui voie ça?...

— Mais... — murmure la douairière inquiète — ce serait une pure folie!... Monsieur de Stenay est charmant, certes... et

Lady Salykok est une personne exquise et qui a été une des plus jolies femmes de son temps... mais enfin... elle n'est plus toute jeune...

— Ah ! non !... plutôt pas !... — affirme la petite en riant.

— Tandis que monsieur de Sienay ne doit pas avoir beaucoup plus de vingt-cinq ans...

— Et alors ?... — questionne Line d'un air innocent.

— Et alors, ce serait un mariage des plus choquants... une presque vieille femme...

— Pourquoi, presque ?... Vous pouvez dire tout à fait...

— Oui... c'est évident !... mais on peut à tout âge souhaiter se remarier ?...

— Hum !... à tout âge !... Enfin !...

— J'aurais cru... — reprend la marieuse en suivant sur le visage de Line l'effet de son discours — que Lady Salykok avait plutôt jeté son dévolu sur le prince...

— Quel prince?... — demande Line qui a l'air de chercher — il y a un prince?...

— Dame! le prince Mengropoulo...

— Ah !... Tiens !... oui !... peut-être qu'avant l'arrivée d'Alain de Stenay elle a pensé au prince... mais pour l'instant il semble bien que monsieur de Stenay gagne dans un fauteuil...

La douairière a posé son journal sur la table et a quitté le salon. Line se met à rire et conclut :

— Elle cherche son client pour lui crier gare!...

— Pourquoi donc... — demande monsieur Sennevières — inquiétez-vous cette vieille dame?...

— Un peu pour m'amuser... beaucoup pourqu'elle mette des bâtons pour empêcher un mariage qui me paraîtrait monstrueux... et qui affolerait mon oncle Horty...

— Votre oncle Horty seulement?... — demande l'Amoureux de Line en souriant.

— Et aussi le général de Stenay, le père d'Alain. .

— Et vous ?... — questionne encore le vieux monsieur qui examine avec attention la petite — il ne vous affolerait pas, ce mariage?...

— Moi, non !... il m'embêterait terriblement... un point, c'est tout !...

— Ah !... tant mieux !... je craignais que vous ne vous laissiez prendre, vous aussi, au charme de ce très habile garçon... et je l'eusse regretté de tout mon cœur ..

— Moi !... mais je connais Alain depuis que je suis née...

— C'est-à-dire que vous le connaissez trop... Je comprends...

— Qu'est-ce donc — demande à son tour la petite de Clécy — qui vous faisait craindre que je me laisse prendre au charme d'Alain d'une façon... excessive?...

— C'est d'abord qu'il est très prenant... ensuite c'est que comme vous avez écarté un excellent garçon qui vous aime d'une

façon vraiment attendrissante, je pensais...

— Ah! vous aussi!... tout le monde, alors?...

— Je ne suis pas tout le monde... — dit doucement le vieux monsieur — Je suis l' « Amoureux de Line ».....

— Ah!... vous savez...

— Qu'on m'appelle comme ça?... Oui... je le sais!... Donc, je suis l'Amoureux de Line?... et, comme tel, je m'intéresse tout spécialement à ce qui la concerne.....

— Vous êtes trop bon!...

— Non!... c'est elle qui est bonne!... qui l'est, du moins, pour le vieux miteux, sans situation et sans prestige, échoué dans cet élégant endroit qui n'est guère fait pour lui... Ce que vous avez été gentille, Mademoiselle Line, c'est rien de le dire... pour parler comme vous... J'ai passé, depuis que je vous ai rencontrée, les seuls bons instants que j'aie eus depuis vingt-cinq ans... La pensée de vous quitter m'est insupportable...

Il regarde Line avec des yeux si affec-

tueux que la petite s'attriste et affirme, émue :

— Moi aussi, je regretterai de vous quitter, Monsieur, parce que, bien que je vous connaisse depuis pas longtemps... et guère, au fond... il me semble que je vous suis très attachée, très!... Je vous suis reconnaissante de votre sympathie... Je serais heureuse de pouvoir faire quelque chose qui vous fasse plaisir...

— Vous êtes charmante!... Dites-moi?... quand arrive le colonel de Clécy?...

— Ces jours-ci, je crois... mais il restera une semaine au moins à Biarritz avant de m'emmener...

— Je pensais qu'il viendrait peut-être pour la fête d'aujourd'hui... pour vous entendre chanter...

— Oh!... vous savez!... il m'entend quand il veut, p'pa!... C'est pas une fête pour lui!...

Et elle conclut en riant :

— Et jusqu'à l'affaire des vingt-cinq mille

balles, ça n'était d'ailleurs une fête pour personne...

— Excepté pour moi?...

— C'est vrai!... Vous avez eu la bonté de m'écouter une fois... et... à ce propos...

Line, si à l'aise d'ordinaire, semble gênée. Elle hésite et dit enfin, avec un peu d'embarras :

— A propos de mon chant... j'ai pensé que... que puisque vous avez bien voulu me dire que ça vous amusait de m'entendre... il vous plairait peut-être de venir là-bas tantôt... Et comme le Docteur m'a donné quelques invitations...

Elle prend dans sa poche un petit carnet et en sort une carte qu'elle tend timidement à son amoureux.

— Merci... Vous êtes très gentille!... — répond le vieux monsieur en souriant — Mais le docteur ne vous a donné aucune invitation... pas de danger qu'il jette comme ça un louis par la fenêtre... C'est vous qui avez pris tout bonnement une place pour la

donner au pauvre vieux qui aime à vous entendre, parce que vous avez pensé qu'il ne pourrait peut-être pas s'offrir lui-même ce grand plaisir...

Et comme Line rougit et bafouille, décontenancée, monsieur Sennevières sort lui aussi de sa poche une carte pour la fête du dispensaire et explique :

— Je m'étais arrangé pour aller vous entendre, comme vous voyez?... mais j'accepte tout de même l'entrée que vous aviez prise pour votre vieil ami... Donnez la-moi?...

— Mais... — demande Line étonnée, — qu'est-ce que vous voulez en faire?...

— Je la ferai encadrer... Ça me rappellera toujours, si j'étais tenté de l'oublier, qu'une jeune fille de vingt ans... c'est-à-dire de la plus antipathique petite génération qui soit... a été honne, et pitoyable, et charmante, pour un vieil homme inconnu duquel tout le monde se fichait sans merci... qu'elle n'a eu pour lui que des attentions délicates...

— Assez ! assez... — dit Line plus émue qu'elle ne veut le paraître — je n'ai rien fait qui ne soit tout simple...

— Ah ! vous trouvez ça !... Eh bien ! moi, je trouve que vous avez été héroïque... Parfaitement !... héroïque de vous occuper gentiment du vieux qui servait de cible à la bande élégante dont vous faisiez partie... Vous disiez tout à l'heure que vous seriez heureuse de me faire plaisir... Mais vous ne faites que ça depuis des semaines et ce serait bien un peu à moi de vous rendre la pareille... si je le pouvais...

— Vous le pouvez !... — dit vivement Line — vous pouvez me faire très plaisir...

— Alors c'est fait !...

— Dites-moi qui a donné les fameux vingt-cinq mille francs qui ont fait ma gloire... Dites-le-moi ?... J'ai une envie bleue de le savoir...

— Ah ! mais... C'est que moi, je n'ai pas le droit de vous le dire... de vous le dire à présent, du moins...

— Mais vous me le direz ?...

— Oui...

— Bien vrai ?...

— Bien vrai... dès que je le pourrai...

— C'est pas quand je serai partie que vous le pourrez ?... — demande Line en riant.

— Non !... Ça sera sûrement avant...

— Ah ! bon !... Mais en attendant vous pouvez peut-être me dire qui ça n'est pas ?...

— Oui !... pourquoi ?... Vous avez l'idée de quelqu'un ?...

— J'ai l'idée sans l'avoir... Enfin, j'avais peur que ce ne soit monsieur Mouflu...

— Non !... Je vous jure que ça n'est pas lui...

— Ah ! bon !... Tant mieux !... parce que, le pauvre type, j'aurais pas voulu qu'il ait encore fait ça en plus....

Et comme son amoureux se met à rire, Line s'écrie agacée :

— C'est vrai !... Moi je ne trouve pas ça drôle du tout !... Je donnerais beaucoup pour que monsieur Mouflu me trouve dé-

plaisante, et vilaine, et tout!... J'ai du chagrin de lui en faire, vous savez, sans que ça paraisse...

— Mais ça paraît, Mademoiselle Line, ça paraît!... Voyons, au lieu de penser à des choses tristes, racontez-moi plutôt comment vous allez vous habiller tantôt?...

— En blanc... pour changer... car, je ne sais pas si vous l'avez remarqué... quand je ne suis pas en blanc je suis en gris, et quand je ne suis pas en gris je suis en blanc...

— Je l'avais remarqué... Et comment est-elle cette robe blanche?...

— En voile... C'est ma mieux!...

— Et le chapeau?...

— Ah ! ça c'est le chiendent!... sera pas très reluisant, le chapeau!... parce qu'il faut payer très cher pour avoir quelque chose d'à peu près bien... et que, dame!... je peux pas me flanquer une galure de cent francs...

— Vous dites?...

— Un chapeau de cent francs... pardon!...

— Il n'y a pas de quoi!... galure me plait!... C'est le féminin de galurin?...

— Probablement!...

— A la première audition, ça m'avait échappé...

— Fichez-vous de moi, allez!... Vous avez bien raison!...

— Je ne me fiche pas... je m'instruis!... Alors... cette « galure »... comment sera-t-elle?...

— J'ai une paille... Je vais tâcher de trouver des jolis œillets... des œillets naturels à mettre dessus .. C'est la seule fleur qui résiste sans se faner pendant plusieurs heures... Et puis je les adore, les œillets!... surtout les jaunes... mais je ne crois pas que j'en trouverai...

— Vous n'avez guère le temps de chercher ça...

— Non... guère... Faut être prête à deux heures et demie... ma Tante veut qu'on soit là-bas pour trois heures... parce que Isabelle est de l'opération...

— De l'opération?... il y a une opération ?

— Trois, il y a !...

— Aujourd'hui?... malgré la fête?...

— Comment malgré?... Mais puisque c'est ça, la fête !...

— Les opérations?...

— Oui !... C'est un numéro du programme...

— Mais c'est ignoble !...

— Oh !... mon Dieu !... c'est pas que je trouve ça bien appétissant... Mais c'est toujours moins ignoble que les courses de taureaux, pas ?... Et, au moins, c'est utile...

— Enfin, c'est tout de même une drôle d'idée !... il faut le temps de s'y faire !...

— C'est pas une très drôle d'idée si on y réfléchit, étant donné que la matinée du dispensaire devait, au début, n'être qu'un exposé... qu'une sorte de présentation au public du dispensaire en question, des choses qu'on y fait, et de la façon dont on y fait ces choses... Il devait y avoir une leçon du

docteur Docaze à ces dames... ensuite les opérations, la visite des malades... et c'était tout !...

— C'était déjà gentil !...

— Ça n'est que plus tard qu'on a eu l'idée de corser...

— Corser?... Fichtre !...

— Par une partie musicale...

— Je respire !... Eh bien, entre nous soit dit, je crois qu'on a bien fait de l'ajouter, la partie musicale?...

— C'est pas mon avis !... Ah! sapristi non !...

Depuis un instant l'Amoureux de Line semble écouter un bruit qui vient du dehors. Et, tout à coup, il court à la fenêtre.

— Là !... — fait-il bourru — ça devait arriver !...

Il s'élançe dehors et Line le suit, étonnée.

Sur la plage, tout le monde court, et on entend ce brouhaha singulier qui annonce un accident. Pour qui a beaucoup vécu sur les plages, il n'y a pas de doute possible.

Mais Line ne se rend pas compte tout de suite de ce qui s'est passé. Ce n'est qu'en apercevant au loin son amoureux qui enlève rapidement sa jaquette et se jette à l'eau, qu'elle a vaguement conscience d'un malheur.

Le cœur serré, elle se hâte vers un groupe compact qui s'agite au bord de l'eau. Elle entend des cris qui la glacent. C'est la voix de sa tante.

Dans les bras des baigneurs, madame Combresol affolée, se débat en appelant Carmen.

La petite se sent les jambes molles. Monsieur Mouflu, qui accourt vers elle, la reçoit dans ses bras. Alors elle retrouve un peu d'énergie et demande :

— Mais qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu?...

— C'est mademoiselle Carmen... — explique le pauvre Mouflu haletant — Elle s'est baignée seule... et à l'heure où les baigneurs avaient quitté la plage pour déjeuner... et elle a perdu pied... et les

barques, arrivées trop tard, ne peuvent pas l'atteindre... Monsieur Combresol est dans une barque avec deux marins... mais il y a, dit-on, un monsieur qui vient de se jeter à l'eau...

— Oui... — murmure Line désolée — c'est mon amoureux qui s'y est jeté...

— Oh! — fait monsieur Mouflu abasourdi — mais c'est de la folie furieuse !...

Tout Biarritz est maintenant réuni sur la grande plage. Une lorgnette à la main, Monsieur Wolkengrün, qui rentre à l'instant de son excursion, suit le sauvetage avec une attention passionnée.

Line, à bout de forces, a caché sa figure dans ses mains. Elle ne veut plus rien voir et elle répète machinalement :

— Carmen!... Mon Dieu, mon Dieu!... Carmen !...

Elle oublie tous les défauts, toutes les rosseries de sa cousine. Elle donnerait avec bonheur sa vie pour la sauver. Il lui semble qu'elle l'aime en ce moment comme elle

aimerait une sœur, comme elle aime l'oncle Antoine, presque comme elle aime le Colonel et madame de Clécy.

-- Qu'est-ce que c'est, Monsieur, savez-vous, que ce... ce baigneur qui nage?... — demande monsieur Wolkengrün à Moullu.

— Un vieux monsieur qui habite comme nous l'hôtel du Palais...

— C'est particulier!... — murmure l'Allemand — J'ai vu une fois accomplir un sauvetage dans des conditions analogues... et j'aurais juré qu'il n'y avait qu'un homme au monde capable d'une telle audace... et d'une telle adresse...

Et tout à coup, il s'écrie, illuminé :

— Parbleu!... J'avais bien cru le reconnaître l'autre soir!... Ça ne peut être que lui!... Pourvu qu'il rejoigne la barque à présent!... le courant le pousse au large... il va finir par se fatiguer...

— Et Carmen?... — balbutie Line qui n'ose presque plus s'informer de sa cousine.

— Il la tient, Mademoiselle... — répond monsieur Wolkengrün — elle a la tête hors de l'eau... elle n'a pas perdu connaissance... Mais que c'est long, mon Dieu!... Pourvu qu'ils ne coulent pas avant l'arrivée des barques... Les lames sont assez fortes...

— Pauvre monsieur Sennevières!... — balbutie la petite de Clécy dans un sanglot.

Monsieur Wolkengrün boudit.

— Sennevières!... C'est bien lui!... j'en étais sûr!... C'est lui, énergique et fou comme il y a trente ans... Ah!... ils touchent!... Non!... Si!... ils embarquent!... Enfin!...

Le brave Allemand éponge son front qui ruisselle et rassure Line qui maintenant demande, un peu calmée :

— Vous êtes sûr que Carmen n'a pas de mal, dites?... bien sûr?...

— Pas du tout!... Tenez!... Regardez... On la tient debout dans le bateau pour qu'elle fasse des signes à sa mère et à ses sœurs qui sont au bord... Voyez vous-même...

Mais Line ne peut pas tenir la lorgnette que monsieur Wolkengrün lui offre. Elle tremble trop. Comme elle se lève pour aller rejoindre sa tante, l'Allemand demande :

— Est-ce qu'il y a longtemps qu'il est à Biarritz?...

— Qui?... — dit monsieur Mouflu.

— Sennevières d'Avize?...

— Comment dites-vous?... Celui-là s'appelle Sennevières seulement?...

— Comment Sennevières seulement?... mais vous ne savez donc pas qui c'est?...

— Pas du tout!... — murmure monsieur Mouflu que Line, enfin remise de sa terrible peur, vient de lâcher pour courir à la barque qui va atterrir.

— Sennevières d'Avize est un des plus gros capitalistes d'Amérique... et du monde entier d'ailleurs!... Sa fortune était la troisième de New-York au temps où j'apprenais les affaires là-bas...

— C'est un Américain, ce vieux-là?... il n'en a pas l'air!... — dit Mouflu incrédule.

— Non... pas Américain... Français... Il n'est arrivé en Amérique qu'à vingt ans... Mais enfin, Monsieur, vous qui êtes dans les affaires, il est impossible que vous n'ayez pas entendu parler de lui...

— Maintenant que vous me dites ce nom... d'Avize... il me semble, en effet, me souvenir que, quand j'étais jeune, je voyais dans les journaux des récits fabuleux de ses trusts ou de ses découvertes... Mais ça me paraît très lointain...

— Ça l'est effectivement... Il y a au moins quinze ans que Sennevières d'Avize a quitté les affaires et aussi l'Amérique... On n'a plus jamais entendu parler de lui dans les pays qu'il avait agités à son gré pendant des années... Toutefois, je savais qu'il n'était pas mort, parce qu'il a conservé des intérêts dans les sociétés montées par lui là-bas... Il y en a même une qui lui appartient encore tout entière...

— Mâtin!... C'est gentil!...

— Oui... c'est magnifique!... c'est d'ail-

leurs un homme étonnant, d'une force et d'un courage inouïs... Je l'avais vu se jeter, il y a plus de trente ans, dans le port de New-York, pour repêcher un petit mousse noir qui était tombé à l'eau... On l'avait cru perdu... Et la foule l'injuriait à la sortie... On criait : « Faut-il être assez stupide!... pour un nègre!... risquer de se noyer pour un nègre!... » Quand j'ai vu tout à l'heure ce nageur, à moitié habillé, qui filait entre deux eaux, il m'a semblé revoir l'autre, celui du port de New-York... C'était la même puissance, les mêmes longs mouvements, la même façon de tourner autour du noyé pour le prendre par où il faut...

— A propos de noyé... — dit Mouflu — il faut aller dire un mot à Mademoiselle Combresol... à ses parents surtout...

Au bord de l'eau, Carmen très entourée, très pâle, très jolie, raconte son sauvetage.

Elle a eu horriblement peur... mais elle n'a même pas sérieusement bu... Monsieur Sennevières la tenait si adroitement

au-dessus de la vague... et si solidement... sans lui faire mal... Quel nageur!...

— Quelle reconnaissance nous lui avons!... — balbutie monsieur Combresol qui pleure comme un veau — où est-il?... Je ne lui ai pas assez dit tout ce que...

Il se retourne, cherchant des yeux le vieux monsieur qui a disparu.

— Il est à l'hôtel... — dit Line qui s'avance vers le groupe — je viens de l'y accompagner... On le remerciera quand il sera sec...

— Je crois... — dit Mercédès qui rit et pleure à la fois — que c'est Line qui a trouvé ce qu'il y avait de mieux pour remercier son amoureux!...

— Qu'est-ce qu'elle a fait, Mademoiselle Line?... — demande en souriant monsieur Mouflu.

— Elle s'est jetée au cou de monsieur Sennevières — explique la petite madame Chandor — et elle lui a dit : « Ce que je vous aime, vous... C'est rien de le dire!... »

— Dame!... — fait Line encore toute pâle de peur... — c'est vrai que je l'aime bien, le pauvre bonhomme!...

Les petites Allemandes accourent suivies de la grosse madame de Holz, que l'émotion essouffle presque autant que la course, et viennent gentiment complimenter Carmen.

— A propos!... — s'écrie Mouflu à qui la vue des jeunes filles rappelle les révélations de monsieur Wolkengrün — vous ne savez pas qui a sauvé mademoiselle Carmen?...

— Comment — fait monsieur Combressol — mais on se tue à vous dire que c'est l'Amoureux de Line...

Le bon Mouflu se redresse, heureux de l'effet qu'il va produire, et réplique :

— Bon!... Mais savez-vous qui c'est, l'Amoureux de mademoiselle Line?...

— ?

Monsieur Mouflu se recueille un instant pour préparer les explications qu'il va

donner après avoir lancé le nom, qu'il juge être inconnu des baigneurs comme de lui-même, et, d'une voix sonore, il annonce :

— L'Amoureux de mademoiselle Line, c'est Sennevières d'Avize... le...

Mais il n'a pas le temps d'en dire plus long. Monsieur Combresel, dressé soudain du tas de sable où il s'était écroulé au milieu des pelles et des seaux des petits enfants de la plage, lui crie, enrôlé par l'étonnement :

— Sennevières d'Avize, le milliardaire ?...

— Juste !... — répond fièrement le bon Mouflu.

— Un milliardaire ?... Monsieur Sennevières ?... — répète Line abasourdie — Mais c'est une farce !... Qui est-ce qui dit ça ?...

— Moi... — affirme monsieur Wolkengrün.

— Ce vieux miteux !... — ricane le vicomte

de Querqueville — Allons donc !... Jamais de la vie !...

Alain de Stenay louche sur Line et déclare, désagréablement narquois :

— Elle est bien bonne !...

Line a vu son regard soupçonneux. Avec joie, elle gillerait la jolie joue veloutée du jeune homme.

Carmen est rentrée dans sa cabine. Les baigneurs, qui ont cessé de s'occuper d'elle, parlent maintenant de la grande nouvelle.

— Ainsi ce vieux monsieur si effacé, si simple, miteux — comme le disait si bien monsieur de Querqueville... — ce serait un milliardaire américain ?...

— Français..... — rectifie pour la troisième fois monsieur Wolkengrün, — Français... et quant à effacé... il ne m'a pas semblé tel que vous dites tout à l'heure...

L'Allemand est éperdu d'admiration et il conclut :

— Certes, je suis un bon nageur, et je n'ai

que cinquante-cinq ans... Eh bien, je serais incapable de faire ce qu'a fait Sennevières d'Avize qui en a au moins soixante-dix...

— Soixante-douze... — affirme Line — il me l'a dit... Mais êtes-vous bien sûr que mon am....

— Elle allait dire, comme d'habitude, « mon amoureux », mais elle s'arrête gênée et reprend :

— ... que monsieur Sennevières est bien le monsieur si riche que l'on dit !...

Le docteur Docaze accourt plus agité et trépidant que jamais. Il vient d'apprendre l'accident arrivé à mademoiselle Combresol. Il ne peut se consoler de n'avoir pas été là pour lui donner les premiers soins.

Et quand on lui raconte que Carmen a été repêchée par un milliardaire et que ce milliardaire est l'Amoureux de Line, il hausse les épaules et affirme qu'il doit y avoir erreur sur la personne.

— Ce qui est certain... — dit un membre du bureau de bienfaisance que l'accident

a attiré sur la plage — c'est que le chèque qui a été donné pour entendre chanter mademoiselle de Clécy est signé d'un premier nom illisible à peu près, et d'un second qui est très nettement d'Avize... J'en suis sûr !... J'ai eu ce chèque entre les mains...

— C'est épatant !... — balbutie le petit de Jabo — véritablement épatant !... Quand je pense à la façon dont nous l'avons souvent traité, le pauv' vieux !... J'en ai froid dans le dos !...

— Pourquoi ?... — demande Line — plutôt maintenant qu'avant de savoir qui il était ?...

— Mais, Mademoiselle... parce que... parce que...

— Je vous défie de donner une explication acceptable... — dit Line en riant.

La douairière de Laubardemont déclare :

— Quelle belle chose que l'argent, tout de même !...

— Oui !... — opine monsieur Wolkengrün d'un ton convaincu.

— Vous parlez en connaissance de cause, vous Monsieur !... — dit respectueusement le vicomte de Querqueville.

— Moi ?... — fait l'Allemand oubliant la fortune immense dont Horty l'a doté — pourquoi donc ça ?...

— Hum !... — fait doucement l'oncle Antoine pour le rappeler à l'ordre — Hum !... hum !...

Monsieur Wolkengrün, qui se souvient, reprend avec indifférence :

— Ce n'est pas parce que l'on possède soi-même une respectable quantité de millions que l'on peut se rendre compte des sensations que donne la puissance illimitée de l'argent...

— Vous voyez !... — murmure à l'oreille du prince Mongroupoulo la douairière de Laubardemont — vous voyez qu'il avoue lui-même une respectable quantité de millions... Vous auriez le plus grand tort de

vous désintéresser de ces jeunes filles... Je vous ai répété sans cesse que vous faisiez une maladresse en vous acharnant quand même sur ces Combresol qui ne veulent pas de vous...

VIII

Dans le salon de l'hôtel du Palais, l'Amoureux de Line, séché et sans méfiance, a pris sa place accoutumée et lit les journaux du matin en attendant l'heure du déjeuner.

Rien ne lui a révélé que sa personnalité réelle est découverte, et c'est avec un peu d'étonnement qu'il voit Line s'éloigner après avoir fait une courte apparition à la porte du salon.

Presque chaque matin la petite de Clécy vient, elle aussi, regarder les journaux à l'heure où elle doit rencontrer son amou-

reux. C'est leur première causerie de la journée. Lui taquine gentiment la jeune fille, ou lui donne, sous une forme narquoise, des conseils sérieux. Et alors qu'il semblerait qu'elle dût être aujourd'hui plus soucieuse de l'ami qui vient d'exposer sa vie pour repêcher quelqu'un de sa famille, Line paraît au contraire se dérober.

Dès que la petite de Clécy a disparu, la douairière de Laubardemont entre furtivement dans la grande pièce. Elle y flâne un instant, regardant par la fenêtre ou ayant l'air de chercher un journal qu'elle ne trouve pas. Et, paraissant s'apercevoir tout à coup de la présence du vieux monsieur, elle s'avance vers lui, larmoyante et fébrile.

— Ah !... Monsieur !... Quelle joie de vous retrouver là !... à votre place habituelle... après la terrible alerte de tout à l'heure !... Ah !... Vous avez fait bien peur à tous vos amis !...

— Mes amis... — interroge l'Amoureux

de Line, glacial et stupéfait — ai-je donc des amis à Biarritz?... Eh bien, là, vrai !... je ne m'en serais pas douté !...

— Parce que vous ne prenez peut-être pas la peine de regarder autour de vous?... Je sais des gens que la discrétion seule empêche de vous témoigner, comme ils le voudraient, l'affection que vous avez su leur inspirer...

— Ah ça !... Qu'est-ce donc qu'il lui prend?... — se demande monsieur Sennevières.

Il est « tué » de cette amabilité qui lui semble étrange et tardive. A la place restée vide sur le divan à côté de lui, la douairière s'est introduite avec peine. Et maintenant elle y déferle comme une vague et parle — sans d'ailleurs paraître savoir ce qu'elle dit — du bien que l'on peut faire avec une grande fortune... de relèvement social... de sauvetage moral... et caetera... et caetera...

Et le vieux monsieur l'écoute bouche bée, se demandant à qui elle en a. Sa sur-

prise est d'autant plus grande qu'il sent bien que la douairière n'a pas encore dit tout ce qu'elle veut dire. Elle tourne — comme on dit vulgairement — autour du pot. A la fin elle se penche et murmure, presque à l'oreille de son voisin :

— Je voudrais, si j'osais, si je ne pensais pas vous donner de moi une idée fausse, vous...

Mais monsieur Combresol l'interrompt sans penser à mal. Il s'élançe vers l'Amoureux de Line et le remercie, avec des yeux encore humides et un pauvre visage encore chaviré, du service énorme qu'il vient de lui rendre. Il répète, en serrant, à les briser, les mains du vieillard :

— Carmen était perdue!... Elle nous le dit bien!... Et il paraît que vous lui aviez prédit plusieurs fois ce qui lui est arrivé...

— Exactement!... et il n'était pas besoin pour ça d'être sorcier... Elle s'entêtait à nager... si on peut appeler ça nager... en allant vers le large, au lieu de longer la

plage... Fatalement elle devait un jour ou l'autre se faire emmener.....

L'heure du déjeuner est venue. Assis à sa petite table près de la fenêtre, l'Amoureux de Line s'aperçoit qu'on le regarde avec une curiosité intense qu'il n'attribue qu'au sauvetage de tout à l'heure. On se le montre, on chuchote. Il est prodigieusement agacé de ce succès. Et quand Carmen, qui arrive en retard de quelques minutes, vient à lui au lieu d'aller s'asseoir à la table où l'attend sa famille encore bouleversée, cela devient du délire. Tous les déjeuneurs, contournés sur leurs chaises, s'efforcent d'apercevoir les effusions qu'ils prévoient entre la jeune fille et le milliardaire.

Carmen est vraiment superbe. Elle s'avance, haute et droite, à petits pas serrés, gênée par le long corset qui entrave le mouvement de ses jambes. Une sorte d'étui de crépon bleu, d'une extrême minceur, recouvre ce corset et en dessine im-

placablement les détails. On aperçoit dans le dos la ligne où cette armature commence et, un peu au-dessus des genoux, celle où elle finit. Les beaux cheveux noirs, non pas seulement ondulés, mais calamistrés en rouleaux serrés avec une désespérante régularité, s'échafaudent sous un gigantesque et terrible chapeau dit « de style », en réalité sauvage mélange de plusieurs styles isolément défigurés.

Mais la jeune fille est si éclatante de sève, de force et de fraîcheur, qu'en dépit de tant d'efforts combinés pour s'enlaidir, elle demeure belle quand même. Et monsieur Sennevières, qui la regarde, se dit que c'eût été vraiment dommage de laisser cette jolie créature mourir bêtement tout à l'heure.

En voyant approcher Carmen, il s'est levé et s'apprête à lui tendre la main, mais elle ne lui en laisse pas le temps. Répétant le joli geste de sa petite cousine, elle entoure de ses beaux bras le cou de l'Amou-

reux de Line, et l'embrasse en répétant, vraiment gentille et émue :

— Que vous êtes bon, Monsieur!... et que je vous remercie de m'avoir repêchée!...

— Il n'y a pas de quoi!... vraiment, il n'y a pas de quoi!... — bafouille niaisement le pauvre homme sans même avoir conscience qu'il parle, uniquement occupé à se répéter, à part lui :

— Ce que ça doit être ridicule, cette scène de reconnaissance au restaurant!... C'est idiot!... Cette petite manque de tact!...

Il en veut à la jeune fille et pourtant il la devine sincère. Et c'est avec une indulgente brusquerie qu'il lève les épaules lorsqu'elle lui dit, en s'en allant enfin :

— Mais je ne veux pas vous empêcher de déjeuner!...

Sans prendre garde au murmure admiratif qui suit son passage au milieu des tables à travers lesquelles elle se faufile, Carmen cherche Alain de Stenay. Elle

espérait un peu le trouver à la table de ses parents, car en passant à côté de monsieur d'Horty, elle a vu que son neveu ne déjeunait pas avec lui. Mais Alain n'est pas avec les Combresol. Et ce n'est qu'après qu'elle s'est assise qu'elle demande, d'un air qu'elle s'efforce de rendre détaché :

— Est-ce que quelqu'un a vu monsieur de Stenay?... Je ne l'ai pas aperçu depuis ma noyade manquée!...

— Je te conseille de plaisanter d'un pareil accident!... — dit madame Combresol avec un peu d'aigreur.

Maintenant que Carmen est là devant elle, ruisselante de vie et de santé, et mangeant d'un appétit magnifique, la mère oublie le péril qu'a couru sa fille préférée, pour ne se souvenir que des horribles minutes que ce péril lui a fait passer.

— On dirait que tu m'en veux, m'man?...
— observe la jeune fille étonnée — C'est pas exprès que j'ai manqué me noyer, va!...
C'est pas agréable du tout!...

— Pauv' Carmen!... — dit Line apitoyée.
— C'est vrai, ma Tante, que vous avez l'air de lui parler « fâché »...

Jamais la petite de Clécy n'a compris comme ce matin que, si elle aperçoit nettement les défauts et les ridicules de ses cousines, ça ne l'empêche pas de les aimer tendrement.

Carmen, qui suit toujours son idée, murmure d'un air distrait, avec la même indifférence affectée :

— Je ne pense pas qu'il oublie qu'il est un des commissaires de notre fête du dispensaire, monsieur de Stenay?...

Line, qui devine ce qui se passe dans le cœur de Carmen et qui, en même temps, constate pour la première fois que la jeune fille a un cœur, juge qu'il ne faut pas la laisser se perdre en désespoirs vains et qu'il vaut mieux frapper tout de suite un grand coup. Et elle répond, en affectant, elle aussi, une complète indifférence :

— Pas de danger que Lady Salykok le lui laisse oublier...

Comme le regard de Carmen semble interroger, Mercédès indique assez irrespectueusement du doigt le fond de la salle et conclut :

— Il déjeune là-bas avec la vieille?... T'as donc pas vu?...

Tant que Lady Salykok n'a été qu'une aimable compagne de leurs plaisirs, sans plus, les petites Combresol ont paru « gober » très fort sa beauté un peu démodée et sa très élégante maigreur. Mais depuis qu'elle semble se mettre sur les rangs pour plaire, elle aussi, pour le bon motif, et qu'elle fait mine de leur chiper des flirts qui pourraient être sérieux, l'Anglaise est devenue « la vieille ».

Brusquement Carmen s'est retournée, aussi complètement que le lui permet un harnachement peu favorable aux rapides évolutions, et en apercevant Alain attablé avec Lady Salykok à l'extrémité de la

grande salle, elle a rougi très fort. Mais c'est d'un ton détaché qu'elle répond, en revenant à sa côtelette un instant abandonnée :

— Tiens !... oui !... J'étais passée auprès d'eux sans les voir !...

Elle trouve fort à son gré ce trop joli garçon élégant et bien né. Elle s'était dit que, sans nul doute, il conviendrait à ses parents comme à elle. Et, depuis l'arrivée d'Alain, elle s'était fourré dans la tête qu'elle l'épouserait.

Le soir du bal quand ils ont dansé ensemble, et chaque fois qu'au cotillon il parvenait à faire avec elle un tour de valse, le comte de Stenay lui a dit et fait entendre qui la trouvait, lui aussi, tout à fait à son gré.

Il avait, c'est vrai, dansé avec l'Anglaise, mais elle était la conductrice du cotillon et, comme telle, devait choisir son danseur. Il était presque impossible de se dérober à un choix aussi flatteur, quitte à blaguer ensuite la vieille danseuse, et le jeune homme ne s'en était pas privé.

Depuis cela, chaque fois qu'il rencontrait Carmen en l'absence de l'Anglaise, Aïain se montrait discrètement tendre et prudemment emballé. Mais dès qu'elle paraissait, il abandonnait la jeune fille pour s'atteler à la vieille femme. Et la veille, mademoiselle Combresol, bien obligée à la fin d'apercevoir ces changements d'attitude, avait demandé à la petite madame Chandor :

— Croyez-vous qu'elle soit très riche, Lady Salykok?...

— Je ne crois pas... je suis sûre que oui...

— Et vous la connaissez beaucoup?...

— Beaucoup et depuis très longtemps!... Du reste, vous la connaîtrez bientôt plus que moi...

— Pourquoi?...

— Mais parce que je présume qu'elle va finir par épouser votre beau cousin...

Carmen attendait presque cette réponse qui, tout de même, l'avait bouleversée. Mais

elle s'était contentée de rectifier un seul point :

— Alain de Stenay n'est pas mon cousin !... — avait-elle dit sèchement.

Et comme la jeune femme s'étonnait, elle avait expliqué :

— Pas du tout !... C'est le neveu de l'oncle de ma cousine, mais il ne m'est rien de rien !...

Puis, revenant à ce qui lui tenait au cœur :

— S'il épousait Lady Salykok, ça ne ne serait pas un ménage très assorti...

— Bast !... L'argent assortit tout !... — a répliqué avec amertume la jeune femme qui se remariait volontiers, mais qui sait bien que son joli minois chiffonné ne lui est pas, dans ce cas, d'un grand secours.

Le déjeuner touche à sa fin. Déjà Mercédès, Isabelle et Line sont sorties de table afin d'aller s'habiller pour la fête du dispensaire. Lady Salykok se lève aussi. Carmen, qui est toute prête, demeure entre son père et sa mère qui la regardent, encore

bouleversés de l'horrible peur qu'elle leur a faite le matin.

Alors Alain de Stenay, demeuré seul, se décide à quitter la table abandonnée par l'Anglaise, et s'en vient d'un pas nonchalant vers les Combresol.

— Vous nous avez fait ce matin une belle peur, mademoiselle!... — dit-il à Carmen qui répond, d'un air indifférent et las :

— Ah!... vous avez su ça!...

— Je l'ai même vu!...

— Vraiment!... Vous étiez là?...

— Mais oui, Mademoiselle... J'ai eu le grand bonheur de vous voir sortir saine et sauve de la barque et d'être un des premiers à vous féliciter... Vous ne vous en souvenez pas... C'est tout naturel...

— Oui, n'est-ce pas?... Dans ces moments-là, on ne voit personne sauf les parents... ou les gens qui vous intéressent...

Monsieur et madame Combresol regardent avec étonnement leur fille. Pourquoi donc répond-elle ainsi par une imper-

tinence à la phrase polie du jeune homme ? A eux non plus il ne déplairait pas d'avoir ce beau garçon pour gendre. Et ils ne comprennent pas dans quel but Carmen, à laquelle il semble plaire, prend ainsi plaisir à le décourager.

Après un mot banal sur la fête de tout à l'heure, Alain quitte les Combresol et s'en va rejoindre son oncle qui achève paisiblement de déjeuner en lisant *Le Gaulois*.

Mais comme il s'installe sans méfiance, monsieur d'Horty lui dit brusquement :

— Alors, ça y est !... Voilà maintenant que tu t'es fait le cavalier servant de cette vieille folle !...

— Oh !... vieille !...

— Oui !... vieille même pour moi qui suis un vieux !... Une femme de cinquante ans est une vieille femme !... Et je ne verrais, d'ailleurs, aucun inconvénient à ce que tu entoures de soin sa vieillesse, si on ne racontait pas autour de moi que tu vas l'épouser...

— Mon Dieu, mon Oncle, je vous avoue...
— dit Alain après avoir regardé autour de lui pour voir si quelque déjeuneur attardé ne peut pas entendre la conversation — que, d'abord, je n'imaginai pas que lady Salykok pût avoir l'âge que vous lui donnez...

— Qu'elle a...

— Soit, qu'elle a... Que, ensuite, j'ai goûté très fort sa grande distinction et son élégance parfaite... et que je me suis laissé emballer bêtement... Qu'est-ce que vous dites?...

— Rien!... Continue donc, mon garçon!... Tu m'intéresses infiniment...

— Sans que je comprenne nettement comment ça s'est fait, je n'ai plus guère aperçu qu'elle... elle m'a... Comment dire?... elle m'a plu.... je ne vois pas d'autre mot pour préciser ma pensée... Elle m'a plu au point que j'ai envisagé l'idée du mariage... idée qui, jusqu'ici, ne m'était jamais nettement venue...

— Tu as parlé de cette... idée à ton Anglaise...

— Oui mon Oncle !... C'est-à-dire, c'est elle qui, la première, m'a parlé, de l'épouser...

— Parce qu'elle avait la quasi certitude que tu accepterais...

— Pardon... je n'ai pas accepté...

— Je le pense bien, pardi !... Tu la fais attendre... tu la laisses mijoter dans son jus pour qu'elle ne se refroidisse pas... C'est un procédé connu !... Et quand elle sera à point, tu te feras épouser... C'est du propre !...

— Je ne suis pas le premier qui épouserait une femme plus âgée que lui...

— Non... évidemment !... Tu ne seras pas non plus le dernier... Mais, tout de même, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de jeunes gens, nés comme tu l'es et élevés comme tu l'as été, qui soient capables d'une action aussi laide...

— Mais, en vérité, mon Oncle...

— Tais-toi !... C'est moi qui t'ai fait venir ici et qui suis en quelque sorte cause de ce qui arrive... Alors, tu peux juger de la grandeur de mon embêtement !... J'ai eu la malencontreuse pensée de t'appeler à Biarritz, parce que j'avais comme une vague idée que quelque chose allait se produire dans la vie de Line et que je voulais t'engager... ce que j'ai fait... à réfléchir une dernière fois avant de laisser échapper le bonheur qui passait à côté de toi...

— Line a bien senti aussi que ça n'était pas une chose à faire.....

— Line est le bon sens même... heureusement !... Et elle a su éviter un monsieur de ta sorte, alors que moi, je voulais... Je ne me pardonnerai jamais, à présent que je te connais, d'avoir eu la pensée de te la donner...

— Permettez !...

— Je ne permets pas !... Tu es ici depuis cinq jours... six peut-être... Tu y as trouvé cette vieille folle qui fait partie de la

légende de Biarritz où elle vient depuis des années, en quête du mari de ses rêves, exhiber ses os et dépenser son argent... Dès le premier instant elle t'a reluqué... Je l'ai bien vu, mais je m'en suis amusé comme les autres, parce que l'idée ne me venait même pas qu'il pût y avoir là un danger... Elle t'a fait savoir sa... disons sa sympathie..... en te choisissant pour conduire avec elle le cotillon...

— Et, dès ce moment-là, je l'ai trouvée charmante !...

— Ça n'est pas vrai !... Tu la trouvais peut-être élégante et chic, ce qu'elle est !... Mais tu la trouvais si peu « possible » à ce moment-là, que tu étais gêné de danser avec elle sous les yeux de cette foule qui goguenardait... gentiment, je le veux bien, mais enfin qui goguenardait tout de même... Je te voyais mal à l'aise... Tu avais presque invité cette jolie Carmen qui a, c'est facile à voir, un béguin pour toi, et qui, si elle est pourrie de défauts... les défauts de presque

toutes les jeunes filles de maintenant... a, du moins, une beauté qui fait passer sur la grosseur de sa dot... attendu qu'on épouserait une jolie fille comme ça sans un sou...

— Mon Oncle, avant de me juger aussi sévèrement, écoutez-moi?... Ce sentiment de malaise que j'éprouvais... et que vous avez remarqué... je ne l'éprouvais pas de ce fait que je dansais avec Lady Salykok, mais bien de ce que je me sentais envié de tous ces gens à qui je volais ce qu'ils considéraient comme leur dû...

— Pas du tout!... Tu avais conscience d'être grotesque... et tu l'étais d'ailleurs!... Mais tu savais que tu pouvais, en prenant ton parti en brave, faire tomber dans ta poche cinq cents beaux mille francs de rente... ou plus...

— Je le savais si peu, que si, à cette heure, mon mariage avec une femme que...

— Que tu aimes!... Dis-le donc, va!... Rien ne m'étonnera de toi!...

— Je vous répète, mon Oncle, que Lady

Salykok me plaît, me plaît infiniment... me plaît plus qu'aucune autre femme que j'aie jamais rencontrée.... Mais si je n'ai pas encore formellement accepté sa main, c'est que, quand je lui avais dit oui... ou presque... j'ignorais qu'elle fût riche...

— Tu mens, mon garçon!...

— Mon Oncle!...

— Et tu mens d'autant plus bêtement que c'est à moi que tu fais ce mensonge... car c'est précisément moi qui t'ai renseigné, sans y penser, sur la fortune de ta future femme... Qui!... parfaitement!... moi!... Tu m'as demandé : « Qui est cette dame mûre et chic?... » et je t'ai répondu : « C'est Lady Salykok, un des piliers de Biarritz »... Tu as répliqué : « Ça n'est pas un gros pilier »... et je t'ai alors dit : « Il n'est pas gros, mais il a plus de cinq cent mille francs de rente... »

— Je ne me souviens pas que vous m'avez dit ça...

— Finissons!... Voici cinquante louis...

C'est la dernière chose que tu recevras de moi... Tu vas quitter l'hôtel, ou, du moins, t'arranger pour ne plus me rencontrer, j'entends nez à nez..... pendant mon séjour ici... Ce sera court d'ailleurs!... J'attends Clécy ce soir ou demain... Il vient chercher Line et passera à Biarritz au plus une semaine... Je m'en irai en même temps que lui...

— Mon Oncle... je vous en prie...

— Renonces-tu à ce mariage infâme?...

— Mais je ne peux pas, pour votre bon plaisir, manquer ma vie!...

— Alors, ouste!... File!... Tu as compris?...

Pas une fois l'oncle Antoine n'a élevé la voix non plus qu'Alain. Mais Carmen, qui de loin les observe, comprend que quelque chose de grave s'agite entre eux. Monsieur Combresol, lui aussi, flaire quelque chose d'anormal. Et quand Alain quitte la table de son oncle et sort, en faisant un détour pour éviter de passer près d'eux, il

dit à demi-voix, inquiet d'il ne sait quoi, en regardant sa fille :

— Il m'a l'air d'y avoir du grabuge là-bas?...

— Oui... peut-être!... — répond Carmen qui a envie de pleurer.

Devant le dispensaire — qui est situé très loin, dans l'Avenue de la Négrresse — les autos, les fiacres et les équipages les plus divers, stationnent en rangs serrés.

Trompant l'attente du docteur Docaze, qui pensait que l'on viendrait surtout pour la partie musicale de la fête, c'est la partie médicale surtout que les « belles mondaines » veulent voir. Dès deux heures la salle des opérations est comble. On s'écrase, on se presse pour bien « tout voir ». On craint de perdre quelque répugnant détail.

Sur une sorte d'estrade, où le Docteur,

en blouse blanche, attend ses malades, Isabelle Combresol va et vient plus jolie que jamais, mais moins imperturbablement rayonnante que de coutume. Sa belle robe de mousseline de soie « banane » est recouverte par la longue blouse blanche des infirmières. Sur ses cheveux noirs, trop bien coiffés, un tout petit bonnet de lingerie pose son papillon blanc.

— Vous êtes pâle, Mademoiselle!... observe le docteur inquiet et empressé — Vous ne souffrez pas?...

— Non... pas du tout!... C'est cette peur que j'ai eue ce matin...

— La sœur de Mademoiselle Isabelle Combresol a failli se noyer... — explique le docteur Docaze au chirurgien venu de Bayonne pour faire les opérations — Nous avons eu tous une épouvantable secousse... et, naturellement, mademoiselle plus qu'aucun de nous....

Le chirurgien, un bon gros garçon court et réjoui, un peu fruste, regarde Isabelle

avec un plaisir qu'il ne cherche pas à dissimuler. Au contraire, le médecin de Biarritz, qui doit donner le chloroforme, ose à peine lever les yeux sur la jeune fille dont la beauté le remplit d'admiration.

C'est un très jeune homme récemment établi dans le pays. Sa clientèle n'est composée encore que de paysans et d'ouvriers. Jamais il n'a vu de près une femme telle que mademoiselle Combresol. Depuis qu'il est là, il s'applique à saisir les courts instants où il croit n'être aperçu ni du docteur Docaze, ni du chirurgien, ni surtout d'Isabelle, pour loucher furtivement sur cette épatante infirmière.

— La Sœur est là?... — demande tout à coup le chirurgien.

— Il n'y a pas de Sœur..... — répond avec un peu d'embarras le docteur Docaze

— Mademoiselle Combresol n'en a pas voulu...

— Ah!... — fait brièvement le chirurgien. Et pensant que c'est en tant que reli-

gieuse que la jeune fille a refusé le concours d'une Sœur, il questionne :

— Bon !... mais l'infirmière ?... Vous l'avez là ?...

— Il n'y a pas d'autre infirmière que moi !... — dit Isabelle piquée — Je sais fort bien ce qu'il faut faire... Je suis allée vous voir opérer, Docteur...

— C'est précisément parce que je me souviens vous avoir vue récemment à ma clinique, Mademoiselle, que je me permets de réclamer quelqu'un qui puisse aider sérieusement si besoin en est... Il est peu probable que besoin en soit, mais encore faut-il tout prévoir...

— Nous n'avons personne... — explique le docteur Docaze — Ce sont ces dames qui assurent habituellement le service du dispensaire... alors...

— Comme vous voudrez, Docteur !... — consent le chirurgien mécontent — Ce sera à la grâce de Dieu !...

Et entre ses dents il achève :

— Et à vos risques et périls !...

— On s'arrangera bien à nous trois... — hasarde le petit jeune médecin, qui ne comprend pas qu'en insistant pour avoir la sœur ou l'infirmière qu'elle refuse, on ait le courage de vexer une aussi belle demoiselle que celle-là.

— On s'arrangera si ça va tout seul... — grogne le chirurgien qui, décidément, n'est pas mondain pour deux sous — mais si nous avons quelque accroc.....

Depuis un moment, un léger murmure d'impatience court dans la salle.

— Il faut nous décider à commencer... — murmure le Docteur Docaze, qui a vaguement le trac en dépit de son étonnant aplomb — Nos gens sont-ils là...?

— N'y a que le panaris d'arrivé !... — répond le jeune médecin du cru avec un terrible accent.

Mais comme on va introduire le patient :

— Faut pas commencer par lui !... — conseille tout bas le petit docteur — un

panaris, c'est pas assez reluisant pour du monde comme ça !...

Le fait est que cette foule multicolore et empanachée qui grouille là, tout près de lui, impressionne terriblement le jeune Landais échoué à Biarritz. Cette houle de chapeaux, qui ondule sous ses yeux, lui donne un tantinet mal au cœur. Avec ça, il a déjeuné trop vite d'un morceau de veau trop gras, qui descend lentement dans son estomac contracté. Ce qu'il donnerait pour que la séance soit finie ! Pour cela, il revient prudemment sur le conseil qu'il donnait tout à l'heure, et propose d'une voix timide :

— Après ça... si les autres malades ne viennent pas... faut peut-être tout de même marcher avec le panaris...

— Papa est allé avec l'auto chercher le camionneur et le marin... — explique Isabelle — mais le docteur a raison... il vaut mieux marcher avec le panaris... On a déjà beaucoup trop attendu..... Ça va être raté !...

— Qu'est-ce qui va être raté ? .. — demande, inquiet, le chirurgien qui n'a pas compris.

L'homme de peine de l'hôtel de l'Europe est bientôt introduit par Isabelle, sur laquelle il jette, lui aussi, des regards d'admiration. C'est un Normand, qui commence par déclarer qu'il ne veut pas être endormi.

— On ne va pas vous endormir... — explique le docteur Docaze — mais vous faire une piqûre seulement.

— De *quoué*, une piqûre?... — crie l'homme, qui écarte les médecins avant même qu'ils aient cherché à le toucher — J'veux point d'*chlaurau/furme* que j'veus dis!...

— Mais il n'est pas question de chloroforme... c'est une piqûre de cocaïne qu'on va vous faire... pour que vous ne sentiez rien...

— M'en f... d'sentir qué'qu'chose!... Croyez-vous qu'dans c'moment ici je n'sente point?... j'*arlerais* si que j'm'écoutais...

mais j'suis point pleignard... Allez-y!...

— Donnez?... — dit le docteur qui s'avance la seringue à la main — je vais...

— Quoi qu'c'est core c't'outil-là?... C'est-y pour la piqûre que je n'veux point... Allez-y sans *histouères*, allez!... j'suis point tendre!...

Et promenant sur Isabelle un regard en coulisse, il conclut :

— C'que j'préfère, c'est qu'la d'moiselle a'm'tienne mon *douégt*...

On rit dans la salle. Le chirurgien commence à être visiblement impatienté.

— Assez!... — commande-t-il — on va l'ouvrir sans piqûre!... Nous n'allons pas discuter là indéfiniment!....

Le jeune médecin s'empare de la main de l'homme et Isabelle de son poignet. Le docteur Docaze regarde, inutile et important.

Rapidement, le chirurgien fend le panaris et le presse, tandis que le Normand pousse des hurlements si effroyables que

les trois médecins en sont eux-mêmes terrifiés. Quant à Isabelle, elle est devenue verdâtre et elle a lâché précipitamment le poignet, sur lequel coulent d'innombrables choses, cependant que l'homme de peine continue à rugir d'une façon vraiment surprenante, sans qu'il soit possible de l'arrêter. Quelques personnes effarées sortent précipitamment.

— Jamais, depuis que j'exerce... — murmure le jeune médecin ahuri — je n'ai vu de brute pareille à ça!...

Ces imprudentes paroles font ce que les plus douces exhortations n'avaient pu obtenir. L'homme, subitement, cesse de crier, et se met à invectiver les opérateurs.

— Une brute!... C'est *moué* qu'on traite d'brute!... *moué*?... Bé, *quoué* donc qu'vous êtes, alors, vous?... qu'vous m' rendez un *douégt* en lambeaux qui pourra p't'êt' point me *r'servi*?... Une brute!... Ah! malheur *ed moué*!...

— Il faudrait l'emmener d'ici... — propose à demi-voix le chirurgien — Vous avez bien une autre pièce?...

— Oui... — murmure le docteur Docaze effaré — mais elle est pleine de monde!... il y a ces dames qui vont chanter et danser... les accompagnateurs... un poète...

Le chirurgien pince les lèvres et s'applique à panser le doigt. Il faudrait le presser encore auparavant, mais il ne va sapristi pas s'exposer à réentendre les cris de tout à l'heure.

— Et le borbillonnage?... — observe naïvement le petit médecin qui ne devine pas pourquoi l'opération ne s'accomplit pas selon les rites.

— Imbécile!... — murmure Docaze entre ses dents.

Le petit Landais redresse le nez. Mais, à ce moment, une porte s'ouvre derrière les médecins et un chasseur de l'hôtel du Palais annonce d'une voix de stentor :

— Adéloïde est là!...

Ce nom excite une intense curiosité dans la salle. Le docteur Docaze demeure stupide et lance au chirurgien des regards navrés.

Mais le petit médecin a tout de suite compris que c'est un client à lui qui est là. C'est le marin qui a des adenoïdes et qu'il a découvert, ainsi que le camionneur. Et, tout en allant chercher le patient tant attendu, il se dit qu'il a eu tort de se laisser aller tout à l'heure à appeler brute le panaris. C'est un client de fichu.

Le marin, un batelier du Port-Vieux, s'avance, l'air méfiant, son bonnet de laine à la main. Quand il aperçoit la table d'opération et le fauteuil dans lequel on veut d'abord le faire asseoir, il déclare :

— Ben, non !... j'aime mieux m'en aller !... Je ne suis pas décidé...

— Voyons, mon ami, voyons !... — insiste aimablement le docteur Docaze — il faut vous faire une raison... Vous serez si heureux de ne plus souffrir !...

— C'est pas que je souffre... — explique l'homme — j'étouffe qu'é'qu'fois... mais pas aujourd'hui justement... Et puis... y a trop de monde qui grouille partout autour... J'ai qu'à faire qu'tout c'monde-là vienne regarder m'faire du mal...

— Mais puisque c'est justement ça qui est convenu... — veut expliquer le petit médecin — puisque c'est parce qu'on veut la faire aujourd'hui qu'on vous la fait pour rien, l'opération?...

— Pchttt!!... — fait le docteur Docaze qui trouve inutile d'expliquer trop haut les motifs déterminants — Pchttt!!... S'il ne veut pas, on va le laisser partir, voilà tout!...

— Partir?... Quand tout ce monde attend... — proteste Isabelle — quelle avanie!...

— Montrez-nous seulement où vous souffrez?... — reprend Docaze qui s'approche sournoisement, un mouchoir imbibé de chloroforme à la main — respirez ça... respirez fortement, et dites ensuite si ça vous fait mal?... et où?...

A deux ou trois reprises, l'homme respire tant qu'il peut. Puis, il cherche à repousser le mouchoir que le docteur lui appuie maintenant sur le nez. Et, peu à peu, ses gestes s'amollissent, il cesse de lutter et ronfle éperdument, de ce ronflement spécial des gens chloroformés.

— Ouf!... — murmure le petit médecin.

— De la vaseline sur le nez!... ne le brûlez pas, sacrebleu!... — dit le chirurgien qui regrette de s'être laissé fourrer dans cette histoire ridicule.

— Venez donner le chloroforme à ma place... — dit le docteur Docaze au petit médecin — il faut que j'aide à l'opération...

— Et moi, qu'est-ce que je fais?... — demande Isabelle.

— Rien, mademoiselle, rien!... — supplie le chirurgien — Regardez!...

Et après un silence il ajoute :

— Si vous voulez?...

Il y a un petit remue-ménage. Le chirur-

gien choisit ses instruments. Le docteur Docaze les place. Isabelle les regarde. Alors, le jeune médecin, qui n'est plus gêné par les yeux qu'il redoutait de rencontrer fixés sur lui chaque fois qu'il regardait Isabelle, s'en donne maintenant à cœur joie. Il contemple la jeune fille. Il ne pense plus qu'à ça. Personne ne s'occupe de lui. Il est bien tranquille. Et il continue à bouchonner machinalement le nez du batelier avec le tampon de chloroforme, sans plus s'occuper de regarder quelle tête il a.

Mais un bruit singulier, une sorte de râle, a succédé, sans que personne y ait pris garde, au ronflement de l'homme endormi.

— La langue!... — crie tout à coup le chirurgien — vous ne voyez pas qu'il avale sa langue?...

Il s'est jeté sur le mouchoir qu'il a retiré. Il introduit ses doigts dans la bouche du patient et tire. Le malade paraît d'ailleurs être assez mal en point.

— Enlevez-le!... — commande le chirurgien — on ne peut pas donner un tel spectacle... Allons, dépêchons!...

Des hommes sont appelés qui, en hâte, enlèvent le marin et l'emportent dans la salle où attendent les musiciens, l'homme au panaris, et le camionneur à qui l'on doit, tout à l'heure, couper les amygdales.

— Amenez le dernier malade!... — dit avec autorité le chirurgien.

Le jeune médecin sort et ne revient pas.

Très embêté, le chirurgien attend, flanqué du docteur Docaze et d'Isabelle. Rien ne paraît. Enfin, le petit médecin montre un visage allongé.

— Eh bien?... — interroge le chirurgien — et le troisième malade?... Est-ce qu'il n'est pas là?...

— Si... — répond le jeune homme d'un air piteux — il est là... Mais il ne veut pas venir!...

— Comment ça?...

— Dame ! non !... Je ne sais pas ce que le panaris lui a raconté... et puis, il a vu rapporter l'autre... Alors il ne veut rien savoir...

— On ne le décidera pas ?... — demande le docteur Docaze — vous croyez ?...

— Jamais !...

Les docteurs se regardent. La partie médicale de la fête est ratée, ça ne fait pas question.

Un brouhaha se produit dans la salle. Qu'est-ce qu'il va encore arriver ?... pense Docaze anéanti. Mais ce n'est rien !... C'est-à-dire, si !... C'est l'Amoureux de Line qui se fait tout petit pour passer à travers les chaises et gagner sa place qui est au bout opposé à l'entrée.

Alors, une lumineuse idée vient au docteur. Comme il est précisément en train de remercier les gens de la ville et les baigneurs de leur généreux concours, il se tourne soudain vers le petit vieux qui glisse

vers son fauteuil comme une souris vers son trou, et s'écrie :

— Et je tiens aussi à remercier publiquement, d'avoir daigné assister à cette fête, celui dont la perspicacité a découvert la grande artiste qu'est mademoiselle de Clécy... Celui dont le courage a sauvé d'une horrible mort une des plus belles et des plus aimées baigneuses de notre plage..... Celui dont les décisions financières pesaient jadis sur la fortune du monde..... Celui enfin qui, après une vie de labeur et de gigantesques travaux, a fait à notre Cité l'honneur insigne de venir se reposer dans son sein !...

Totalement abruti, l'Amoureux de Line se tasse dans son fauteuil. Comment cet idiot de médecin sait-il qui il est?... Qui donc a trahi son incognito?... Et, peu à peu, il se rend compte que l'extraordinaire curiosité qui accueillait ce matin son entrée dans la salle à manger s'adressait, non pas à l'auteur du sauvetage, mais

bien plutôt au possesseur de beaucoup d'argent. Il se souvient aussi des allusions de la Douairière qui, tandis qu'il la croyait en train de devenir gâteuse, était simplement disposée à le taper pour elle ou pour un de ses nombreux clients. Enfin il comprend pourquoi, depuis le matin, la petite Line, qui s'était montrée d'abord si gentiment reconnaissante, l'évite avec tant de soin.

En ce moment tous les visages sont tournés vers lui, curieux et déçus. Sauf les habitants de l'hôtel du Palais et les baigneurs qui assistaient à la noyade de Carmen, personne à Biarritz ne connaissait de vue Monsieur Sennevières. Peu de gens même se souvenaient tout d'abord de ce Sennevières d'Avize, qui jadis figurait au tableau des fortunes américaines, à côté des rois du blé, du pétrole ou du diamant, et qui est oublié à peu près aujourd'hui. On le cite encore parfois, à propos d'un trust ou d'un coup de fortune fabuleux, mais la généra-

tion actuelle ne le connaît plus guère.

En apprenant qu'ils ont dans leur ville le milliardaire qui a donné, le jour du bal des pauvres, le chèque de vingt-cinq mille francs, les Biarrots ont été ravis. Mais maintenant les quelques-uns qui aperçoivent ce milliardaire sont plutôt désappointés.

Et l'Amoureux de Line se dit, embêté et amusé à la fois.

— Evidemment ma tête ne les éblouit pas!... Mais comment diable a-t-on su qui je suis?...

La bonne figure souriante de Monsieur Wolkengrün, qui se tourne avec obstination vers lui, ne lui rappelle absolument rien. Et il se dit, perplexe :

— Si je connaissais l'animal qui m'a joué le tour de me dénoncer, au moins?...

Sur l'estrade où, tout à l'heure, avait lieu la singulière « leçon » des médecins, la petite Madame Chandor trémousse à présent sa gentille personne joliment

pomponnée. Elle danse sans souplesse, gainée dans un long corset, la danse qui exige le plus de liberté des hanches. C'est amorphe et drôlet.

Line paraît ensuite et on l'acclame de confiance. Toute fine dans la robe de voile blanc qui drape ses plis légers autour de son corps flexible, la jeune fille s'assoit au piano. Et c'est dans la salle un premier étonnement.

— Comment !... Elle s'accompagne elle-même !... Ça n'a pas d'œil !...

Line n'a pas apporté de musique. Elle chante par cœur les deux choses marquées au programme. *Les gars d'Irlande*, d'Holmès, et *La Glu*, de Fragerolle. Vraiment, elle a une admirable voix, étonnamment chaude, et ronde, et pure.

Sans s'occuper du public, elle suit son petit bonhomme de chemin, indifférente et paisible. Si elle n'avait pas, au début, surprise par les acclamations qui ont accueilli son entrée, salué vaguement avec une

délicieuse gaucherie, on croirait qu'elle ne sait pas qu'il y a quelqu'un dans la salle, ou, pour parler plus exactement, dans les salles. Car toutes les pièces du dispensaire sont occupées par le public qui, dans un désordre inouï, s'est casé comme il a pu.

Quand elle a fini, elle se lève. On applaudit. On crie. Une voix demande : *Les deux Grenadiers!*...

Docile, la petite se rasseoit et chante, cela devient du délire. Et, quand elle se relève de nouveau, on hurle :

— Encore!... Encore!... Autre chose!...

— Quoi?... — demande Line tout simplement, en se tournant vers la salle qui trépigne.

C'est qu'elle est principalement composée de Biarrots, cette salle. Les « élégants baigneurs » et les « belles mondaines », dont parleront demain les journaux de la localité, y sont en très petite minorité. Line a affaire à un public excellent et pas bête, qui a compris tout de suite qu'il a devant lui, non

seulement une musicienne extraordinaire, mais aussi une gentille petite fille qui va faire tout ce qu'il voudra. Et il en abuse, oh ! combien ! avec une indiscretion toute méridionale.

— Quoi?... — a demandé la petite — en faisant tourner brusquement son tabouret pour faire face à la salle.

Et on lui a répondu en envoyant des titres que l'on croirait perdus dans ce vacarme indescriptible. Mais, non !... Line a entendu. Et elle chante d'abord la Romance de Chérubin, qui est la première chose qu'on lui ait demandée. Et, pendant une heure, on lui fait chanter les airs les plus disparates : du Gounod et du Wagner ; des chansonnettes et des « Grands machins ». La *Lettre d'une cousine à son cousin*, de Lecoq, — chantée jadis par Granier à la Renaissance — soulève d'admiration toutes les jeunes filles. Line est vraiment délicieuse et le public le lui dit. Les exclamations se croisent.

— Elle est épatante!...

— Quelle musicienne!... Hein?... C'est sans musique qu'elle chante tout ce qu'on lui demande...

— Elle sait tout!...

— Et gentille; avec ça!...

— Et simple!... et bonne enfant!...

— Et jolie, donc!...

Un jeune homme de la ville résume ainsi l'opinion de beaucoup.

— Celui qui l'épousera ne s'embêtera pas!...

De grosses larmes roulent dans les yeux de Monsieur Mouflu.

Quant à l'Amoureux de Line, il regarde sa petite amie avec une affection vraiment paternelle. Et M. d'Horty, assis dans le fauteuil voisin, lui dit au moment où Line s'en va, après avoir salué en souriant comme une grande gosse.

— N'est-ce pas qu'il n'y en a pas deux comme ça?...

— Comment?... C'est vous qui étiez là?...

— fait le vieux monsieur surpris... — Pardonnez-moi, je ne vous avais pas vu!...

— Vous étiez occupé du succès de Line... et peut-être aussi du vôtre?...

— Ah!... le mien!... parlons-en!... Savez-vous qui m'a joué ce tour?...

— Ça n'est assurément pas moi!...

— Vous ne saviez pas qui j'étais?...

— Je ne m'en doutais pas!...

— Vous ne savez pas qui m'a fait connaître?...

— Je le sais...

— Vous ne pouvez pas me le dire?...

— Si, très bien!... A condition, toutefois, que vous n'en voudrez pas à celui qui a parlé... Un charmant homme qui vous a rencontré jadis... qui vous admire infiniment... et qui serait navré de vous avoir déplu...

— Je ne lui en voudrai pas du tout!...

Qui est-ce?...

— Un négociant allemand, Monsieur Wolkengrün!... le père d'une des jolies jeunes filles qui ont fait connaissance avec Line le

jour où elle chantait pour vous dans le salon...

— Wolkengrün?... Ça ne me rappelle rien du tout!... Je voudrais le voir...

— C'est facile... Nous allons le trouver à la sortie...

Monsieur Mançanarès chante à présent ses chansons espagnoles, en s'accompagnant sur la mandore. C'est la fin.

— Quelle séance ridicule... — dit l'Amoureux de Line — quelle idée saugrenue de montrer au public de dégoûtantes choses qu'on ne voit d'habitude que contraint et forcé...

— Evidemment, ça nous fait cet effet-là parce que nous sommes deux « vieux jeu »..... mais la chirurgie est à présent le sport à la mode parmi les femmes..... parmi les jeunes filles surtout!...

— Ça me paraît révoltant!...

— A moi aussi... mais c'est comme ça!... Les dispensaires, les malades, les opérations, les instruments et leur stérilisa-

tion, c'est la conversation courante de beaucoup de jeunes filles... Pas de toutes, pourtant!...

— Et vous croyez que, vraiment, ça les amuse?... ou bien est-ce peut-être par charité qu'elles font ça?...

— Ah! non!...

— Alors... pourquoi?...

— Pour jouer un rôle!... un rôle « Social »... avec un grand S!... Parfaitement!... Le rôle familial peut être charmant, mais c'est rarement une vedette.... et la « jeune fille type » de la bourgeoisie chic d'aujourd'hui veut être en vedette avant tout... Alors, elle soigne les malades... ostensiblement... Quelquefois, au rôle social, elle préfère le rôle Mondain... avec un grand M également... Dans ce cas, elle joue la comédie de salon... enfin, elle s'exhibe de quelque façon que ce soit...

— C'est vrai!... — dit monsieur Sennevières — voilà quinze ans que je passe ma vie à étudier les jeunes filles... et les jeunes

gens aussi... la jeunesse enfin!... Eh bien, j'en arrive à la négation complète de cette jeunesse... Elle n'a plus, à mon avis du moins, ni charme, ni duvet, ni fraîcheur, ni gaieté... Elle est rouée comme une potence et bouclée comme une vieille malle... Est-ce aussi votre façon de voir?...

— Ah! Dieu, oui!... On rencontre par ci, par là, quelques jeunes filles seulement frivoles... et celles-là, c'est encore ce que nous avons de mieux?... C'est l'espèce des petites Combresol, par exemple!... qui ne sont devenues des demoiselles de dispensaire que...

— Décidément je ne m'habituerai jamais à ce mot de « dispensaire... »

— Moi, non plus!...

— Pardon?... Vous disiez?.....

— Je disais que les petites Combresol..... qui sont, au fond, de braves petites filles... un peu vaniteuses, un peu sosottes, mais pas absolument stupides... ne sont devenues des demoiselles de dispensaire qu'ac-

cidentellement... parce qu'Isabelle a eu un petit béguin pour cet affreux joli petit docteur et qu'il a su l'empaumer... Alors, pour le voir plus souvent, elle a donné dans le panneau et y a fait donner ses sœurs... Il reste encore quelques jeunes filles du modèle de celles-là... Mais la petite demoiselle de 1909 est le plus souvent gourmée, réfrigérante, instruite et outrecuidante, convaincue de son importance, censeur de ses parents... qui lui représentent l'obscurantisme... et dédaigneuse de tout ce qui n'est pas elle-même ou le progrès qu'elle juge représenter...

— Alors les femmes?... Fini?...

— Il y a encore les grandes mondaines... j'entends les mondaines de toute première qualité... qui sont et resteront vraisemblablement telles qu'elles ont toujours été, parce que leur situation les met au-dessus des fluctuations et des perversions du goût français... Ça, c'est un tout petit noyau, qui diminue chaque jour et qui finira par se

dessécher et disparaître totalement sans s'être modifié... Quant à des femmes, et surtout des jeunes filles de situation moyenne, vraiment agréables et vraiment femmes, ça ne se trouve plus qu'en province... Voyez Line?... Depuis des années elle a vécu à Lunéville... elle n'a été à Paris que toute petite fille... Si elle y était restée, son fond, qui est unique, serait demeuré le même... mais le reste?...

— Comment... Vous pensez que Line aurait pu se modifier?...

— Mais oui!... D'abord, au lieu de s'habiller à sa façon, elle aurait probablement suivi la mode... parce que cette mode lui serait apparue plus jolie et plus tentante à Paris qu'à Lunéville et à Nancy... qui est pourtant une ville élégante... Ensuite, elle aurait pris des leçons de chant et de piano des professeurs à la mode... Son étonnante personnalité musicale se serait fondue avec d'autres personnalités..... Elle aurait chanté comme toutes

les élèves de Madame Une Telle... et c'eût été moins bien tout en étant bien mieux... mais je suis là à vous assommer de mes radotages de vieux garçon qui ne comprend pas cette dernière petite génération... ou qui la comprend peut-être trop pour l'aimer...

— Vous me faites plaisir, au contraire, car vos radotages sont aussi les miens... Et j'en suis aise, car nous sommes destinés, je l'espère, à nous rencontrer quelquefois...

— Je le souhaite!... — dit Horty sincère — J'ai toujours peur de paraître aigri ou ramolli quand je dis mes idées sur les Petits modern'style... et pourtant, ce n'est pas, comme le prétend mon neveu, parce que je suis vieux que je suis comme ça... Il y a des hommes très jeunes... des femmes aussi... qui savent aimer les êtres personnels et les choses jolies d'où qu'elles viennent et quelles qu'elles soient, et qui sont sensibles à la laideur...

— Encore un point de sensibilité qui manque à notre belle jeunesse!...

— C'est vrai!... Elle trouve l'immonde Paris d'aujourd'hui, sale, inélégant et canaille très joli tel qu'il est, et verrait volontiers la Seine couverte d'un grand pont de la largeur de Paris, des gares à la Concorde, et des tramways dans les Champs-Élysées.

— Elle aime ce qui est pratique... dit-elle... Elle veut le bonheur de tous... Elle est philanthrope et humanitaire... dit-elle aussi...

— En réalité chacun n'aime que soi et ne voit la vie et la beauté des choses qu'à travers soi et dans un but d'utilité personnelle...

— Oui!... et ça crée une société embêtante comme la pluie, où chacun ne parle que de ses affaires, sans souci de savoir si ça amuse ou non le voisin, qui d'ailleurs agit de même... Et on s'étonne que la société française n'occupe plus la place qu'elle

avait su conquérir jadis et qu'elle tenait encore très convenablement sous le second Empire... que, d'ailleurs, je n'ai fait qu'entrevoir...

— Comment est-il, le colonel de Clécy?...

— Charmant!... sa fille lui ressemble... Madame de Clécy est charmante aussi... Et tous les trois s'adorent parce qu'ils ont les mêmes façons de voir... Encore une rareté, ça!...

— Madame Combresol est la sœur de monsieur de Clécy?...

— Oui... Elle a été très belle dans sa jeunesse, mais sans caractère et sans personnalité... Alors elle n'a pas pu résister au milieu où elle a vécu... un milieu de gens d'affaires, de Bourse et, en général, d'argent... milieu banal s'il en fut...

— Croyez-vous qu'il soit possible, si personnel que l'on soit, de résister à la déformation de ces milieux-là?...

— Certes, je le crois!... Ainsi vous, Monsieur... — ne croyez pas que ce soit un

compliment idiot ou intéressé que je vous fais !... Je n'ai nulle envie de vous taper, je vous assure... Eh bien, vous... qui avez vraisemblablement vécu dans ces milieux-là... et en Amérique, où ils ne doivent pas être... moralement s'entend... beaucoup plus reluisants que chez nous... vous avez gardé une personnalité très grande, une distinction parfaite, un esprit très prime-sautier et très français... Et, vous le voyez bien, Line ne s'y est pas trompée, elle !... Elle a bien su vous découvrir, si effacé que vous fussiez dans votre vieux coin... comme vous dites... de même que vous, vous l'avez devinée alors qu'elle ne disait pas un mot et qu'elle ne paraissait guère dans le salon que pour accompagner Carmen au piano... habillée comme une gosse de quinze ans pour laquelle on ne ferait pas de folies...

— Oui... mais Line est une petite personne extraordinairement fine et observatrice... et moi je suis un vieil observateur aussi, parce que je suis d'un temps où on

regardait et écoutait les autres au lieu de n'écouter et de ne regarder que soi... Notez que s'il me fallait choisir entre les deux écoles, je serais fort embarrassé... Jadis on ne se regardait pas du tout, ce qui faisait qu'on ne se connaissait généralement pas assez... C'était un tort!... un tort moins haïssable peut-être que l'examen exagéré de soi, mais un grand tort tout de même... Tout cela pour vous dire qu'il ne faudrait prendre pour exemple, ni Line... qui est unique... nous avons été d'accord tout à l'heure pour le reconnaître, n'est-ce pas? . . ni moi, qui ai mené une vie tellement mouvementée que je me suis trouvé... je ne dirai pas au dessus, mais sur un autre plan que la société... Alors que Line est une exception née... moi je suis une exception occasionnelle... Mais, tels quels, nous sommes quand même des exceptions... et on ne peut pas juger sur des exceptions...

--- Alors, prenons, si vous voulez, quelqu'un qui n'est ni une exception née...

comme vous dites... ni une exception occasionnelle et qui a vécu dans un milieu exceptionnellement banal... quelqu'un que, précisément, nous connaissons tous les deux...

— Qui ça?...

— Le bon Mouflu... Est-il possible d'être plus apparemment vulgaire et de son temps que ce gros type?... Et croyez-vous que l'on puisse traîner ses guêtres dans des milieux plus terriblement incolores et nuls que ceux où il a dû évoluer pendant toute la période de la vie où un homme se forme?... Eh bien, est-il possible d'être, au moral, plus fin, plus délicat, plus désintéressé, et meilleur, et mieux né dans toute l'acceptation du terme, que cet excellent et brave garçon?... Je ne le crois pas!...

— Moi non plus!... Je lui reconnais toutes les qualités que vous dites...

— Voyez comme il a bien su tout de suite apercevoir Line, qui produisait, à peu de chose près, au milieu de tout ce monde.

le même effet qu'une aiguille dans une meule de foin...

— Oui!... Et quel dommage, n'est-ce pas, qu'il déplaie si fort à la petite?...

— Lui déplait-il si fort que ça?...

— Pas comme ami... elle l'aime au contraire beaucoup... mais comme mari elle n'en veut pas entendre parler, c'est clair!... Et, au fond, on ne peut pas trop lui en vouloir...

— Non... évidemment... à cause du nom... il n'y a que le nom qui est carrément ridicule... Mouflu!... on ne s'appelle tout de même pas Mouflu!... Ah! c'est vraiment rageant!... Ce garçon qui, au lieu de chercher, comme presque tous les hommes qui veulent se marier en France, autant d'argent qu'il en a, sinon plus, se précipite, tête baissée, pour épouser la femme qui lui plaît alors qu'elle n'a pas un radis, est vraiment un très chic type... il n'y a pas à dire!...

— Alors elle n'a vraiment pas le sou, Mademoiselle Line?...

— C'est exagéré!... Mon cousin ne peut guère lui donner qu'une trentaine de mille francs, la dot réglementaire... du moins jadis, car je crois que cette règle est abolie... pour épouser un officier... Et je suppose que les Combresol donneront ce qu'il faut pour faire cent mille... Quant à moi, j'avais, ces jours passés, l'idée de faire beaucoup plus... pour faciliter un mariage... Quand j'y pense... le sang ne m'en fait qu'un tour!... — comme disent les bonnes femmes — Heureusement la petite, avec sa jugeotte, a remis les choses au point... Et, plus j'y pense, plus je trouve heureux que Line ait été sans fortune... Riche, elle serait aujourd'hui la femme d'un drôle...

— Doucement ! Monsieur d'Horty!... doucement !... Je comprends très bien votre colère... car je crois que je sais de qui vous voulez parler... mais il n'est peut-être pas si noir encore que vous le voyez, ce jeune homme?...

— Mon neveu?...

— Votre neveu... Oui!...

— Vous savez ce qu'il veut faire?...

— Épouser cette pauvre Lady Salikok...

— Et vous ne trouvez pas ça monstrueux?...

— Je trouverais ça monstrueux... si c'était fait!... Tant que ça ne l'est pas, ça n'est que bête!..

— Mais... rien que d'avoir eu sérieusement la pensée de.....

-- Oh!... Si on pendait tous les gens qui ont eu, à un instant quelconque de leur vie, de vilaines pensées, je ne sais pas trop si nous aurions le plaisir de causer aujourd'hui comme une paire d'amis, Monsieur d'Horty?...

Ils ont causé si bien qu'ils sont rentrés sans plus penser à monsieur Wolkegrün. Et, justement, il est là, assis avec sa fille et ses nièces sur la terrasse de l'hôtel.

— Présentez-nous?... — demande l'Amoureux de Line.

En les voyant approcher, l'Allemand s'est levé et s'avance souriant.

— C'est donc vous, Monsieur — demande monsieur Sennevières, d'un air bonhomme, d'ailleurs — qui êtes cause que je vais être obligé de fiche le camp d'ici où je me trouvais si bien?...

— Mais Monsieur... — balbutie le négociant gêné.

— Oh!... je ne vous en veux pas!... Vous ne pouviez pas deviner que je me cachais... je ne me cachais pas, d'ailleurs, parce que j'ai fait un mauvais coup... mais seulement parce que je poursuivais un but que, sans ça, je n'aurais pas pu atteindre...

— Alors... — interroge l'Allemand encore plus inquiet — c'est moi qui vous empêche de...

— Non pas!... Ce but que je poursuivais, je l'avais atteint, depuis plusieurs jours déjà, lorsque vous m'avez... dénoncé... Vous n'avez rien empêché du tout!...

Et comme la figure d'Horty exprime une

attention et une curiosité intenses; il conclut en souriant :

— Ce but... je ne l'ai fait connaître encore à personne... Mais... — ajoute Monsieur Sennevières en regardant Horty — j'ai comme une vague idée qu'il a été découvert par quelqu'un...

L'Oncle Antoine s'apprête à répondre. Mais, de l'hôtel, on a aperçu le groupe des causeurs et tout le monde accourt au devant d'eux. Autour de l'Amoureux de Line chacun s'empresse. Avec une extraordinaire inconscience, ou un répugnant cynisme, ceux-là qui étaient les plus grossiers avec « Le sale vieux » deviennent les plus gracieux.

— Hein ?... — s'écrie le vicomte de Querqueville en affectant une aimable familiarité — nous avez-vous assez roulés ?...

Et comme monsieur Sennevières demeure aussi glacial et indifférent, en présence de cette platitude, qu'il l'était en face des

insolences et des petites lâchetés, le Vicomte pirouette, et, le dos tourné, dit à Carmen Combresol d'un air écœuré :

— Pue-t-il assez l'argent?...

— Je ne trouve pas !... — répond la jeune fille agacée — Après le service qu'il m'a rendu, vous ne pensez pas que je vais le bêcher, n'est-ce pas?... Mais, dans tous les cas, si je le bêchais, je trouverais à dire quelque chose de moins bête que ça !...

— Saprismoche !... — fait le vicomte ahuri — vous n'êtes pas de bonne humeur, ce soir !...

C'est vrai, elle est un peu nerveuse, la jolie Carmen. Et un peu pâle aussi. Et ce n'est pas ce qu'elle appelle sa « noyade manquée » qui la rend ainsi. C'est que, pour la première fois, un gros chagrin lui gonfle le cœur.

Au loin, Line passe, et dégringole l'escalier de la terrasse, en évitant de regarder dans la direction de son amoureux, qui dit à Horty :

— Vous voyez... elle se sauve absolument de moi!... Elle a peur qu'on ne la soupçonne d'un calcul quelconque...

— Qu'on ne la soupçonne, non!... ça lui est bien égal!... Que vous ne la soupçonniez, vous... Oui... à la bonne heure!...

Et comme Line, qui semble vouloir sortir du jardin, est obligée de passer tout près d'eux, Horty l'appelle :

— Line!... Pourquoi te sauves-tu comme ça?...

— Mademoiselle Line... — dit Monsieur Sennevières cérémonieux — Voulez-vous me permettre de vous complimenter... Vous avez chanté très bien tout à l'heure, très!...

Tout de même, la petite s'étonne du ton.

— Comme vous parlez bien!... — dit-elle en riant.

— Je parle comme il convient de faire à une dame qu'on ne connaît pas... ou du moins qui ne vous connaît pas!... Car c'est ainsi que vous êtes avec moi, Mademoi-

selle Line... et ça n'est vraiment pas gentil...

— Pardonnez-moi... — dit-elle... — C'est...

Elle ouvre les bras d'un geste vague et achève :

— C'est tout ça qui me gêne!...

Une teinte rosée s'est étendue rapidement sur son visage et sur son cou. Au bord des cils touffus une larme tremble toute ronde. Line fait un mouvement pour s'enfuir :

— Je vais à la gare au devant de papa!... — explique-t-elle, le nez baissé — et je suis très en retard... M'n'oncle est déjà parti avec l'auto...

Sa lèvre tremble. Horty dit à Monsieur Sennevières qui veut la retenir :

— Laissez-la.... elle va pleurer!... Je la rejoindrai tout à l'heure... Moi aussi, je vais à la gare, mais j'ai le temps !

— Vous gênerais-je si je vous accompagnais?... — demande l'Amoureux de Line.

— Mais pas du tout!... au contraire... car précisément je voudrais vous parler... vous parler en toute confiance, Monsieur?...

Et comme Monsieur Sennevières fait un signe d'assentiment, il explique :

— Voici... Vous avez dit tout à l'heure quelques mots... d'autre part, j'ai vu que Line vous plaît... Enfin, je soupçonne... à tort ou à raison... et, si je me trompe, je vous supplie de ne pas croire que j'affecte une erreur intéressée pour vous suggérer quoi que ce soit, car telle n'est pas ma pensée, je vous l'affirme...

— J'en suis très convaincu...

— Donc, je m'imagine que vous voulez donner une dot à Line?... Est-ce que je me trompe?...

— Pas précisément... une dot n'est pas le mot... mais enfin...

— Ou lui assurer quelque chose... ou, en somme, faire pour elle, aujourd'hui ou dans l'avenir, un arrangement qui lui procure de l'argent...

— Et alors?...

— Et alors... si cela était, je vous supplierais de n'en rien faire... quant à présent, du moins...

— Pourquoi?... Ça la froisserait, croyez-vous? . . — interroge le vieillard inquiet.

— Non!... Oh! pas du tout!... Je crois que rien de ce qui viendrait de vous ne la froisserait... Non... C'est pas ça!... Je craindrais seulement que... si Line avait quelque argent... elle n'eût de nouveau l'idée d'épouser mon neveu... idée qu'elle avait eue jadis et que, comme je vous le disais, j'eusse, il y a huit jours encore, encouragée avec joie...

— Non!... Line n'épouserait pas votre neveu...

— Je n'en sais rien!...

— Mais je le sais, moi!...

— Parce qu'il vous semble trop inférieur à elle... trop mufle pour lui plaire maintenant qu'elle le connaît.... trop... Oui, c'est vrai.. Mais elle serait capable...

avec l'âme que je lui sais... de faire cette folie en souvenir de cet amour de son enfance... pour empêcher Alain de rouler dans la boue où elle le voit rouler... Alors, pour éviter un tel malheur, je vous demande, Monsieur, de différer un peu avant de réaliser le projet que vous pouvez avoir...

— Vous me demandez, en somme, de laisser épouser la vieille anglaise à votre neveu pour empêcher qu'il n'épouse votre nièce?...

— Oui... C'est-à-dire, non!... Vous voyez bien que la tête me saute au milieu de ces embêtements, dont moi, vieux garçon égoïste et isolé, je n'ai pas l'habitude!... Mais, au fond, il y a du vrai dans votre formule ironique... J'aime mille fois mieux Line que mon neveu et, entre les deux, je ne saurais hésiter un instant... D'autant que, mon neveu, je ne le connais même plus!...

— Ne poussons pas les choses au noir!... Je suis sûr... absolument sûr... que Line,

même si je fais... comme vous le dites assez justement... « quelque chose » pour elle, n'épousera pas votre neveu... Vous me disiez tantôt au cours de notre conversation : « Je connais bien la petite Line ! » Eh bien, permettez-moi de vous dire que je crois la connaître encore mieux que vous, et que, de cette connaissance que je crois parfaite, il résulte une entière sécurité... Jamais la petite ne fera la sottise que vous redoutez... jamais elle n'aura même l'idée de la faire... Elle trouvera, j'en suis certain, un moyen beaucoup plus pratique d'empêcher votre neveu de faire la boulette qu'il médite... sans enthousiasme d'ailleurs...

— Quel moyen ?...

— Un moyen auquel j'ai déjà pensé... et auquel elle pensera tout de suite, elle aussi... sans que personne le lui souffle... Vous verrez ?... Et puis, taisons-nous !... parce que la voilà, Mademoiselle Line !...

Line, en effet, sort de la gare avec son

père et son oncle Combresol. La présence du colonel de Clécy la rend toute joyeuse. Et comme monsieur Sennevières se tient à l'écart, elle dit gaiement :

— P'pa... Tu sais... Je t'ai souvent parlé de l'Amoureux de Line, n'est-ce pas?...

— Ah! sapristi!... oui!... — dit le Colonel en riant — dans toutes les lettres et tout le temps... C'est ce vieux monsieur qui était si bon pour toi...

— Oui!... Ben, p'pa, le voilà!...

— Monsieur... — dit le Colonel en serrant la main de monsieur Sennevières — je suis très touché de votre bonté pour ma fille...

— Voilà l'auto... Tiens!... Monte... fait monsieur Combresol qui entraîne son beau-frère.

Il est pressé, pour éviter toute gaffe, de lui révéler la véritable personnalité de ce vieux, à première vue peu décoratif. Mais le Colonel répond :

— J'aime mieux marcher pour me dé-gourdir les jambes !...

— Moi je rentre en auto... — fait monsieur Combresol, qui pense :

— A la grâce de Dieu !... Horty va trouver moyen de l'avertir, je suppose?...

Dès qu'il est parti, l'Amoureux de Line s'incline devant le colonel de Clécy.

— Monsieur... — dit-il — Vous plairait-il de m'accorder un instant d'entretien?...

— Maintenant?... ici?... — murmure le Colonel étonné.

— En route, si vous le voulez bien?... je ne veux pas vous arrêter...

Horty se tourne vers Line, qui regarde étonnée, et, lui prenant le bras, il dit en riant :

— Et maintenant, mon petit, nous deux, nous n'avons plus qu'à nous trotter !...

XI

Il est deux heures. Le grand hall de l'Hôtel du Palais a son aspect accoutumé.

Dans son même coin, l'Amoureux de Line lit les journaux. Mais, au profond ahurissement de tous et surtout de Line, il a complètement changé d'allure et d'aspect. C'est un beau vieux monsieur, très élégant et soigné. La douairière de Laubardemont s'étale dans son même fauteuil et Isabelle Combresol blague impitoyablement le docteur Docaze. La veille il lui est apparu ridicule comme elle ne croyait pas qu'on pût l'être. Elle a flairé le faiseur et l'intrigant. Elle est dégrisée. C'est bien fini.

Le pauvre Mouffu, encore palpitant du succès de Line, sent que maintenant elle est loin de lui pour toujours. Pourtant, elle a été rudement gentille hier ! En sa-
luant, après avoir chanté, elle lui a dit un petit bonjour. A lui, parfaitement ! Il le croit bien, du moins, car il a regardé par-tout alentour et il n'y avait, sauf lui, personne qu'elle connût.

Il n'a pas même pu la complimenter. Hier soir, elle n'a pas quitté son père. Et, main-tenant encore, elle ne le lâche pas d'un cran.

En effet, Line tournaille autour du Colo-nel qu'elle examine et auquel elle finit par dire :

— Enfin, p'pa, c'est pas possible !... Tu as quelque chose ?...

— Qu'est-ce que tu veux que j'aie ?... — répond Monsieur de Clécy agacé.

— J'sais pas !... Mais sûr, p'pa, tu n'es pas pas dans ton assiette ?...

Elle louche vers son amoureux et con-clut :

— Personne ne se ressemble aujourd'hui !...

— Vous allez nous chanter quelque chose, n'est-ce pas, Mademoiselle Carmen?... — supplie le vicomte de Querqueville qui, depuis la veille, semble s'occuper tout particulièrement de la jeune fille.

— Zut !... — répond mademoiselle Combresol sans même le regarder.

Elle est toute pâle, la jolie Carmen. Elle a le visage un peu tiré, la mine dolente. Elle n'a pas dormi. Et, avec ça, cet imbécile, qui bourdonne autour d'elle comme un hanneton autour d'une fleur, l'énerve terriblement. Elle se demande ce qu'il a et ne peut se l'expliquer.

Il a que, la veille, pendant la ridicule séance du dispensaire, tandis que Carmen, jalouse et désolée, regardait douloureusement Alain de Stenay qui flirtait avec Lady Salykok, il s'est imaginé que c'était à lui qu'allait l'attention de la jeune fille. Alors, il a cessé complètement de s'occuper de

Nina Wolkengrün, — qui semblait lui donner quelque espoir — pour cribler Carmen de soins et de regards langoureux et compromettants qu'elle n'a même pas aperçus.

Le prince Mongropoulo et le petit de Jabo demeurent seuls concurrents à la main des petites Allemandes, qui se montrent si aimables toutes les trois que chacun peut se croire préféré. Souvent le petit de Jabo, plus perspicace que le Grec, remarque à part lui que les Allemandes sont moins sentimentales qu'on ne le prétend et que leurs jolis yeux bleus sont plus malicieux que tendres. Mais il ne soupçonne pas que les jeunes filles, qui s'amuse à ses dépens de tout leur cœur, écrivent à leurs fiancés que les Français sont bien plus faciles à rouler qu'on ne le dit.

Quand on pense... — s'écrie tout à coup le vicomte de Querqueville qui a tous les aplombs — que nous avons ici, tous les jours au milieu de nous, l'un des hommes

les plus puissants du monde et que nous ne nous en doutions pas !...

Et comme l'Amoureux de Line ne bronche pas, il conclut :

— Monsieur Sennevières d'Avize !...

Le vieux monsieur lève le nez de dessus son journal et demande narquois :

— C'est moi, l'un des hommes les plus puissants du monde ?...

— Mais dame !... — murmure le jeune homme, un peu décontenancé tout de même par le ton de son ex-victime.

— Une puissance négative !... — affirme monsieur Sennevières toujours narquois.

Et il reprend sa lecture. Mais ça ne fait pas l'affaire du vicomte. Il veut à tout prix faire cesser le froid qui règne aujourd'hui dans le salon. Et il dit encore :

— Quelle amusante vie vous avez dû mener, Monsieur ?... Quels beaux voyages vous avez dû faire ?...

— J'ai fait effectivement des voyages...
— répond l'Amoureux de Line, qui se décide

enfin à abandonner son journal et vient s'asseoir sur une sorte de petit divan d'où il domine les divers groupes — mais je ne les raconte pas... Rassurez-vous !...

— Mais au contraire !... — s'écrie le petit de Jabo impétueusement aimable — nous voudrions beaucoup que vous nous les racontiez ?... Le début de votre vie a dû être si curieux ?...

— Il a été surtout difficile... mais nous n'en parlerons que pour mémoire... Et, puisque vous semblez vouloir absolument que je vous raconte quelque chose, c'est la fin de ma vie que je vais vous raconter...

— Ah !...

— Je suis autorisé à faire ce récit par... par des personnes qu'il intéresse aussi directement que moi... Il y a cinquante ans environ, j'ai débarqué en Amérique seul et sans argent, ne laissant en France ni parents proches, ni rien qui pût un jour m'y rappeler.. Là-bas, je travaillai comme un nègre, c'est le cas de le dire, et j'essayai

de tous les métiers sans réussir à aucun tout d'abord... Puis, comme la faim développe l'ingéniosité que l'on peut avoir en soi, il finit par me pousser une idée qui était bonne... Un homme intelligent m'aida à l'exploiter et je créai les fameuses beureries qui ont fait ma fortune...

Comme une sorte de murmure poli court dans le salon, Monsieur Sennevières fait un geste de protestation et reprend :

— N'ayez donc pas l'air de vous intéresser!... Jusqu'ici ça n'est pas intéressant du tout... Quand je fus riche, dégoûtamment riche, quand la griserie que donnent des gains énormes et brutaux, parfois même imprévus, se fut émoussée en moi, je n'eus plus qu'une seule idée... revenir en France et ramener dans mon pays ce que j'avais gagné dans l'autre, afin de faire rentrer, dans une certaine mesure, l'argent que mes compatriotes s'en vont en général semer bénévolement là-bas... Je réalisai presque tout, et ne gardai en Amérique que deux ou

trois grosses affaires, à la tête desquelles sont les petits enfants de l'Irlandais qui m'a prêté les cinq cents dollars avec lesquels j'ai débuté...

— Un qui a eu de la veine!... — observe aigrement la douairière de Laubardemont.

— Je vous ferai respectueusement remarquer, Madame, d'abord qu'il n'eût tenu qu'à beaucoup d'avoir cette veine-là, ensuite que j'eus encore plus de veine que mon prêteur... Peu importe d'ailleurs!... J'étais, en rentrant en France, très décidé à ne laisser ma fortune, ni à des œuvres quelconques, ni à quoi que ce fût d'impersonnel et d'administratif... Je ne voulais pas ajouter un nombre considérable de fonctionnaires à ceux qui existent déjà, ni donner à d'aimables personnes le moyen de faire plus ou moins la noce sous couleur de bonnes œuvres... La philanthropie me fait horreur et l'humanitarisme — si je puis ainsi dire — plus encore que la philanthropie... La pensée de persuader aux hommes pris en

masse que je les aime, ou de leur laisser croire que je suppose qu'ils pourraient m'aimer si je faisais ce qu'il faut pour ça, me semblerait profondément godiche... D'autre part, je n'avais pas d'élections à faire... Vous voyez que les bonnes œuvres, fondations, politique et autres balançoires et moi, nous n'avions rien à faire ensemble? . .

— Alors... — demande sèchement la Deuairière. — Vous ne donnez jamais aux quêtes, aux fêtes de charité, aux...

— Madame je donne beaucoup à tout ça... énormément .. Seulement, il ne s'agissait pas ici de distribuer annuellement mes revenus, mais bien de laisser... de laisser quand je serai mort, comprenez-vous?... la totalité de ma fortune en bloc...

— Mâtiche!... — fait Line en riant — d'après ce que j'entends dire depuis hier, ça doit être un beau bloc!...

Le Colonel hausse les épaules et regarde sa fille en souriant, l'air heureux.

— A la bonne heure!... — dit la petite

— voilà que tu rentres dans ton assiette !... que tu parles... que tu ris !... Je ne pouvais pas te voir avec cet air sorti que tu as depuis ton arrivée...

— Si tu n'interrompais pas... Ce...

Line la coupe brusquement...

— Tu vas dire : Ce ne sont pas des manières !... Le dis pas, puisque je sais !...

— Voyons, Line !...

— Vous ne voyez pas... — dit le vieux Monsieur, — qu'elle a fait toutes ces interruptions pour me laisser reprendre haleine... parce qu'elle a vu que ça n'allait plus et que j'étais à bout de souffle?... C'est vrai !... Je vis toujours seul... je ne parle presque jamais... alors, la vicillesse aidant... Donc, je reprends... J'étais formellement décidé à laisser ma fortune entière... le beau bloc comme dit Mademoiselle Line — à un seul individu... Mais encore fallait-il que cet individu-là me fût sympathique... sympathique absolument...

— Et alors?... — demande la Douairière.

— Alors, Madame, je me suis mis à chercher ce quelqu'un, à le chercher sans trêve... Je ne voulais pas qu'il fût de mon âge, naturellement... Je ne voulais pas qu'il eût moins de vingt et un ans... afin qu'il ne dépendit de personne, et pas plus de trente, pour qu'il eût le temps de jouir un peu de mon argent... J'avais quitté Paris en dix-huit cent soixante, à vingt-cinq ans... j'y revenais à soixante ans, en dix-huit cent quatre-vingt quinze... Et je trouvais un rude changement!... Ah! Oui!... Et un changement appréciable surtout chez la jeunesse!... Depuis dix-huit cent quatre-vingt-quinze, j'ai vu environ trois générations de jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans... Et j'ai cherché vainement un « sujet » qui me fût sympathique!...

— Par exemple!... — murmure le petit de Jabo indigné.

— Je ne vous dis pas que j'aie bon goût...

— dit paisiblement l'Amoureux de Line —
Je n'ai pas trouvé de sujet à mon goût...
voilà tout!... J'étais parti après la cam-
pagne d'Italie... que j'avais faite comme
volontaire... puisque, dans ce temps loin-
tain, on « s'achetait un homme » comme
on disait alors et que je n'avais pas eu l'in-
tention d'être soldat... J'étais, comme mes
camarades, revenu d'Italie avec du soleil
dans le cœur et de la gloire dans les yeux...
Auparavant nous avons tous adoré Paris,
les femmes, le théâtre, la peinture, la mu-
sique, la gaieté... Nous avons fait plus ou
moins la fête... Nous avons aimé la vie,
enfin!... Les jeunes filles que nous avons
pu rêver pour femmes... le temps de la
gourme passé... nous apparaissaient très
modestes et très pures, très jolies aussi,
mais jolies sans arrangement!... Bien
« nature »... La jeune fille... Notez que
je parle des jeunes filles seulement et
non pas des femmes... la jeune fille à
« chichis » n'existait pas en cet heureux

temps dans les milieux « comme il faut »...

Comme Isabelle enlève en riant des bouclettes piquées sur une épingle d'écaille blonde qu'elle brandit triomphalement au-dessus de sa tête, monsieur Sennevières explique :

— Oh!... Je sais bien que vous ne cherchez pas à frauder!... Il n'y a pas à se cacher pour faire ce que tout le monde fait... N'empêche que je préférerais l'époque où la jeune fille qui avait de beaux cheveux pouvait se dire mieux partagée que celle qui n'en avait pas... L'égalité est, à mon sens, la négation de la beauté...

— C'est tout de même vrai, ça!... — dit Mercedes qui a, sans « chichis », une merveilleuse chevelure — mais qu'elle coiffe si savamment que chacun croit qu'elle a plus de faux cheveux que ses sœurs.

— Donc... — reprend l'Amoureux de Line — les jeunes filles de dix-huit cent soixante manquaient totalement d'artifice... Elles manquaient aussi de « Lecture »... Elles

étaient sentimentales, voire romanesques... Enfin, ce que vous appelez aujourd'hui « Coco... De même que nous, les jeunes gens, nous étions ce que monsieur de Jabo qualifierait, j'en suis sûr, de « pompier »... Mais, les uns et les autres nous étions jeunes, d'esprit, et de cœur, et de santé... Nous étions religieux, ou du moins respectueux de la religion.. de toutes les religions... Et jamais la pensée ne nous fût venue d'en blaguer aucune... Nous étions aussi... et cela profondément... respectueux de nos parents et de tout ce qui est aujourd'hui étiqueté sous ce nom générique de « balançoires »... Nous étions déferents pour la vieillesse ou la faiblesse quelle qu'elle fût... Un jeune homme, même s'il était enrhumé... et le rhume ne jouait d'ailleurs pas le rôle important qu'il joue aujourd'hui... le courant d'air non plus... offrait sa place dans l'omnibus à une dame ou à une nourrice portant un petit enfant... On mangeait ferme et on buvait sec... Je

ne veux pas dire qu'on ne mourait pas alors de maladies qu'on aurait pu éviter... Non!... Mais on ne s'empoisonnait pas perpétuellement l'existence en prévision de l'accroc que l'on peut avoir si on négligeait de se l'empoisonner... Aujourd'hui..... j'entends depuis mon retour qui date de quinze ans..... je n'ai pas rencontré un seul type qui ne fût pas artificiel et compliqué... un seul type dont on puisse..... je ne dis même pas connaître..... mais entrevoir la vraie personnalité!...

Et ce qu'est la conversation..... quand on l'écoute sans y prendre part..... de tous ces jeunes êtres!... Ah! quelle drôle de conversation!... Les garçons parlent de jeu, de paris ou d'auto... jamais de femmes, ou presque... Et encore je laisse de côté les jeunes esthètes et décadents déjà démodés!... Les jeunes filles s'occupent, les unes d'examens, de conférences, de dispensaires, de fondations sociales quelconques... Les autres parlent sports ou co-

cottes... Tous et toutes traitent leurs parents de croûtons, de tas, de ramollos, et cætera... Chacun a de lui-même une idée infiniment haute et une confiance absolue en soi... Mais des êtres jeunes, normaux, simples, sains et frais, aimant des choses normales, simples, saines et fraîches, je n'avais pas pu en rencontrer un seul depuis quinze ans...

— Oh !... — fait le vicomte de Querqueville — Celle-là est tout de même un peu forte !...

— Et voilà — reprend l'Amoureux de Line — que depuis un mois j'ai rencontré deux fois mon type... De l'une de mes rencontres je ne parlerai pas, parce que le « type » ne remplissait que moralement les conditions voulues, et que je me suis assigné un ensemble de qualités et de conditions réunies..... Je ne veux donc m'occuper que de l'autre rencontre.....

Tous regardent monsieur Sennevières d'un air ahuri, tandis qu'il reprend en souriant :

— Quand je me suis échoué à l'hôtel du Palais, j'étais terriblement las de mes recherches... je me disais que j'allais finir sans avoir trouvé d'héritier... Et puis, je commençais à en avoir assez de m'habiller comme un pauvre et de vivre dans les plus mauvaises chambres des hôtels... Il me tardait d'avoir — au moins pour y mourir — une résidence stable, et d'être servi, nourri et habillé confortablement... Je suppose que l'état d'esprit où je me trouvais avait encore aggravé mon manque d'élégance accoutumé... le fait est que le jour où je me suis aperçu dans cette grande glace en entrant ici..... je me suis trouvé plus déprimé, plus miteux, plus tassé, plus pitoyable que jamais...

— Je vous demande pardon, Monsieur...
— dit Carmen — je reconnais que j'ai été mufle avec vous...

— Oh ! mademoiselle, plutôt moins que les autres !... Vous disiez en parlant de moi : « Le sale vieux », c'est vrai, mais vous

ne m'avez jamais lardé... comme faisait monsieur par exemple... — et du geste, monsieur Sennevières désigne le vicomte de Querqueville — qui m'interpellait sans pitié et me harcelait sans trêve... C'est peut-être, d'ailleurs, ce manque de tenue envers moi, ce peu de respect de ma vieillesse, qui m'a fait découvrir tout de suite l'exquise petite fille qui a eu gentiment pitié du vieux monsieur ridicule dont on se moquait si délibérément... Et j'ai trouvé une vraie jeune fille, une jeune fille qui est « elle-même » sans souci de la mode.... Et qui est simple, gaie, effacée, intelligente et droite... Et jolie avec ça !..... ce à quoi j'avais la faiblesse de tenir énormément...

Et comme tous regardent la petite de Clécy d'un air abruti et terrifié, monsieur Sennevières explique :

— Tranquillisez-vous ?... Bien que je sois l'Amoureux de Line, ce n'est pas sa main que je vais lui demander... Mais seulement la permission... que j'ai déjà

obtenue de son papa... de lui assurer, par contrat de mariage... mariage avec celui qu'elle choisira... toute ma fortune... Je lui avais promis ici même... en lui disant la bonne aventure... qu'elle aurait beaucoup, énormément d'argent... Je tiens ma promesse... Et voilà !...

Line est devenue toute rouge quand elle a compris que c'était d'elle qu'il s'agissait. Et maintenant elle regarde son vieil ami sans rien dire. Elle ne peut pas croire « que c'est arrivé. »

— Line... — dit le colonel qui est tout ému — tu ne remercies pas monsieur Senevières d'Avise...

— Vous acceptez, n'est-ce pas, petite Line, ce que je vous offre avec tant de joie?... — demande le vieillard en souriant.

— Ah !... j'yous crois qu' j'accepte !... — dit la petite, qui tend à son vieil ami pour qu'il l'embrasse un frais visage radieux et reconnaissant.

Puis se tournant vers monsieur d'Horty qui la regarde tout heureux, elle lui dit drôlement :

— Ben, en v'là une histoire !... J'en suis baba, moi, Oncle Antoine !... Et vous ?...

— Moi j'en suis ravi, mon petit !...

Mademoiselle... — affirme le vicomte de Querqueville d'un ton pénétré — croyez bien que personne plus que moi ne prend part à un bonheur...

— Que vous méritez si bien !... — ajoute le petit de Jabo.

— Et qui nous remplit tous d'allégresse !... — appuie la douairière de Laubarde-mont.

Le prince Mongropoulo, décidé à ne plus lâcher la proie pour l'ombre, n'abandonne pas les petites Allemandes pour venir féliciter mademoiselle de Clécy. Il affecte de se désintéresser de tout ce qui n'est pas Mina Wolkengrün et ses cousines.

Mais les trois jeunes filles se précipitent

vers Line, et lui disent le plaisir que leur cause son bonheur.

— Moi qui suis fiancée... — dit très haut Mina je souhaite que vous le soyez aussi bientôt?...

— Ah!... — demande à Molda de Holz, le prince Mongropoulo très déçu, car il suppose Mina la plus riche des trois — mademoiselle votre cousine est fiancée?...

— Mais oui... — répond la jeune fille qui s'amuse beaucoup — et moi aussi... et aussi ma sœur...

— Elles sont fiancées toutes les trois!... — ajoute monsieur Wolkengrün d'un air bonhomme.

— C'est singulier!... — murmure Line qui semble chercher quelque chose — il n'y a que monsieur Mouflu qui ne vienne pas me complimenter... C'est pas gentil!... il n'est donc pas là?... Je croyais l'avoir vu...

— Il vient de sortir il n'y a pas cinq minutes!... — dit Monsieur Combresol.

Line songe : « Pourquoi donc s'en va-t-il comme ça, Monsieur Mouflu, juste à l'instant où ce gros bonheur m'arrive ? Et pourquoi est-ce que elle, Line, souhaiterait précisément le voir au moment où lui arrive ce bonheur ?... »

— A quoi penses-tu, Line ?... — demande Monsieur d'Horty.

— Moi... mais à rien, Oncle Antoine !... C'est-à-dire... à tout ça !...

« Tout ça », c'est, pour l'instant, Monsieur Mouflu. Avec une insistance qu'elle ne s'explique pas elle-même, elle se dit chagrine :

— Où peut-il être, le pauvre type ?...

Elle sort du salon et, passant devant le bureau de l'hôtel, elle demande :

— Savez-vous si Monsieur Mouflu est sorti ?...

— Monsieur Mouflu vient de monter chez lui, Mademoiselle...

Line monte aussi. Le corridor est désert. C'est l'heure où les gens de service

dinent et où les baigneurs font leur sieste.

Arrivée à la porte de Monsieur Mouflu, elle écoute. Elle la connaît bien, cette porte!... C'est celle à côté de l'appartement des Combresol. Elle écoute, l'oreille collée à la serrure. Et bientôt elle se relève en murmurant :

— Pardi... je l'aurais parié!...

Et, sans frapper, tout doucement, elle entre. Allongé sur son lit, le nez enfoui dans l'oreiller, Monsieur Mouflu pleure. Il pleure désespérément, tout secoué de chagrin, rompu, effondré.

Et la petite, inclinée vers lui, appelle :

— Monsieur Mouflu!... Monsieur Mouflu!...

Il s'est redressé stupéfait, montrant son pauvre visage autrefois si réjoui et maintenant si douloureux à voir.

Et il répète, sans même savoir ce qu'il dit :

— Je suis malheureux!... Je suis si malheureux!...

— Faut venir avec moi, Monsieur Mouflu... — dit la petite.

— Venir?... Où ça?... — murmure-t-il sans bouger, courbatu, anéanti.

— Au salon... On a quelque chose à vous dire...

— A salon!... Comment voulez-vous que j'aille au salon, Mademoiselle?... Vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir dans quel état je suis...

— Je le vois bien!...

— Non... Vous ne pouvez pas comprendre!...

— Que si!... Allons, venez vite, Monsieur Mouflu... Essayez vos yeux, et amenez-vous bien gentiment...

— Pourquoi me tourmentez-vous comme ça?...

— Parce qu'il faut venir... — répète Line têtue — il faut absolument...

— Pourquoi?...

— On a des choses à vous dire...

— Qui?...

— Moi!...

— Eh bien, dites-les?...

— Non... pas ici... au salon...

— Mais Mademoiselle, Pourquoi voulez-vous que j'aille montrer une tête pareille à tout ce monde?...

— C'est pas tout ce monde... Ils se sont tous égrenés avant que je ne monte... Il n'y a plus que p'pa, l'oncle Combresol, l'oncle Antoine et mon Amoureux.... Allons vite!... Dépêchons-nous, Monsieur Mouflu...

— Je n'aurais jamais cru que vous pouviez être méchante comme les autres femmes, vous, Mademoiselle!... — murmure le pauvre garçon en dégringolant l'escalier derrière la petite de Clécy — Vous me faites du mal... beaucoup de mal...

— Vous allez le voir comme je suis méchante... et comme je veux vous faire du mal?...

— Quelle fantaisie peut-elle bien avoir, mon Dieu?... — se demande le pauvre Mouflu effaré.

Line a dit vrai. Dans l'immense hall presque vide, il n'y a plus que son Amoureux, Monsieur Combresol, l'oncle Antoine, le colonel de Clécy et Alain de Stenay, qui est entré depuis le départ de la jeune fille.

— P'pa!... — dit la petite qui s'avance en remorquant Monsieur Mouflu qui se mouche éperdument — j'ai quelque chose à te dire...

— Eh ! Allons donc !... — murmure monsieur d'Horty entre ses dents.

Comme Alain de Stenay se dispose à sortir, Line lui dit, bourrue :

— Tu ne me gêne pas, tu sais?... Tu peux rester si ça te chante?...

Et, sans plus s'occuper de lui, elle se tourne vers le colonel de Clécy, qui regarde avec un certain étonnement la lourde encolure et le visage, pour l'instant tuméfié, de Mouflu.

— P'pa... — dit-elle — je t'ai écrit que Monsieur Mouflu m'avait demandé de l'épouser... et que je lui avais dit non... Même

que tu m'avais répondu que je ferais bien de réfléchir... Alors, voilà !... Je viens te dire que j'ai réfléchi... et que je l'épouse...

— Oh !... — murmure le bon Mouflu tout saisi — Oh ! mademoiselle Line !...

— Je sais qu'il était le candidat des oncles qui l'avaient tous les deux encouragé à marcher, — explique Line — et je sais aussi qu'il plaira à... à... mon amoureux... puisque c'est, si je ne me trompe, le « type » rencontré par lui et laissé de côté parce qu'il ne remplissait pas les conditions d'âge, et cætera... Alors, pas d'opposition de personne, pas?...

Elle tend la main à Monsieur Mouflu qui est fou de joie et lui dit :

— Alors, tope !... Ça y est !...

— Mais comment est-il possible... après ce que vous m'aviez dit?...

— J'ai réfléchi, je vous dis !... J'ai réfléchi depuis tout à l'heure... Vous êtes le seul qui ayez voulu m'épouser quand j'avais pas un radis... Alors maintenant que je suis

riche, riche... que c'en est dégoûtant, il paraît... je ne peux épouser que vous... parce que je suis sûre que vous ne m'aimez pas pour la galette...

— Et elle ajoute en riant :

— Et puis, parce que... toujours en réfléchissant... je me suis aperçue que je vous aime bien aussi!...

Elle est pourrie de bon sens, cette petite-là!... — déclare monsieur d'Horty en riant.

— Et... — demande le pauvre Mouflu encore tremblant — vous êtes sûre de... de ne pas avoir de regret?...

— Oui!... sûre!... Il y a bien un cheveu... mais ça...

— Quel cheveu?... — demande monsieur Mouflu inquiet.

— Votre nom!... Ah! cré coquin! quel nom!... Faut bien que j'en prenne mon parti... Mais jamais je ne m'y habituerai... jamais!...

— J'en fais mon affaire moi, du nom!...

— dit monsieur d'Horty — Je devais laisser mon nom et mon titre à Alain, mais j'ai changé d'avis... Et comme je ne veux pas que ce vieux nom s'éteigne...

— Ah!... que c'est chic ça, Oncle Antoine!... D'autant plus qu'Alain n'en a que faire, du nom et du titre... Il est assez chic, assez joli, et tout, sans avoir besoin de ça, lui!...

— Merci!... — murmure Mouflu à moitié riant, à moitié embêté.

— Il est d'ailleurs véritablement transfiguré, le bon Mouflu. Le chagrin l'a amaigri, allongé, affiné au point de ne le pas reconnaître.

Line est allée parler bas à son amoureux.

— Tout ce que vous ferez sera bien fait ma chérie — répond monsieur Sennevières, tout!... Et je compte bien que vous allez faire danser, comme s'il était déjà à vous, cet argent qui s'embête de ne jamais sortir... Vous dites?... Dix millions?...

pristil!... il ne perdra pas au change, le jeune homme!... Seulement, vous savez... c'est vous qui faites ça... *vous* toute seule...
Je n'y suis pour rien...

— Compris!... — dit Line, joyeusement.

Elle a quitté son amoureux pour emmener dans un coin Alain qui fait un nez.

— Tu sais... — lui dit-elle très bas — il faut être bien gentil...

— Ah!... Et qu'est-ce qu'il faut faire pour l'être?...

— Epouser Carmen...

— C'est entendu!... Je viens de dire à mon oncle que je renonçais à un mariage... impossible en effet...

— Carmen le sait?...

— Oui!...

— A la bonne heure!... Tu es un amour!...

Elle s'incline vers lui et conclut :

— Et puis, tu sais... on te fera la différence...

Un museau fouinard se montre à l'entrée

du hall. C'est le vicomte de Querqueville qui cherche à flairer ce qui se passe. Et, peu après, apparaissent la douairière de Laubardemont et son client principal, le petit de Jabo, et divers baigneurs mis au courant du potin du jour.

— Eh bien, Mademoiselle Line!... — demande le vicomte goguenard — vous accoutumez-vous aux grandeurs?...

— Ça boulotte!... Et, pour m'aider à m'y accoutumer tout à fait... je me marie!...

— Ah!... — fait-il abasourdi.

— Et ma cousine Carmen se marie aussi!...

— Ah!... — murmure encore le jeune homme de plus en plus effaré — Ah!... Et peut-on, sans indiscretion, vous demander qui elle épouse?.....

— Parfaitement!... Elle épouse Alain de Stenay...

Les yeux du vicomte s'arrondissent. Lady Salykok et son argent redeviennent disponibles alors?...

— Mais... — balbutie-t-il — puisque vous n'épousez pas... comme je le supposais..... monsieur de Stenay... qui donc épousez-vous?..

-- Monsieur Mouflu... — répond résolument la petite.

Cette fois, le vicomte de Querqueville est suffoqué. Et il dit, la bouche mauvaise et le regard haineux :

— Mes compliments, Mademoiselle!... tout est réuni!... C'est le cas de le dire... Homme charmant, bonne éducation, belles manières et beau nom...

Line a pâli de colère. Et, malgré elle, se laissant aller à la violence naturelle que corrige habituellement sa belle humeur, elle grogne :

— Quel mufle!...

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... — demande monsieur Sennevières qui sent de l'orage dans l'air.

Mais déjà la petite Line, redevenue maîtresse d'elle-même, a compris qu'il fallait

prendre les choses « à la blague ». Alors, elle répond très haut :

— Rien!... C'est monsieur le Vicomte de Querqueville... né Soupié... qui rouspète!...

FIN





PUBLICATIONS RÉCENTES

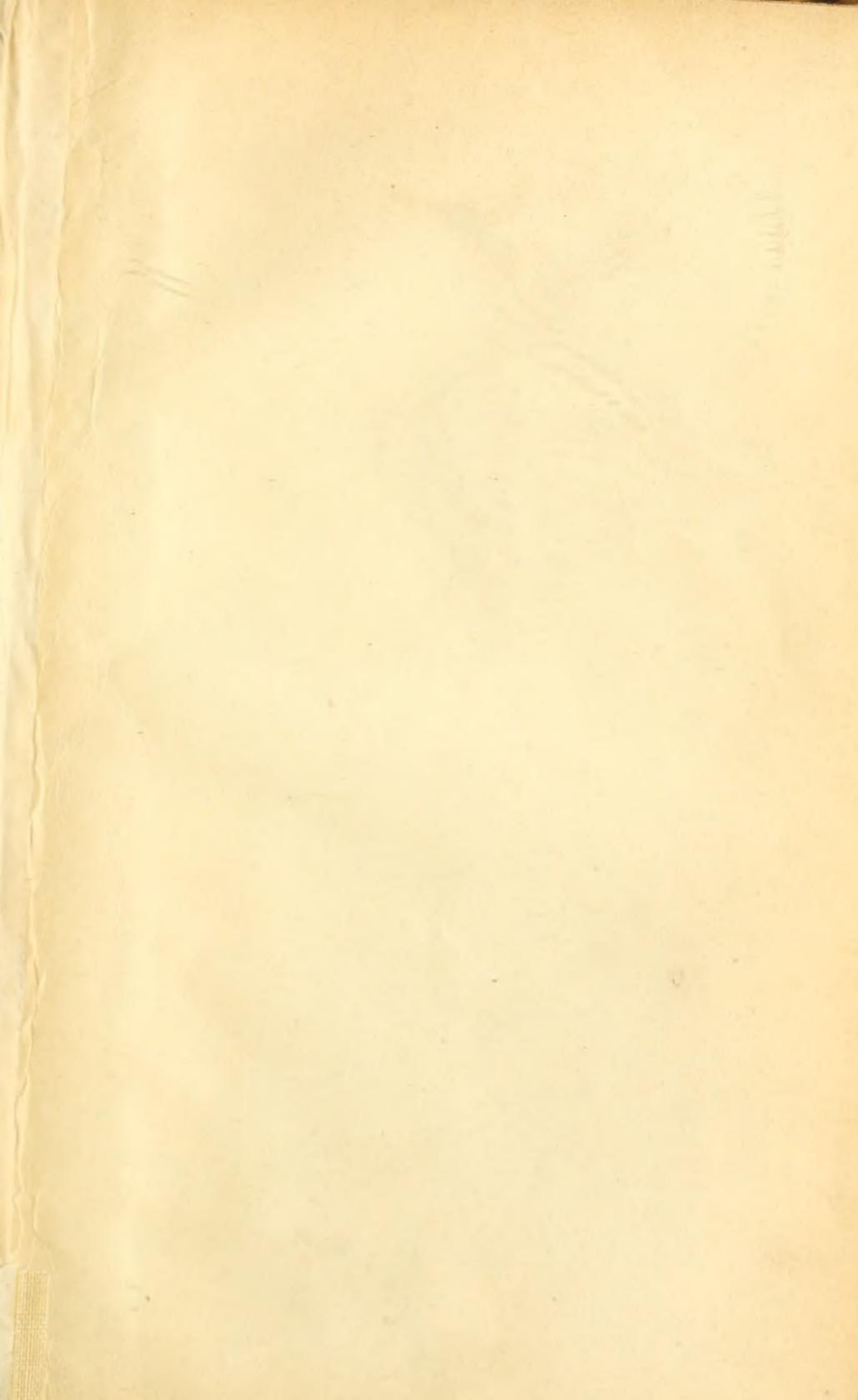
Collection de romans in-18 à 3 fr. 50 le volume.

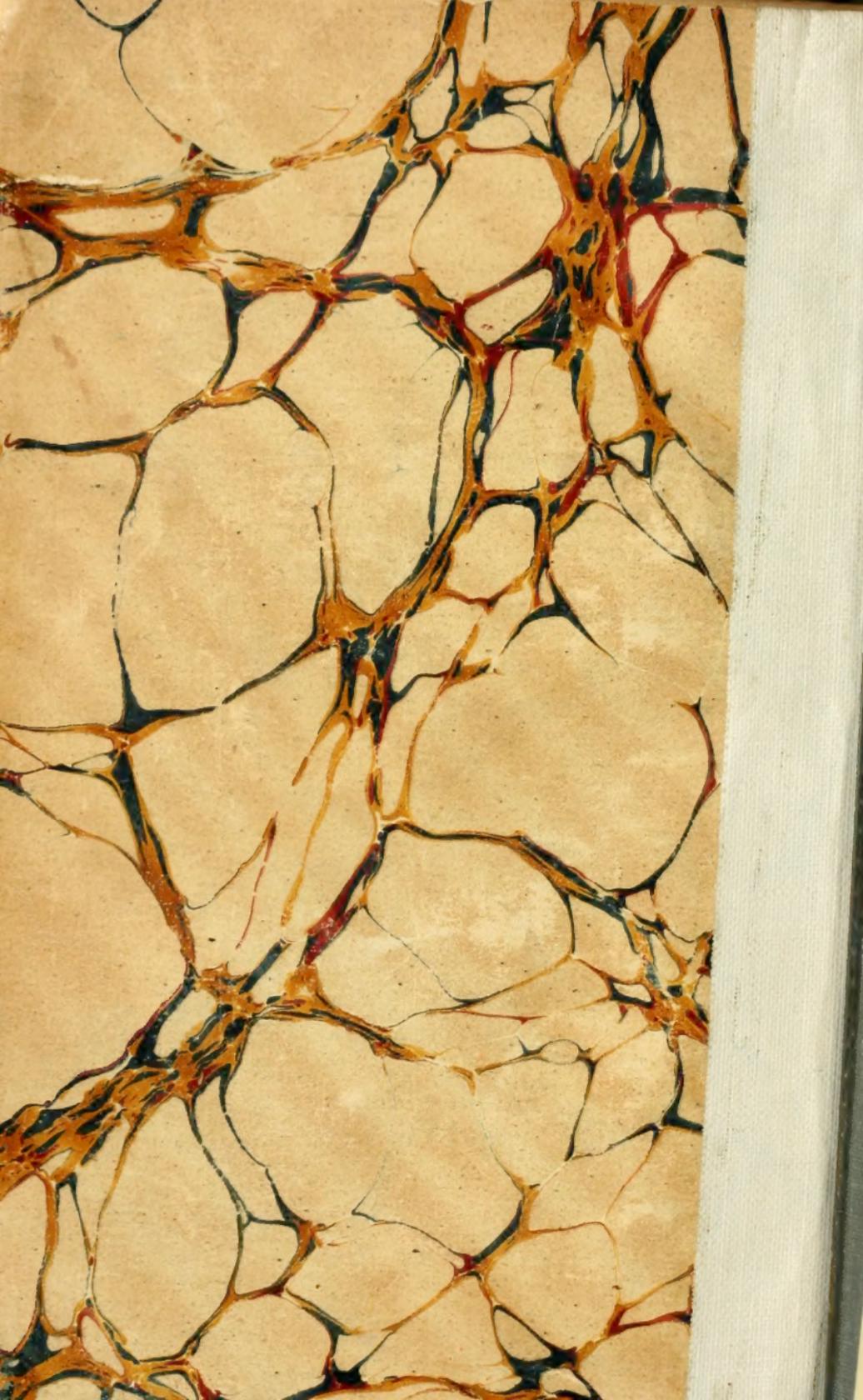
AICARD (Jean) , Poèmes de Provence	1 vol.
— Maurin des Maures	1 vol.
— L'Illustre Maurin	1 vol.
AURIOL (George) , Soixante à l'heure	1 vol.
BERTHAUT (Léon) , Le Peuple de la mer	1 vol.
CIM (Albert) , Bureaux et Bureaucrates	1 vol.
DANRIT (Capitaine) , L'Invasion jaune	Illustré. 3 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
DAUDET (Lucien-Alphonse) , La Fourmière	1 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
DEMOND (Gustave) , Raymonde Gossin	1 vol.
ESPARBES (G. d') , Printemps	1 vol.
FISCHER (Max et Alex) , L'Inconduite de Lucie	1 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
FOLEY (Charles) , Tuteur	1 vol.
GORON (F.) , Le Crime de la rue de Chantilly	1 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
GYP , La Chasse de Blanche	1 vol.
— La Bassinoire	1 vol.
— L'Age du Toc	1 vol.
— Cloclo	1 vol.
— Les Froussards	1 vol.
— Un Ménage dernier cri	1 vol.
— Un Mariage chic	1 vol.
HERMANT (Abel) , M. de Courpière marié	1 vol.
LAVEDAN (Henri) , Le Vieux Marcheur	1 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
LE GOFFIC (Charles) , Ventôse	1 vol.
LEMAITRE (Claude) , Les Chimères	1 vol.
LETAINTURIER-FRADIN , La Camargo	1 vol.
LOREDAN (Jean) , L'Homme aux Aigles	1 vol.
MAEL (Pierre) , L'Enigme du Transtévère	1 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
MAUZENS (F.) , Panajon, Canaille et Cie	1 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
MICHELET (M^{me} Jules) , Les Chats	1 vol.
RENARD (Jules) , Poil-de-Carotte	Illustré. 1 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
SAMSON (Jean) , Mané! Thécél! Pharès!	1 vol.
SIENKIEWICZ (Henryk) , L'Eternelle victime	Illustré. 1 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
THEURIET (André) , Mon Oncle Flo	1 vol.
TOUDOUBE (Gustave) , Le Reboutou	Illustré. 1 vol.
VAUDERE (Jane de la) , La Sorcière d'Ecbatane	1 vol.
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
— — — — —	— — — — —
VEBER (Pierre) et WILLY , Une Passade	Illustré 1 vol.











PQ
2347
M6A8

Martel de Janville, Sibylle
Gabrielle Marie Antoinette (de
Riquetti de Mirabeau)
L'Amoureux de Line

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

